UCHRONIE

GEORG SCHROEDER



UCHRONIE

UCHRONIE

Par

Georg Schroeder

Imprimé et Publié par Valérie Devon
ISBN 978-0-244-08123-2

Contact information : didi3486@gmail.com

Chapitre 1 : Gierloz – Pologne

Les blockhaus, comme les arbres, étaient recouverts de mousse. Au fil des années, la fougère et le sous-bois avaient repris le dessus sur le béton. La nature avait fait son œuvre comme pour adoucir la rigueur des traits des molosses gris en validant une fois pour toutes la théorie des ruines de Speer1. Impressionnants restes du troisième Reich. Apaisants et tristes à la fois. Le temps s'était arrêté pour de bon comme dans un conte des frères Grimm. Moins romantique, on pouvait s'attendre presque à entendre le claquement des pas des sentinelles le long des allées.

Le monde aussi avait cessé d'évoluer vers le bien depuis la mort du Führer. Il tournait plutôt dans le mauvais sens. Rien n'avait changé pour les forces du mal. Les juifs étaient toujours là, de plus en plus puissants, et l'argent était devenu roi. Seul point positif

……………………………………………………

[1] Albert Speer était un architecte du Reich. Cette notion est due à l'Allemand Gottfried Semper. Selon la « théorie de la valeur des ruines », tout nouveau bâtiment devait être pensé et réalisé a fi n de produire de belles ruines en cas de destruction. Triste prémonition !

à mes yeux, les idées d'Hitler avaient subsisté. C'est bien malheureusement le terme exact « subsister ». Vous l'avez peut-être deviné, comme national-socialiste, je me sentais orphelin, un homme au milieu des ruines, disait Julius Evola.

La veille, j'avais dormi sur place dans un hôtel très propre, mais froid, à la façade vert-de-gris et blafarde. Ma chambre était petite, toute blanche et située près du site. Surtout, le bâtiment se trouvait être l'ancien logis des soldats de la Wehrmacht qui protégeaient le QG. J'avais déniché cet endroit grâce au guide du routard pour bénéficier par la même occasion d'une entrée gratuite sur le site. Quel paradoxe, quand on connaît la filiation gauchiste de ce guide papier !

J'étais donc en Pologne, près de Gierloz, dans le Wolfschanze, la « Tanière du Loup », le QG d'Hitler. En fait, ce voyage était d'autant plus important à mes yeux qu'il s'agissait de mes premières vacances à l'étranger et qui plus est, sur les traces de tonton Adolf. Mes petites économies d'étudiant parisien m'avaient permis de traverser l'Europe en passant par Braunau-am-Inn[2] et sa maison encore intacte pour l'instant. D'autres visites étaient prévues, sur les lieux

....

[2] Lieu de naissance du Führer, mais est-il besoin de le préciser ?

de la mémoire hitlérienne. J'appréciais donc chaque instant à sa juste valeur.

Malgré la forte affluence ce jour-là, je désirais être seul pour mieux faire le plein d'émotions. Pour moi, cette étendue boisée était plus propice à une flânerie solitaire à la Hugo qu'à une visite avec un groupe de Chinois. Les Allemands ont, dit-on, un rapport particulier avec la forêt. Rien d'étonnant donc dans l'emplacement de ce gigantesque quartier général, les arbres fournissant en outre un camouflage parfait. Les touristes n'étaient pas nombreux. Parmi eux, un docteur juif nommé Avishaï prenait photo sur photo et notait des indications sur un petit carnet jaune. Que venait-il chercher ? Des sensations. Lui aussi. Mais pas les mêmes. Je fuyais tout naturellement sa haine malsaine pour m'imprégner de l'esprit des lieux.

Là où tout n'était jadis qu'ordre, règne aujourd'hui le chaos le plus total. Des escaliers encore intacts côtoyaient d'immenses murs épais et fissurés. Peu d'entre eux étaient écroulés complètement, construction allemande oblige. Le complexe avait été détruit par les Allemands eux-mêmes pour éviter qu'ils servent à l'ennemi.

Une grande dalle en béton semblait menacer de s'abattre, étant renforcée simplement par des poteaux en bois ridicules. Peu importe, des enfants intrépides se prenaient en photos juste en dessous sans que les parents y trouvent à redire. Quelques arbres avaient poussé dans des endroits plus qu'improbables, tout comme au Père-Lachaise.

Sur un des bâtiments, la dénazification ou le simple appât du gain avait privé la façade de l'aigle du Reich. Je me dirigeais vers l'arrière et découvrait une étendue d'eau près d'un autre bunker plus grand. Un lieu boisé et poétique, inspirant et abandonné des hommes. Triste, par nature, le blockhaus était encore intact et majestueux. Puissant, même. Un scénariste américain en aurait fait la base secrète du méchant dans un film de James Bond.

À mes pieds, sur le bord du rivage, une barque en plastique bleu criard attirait l'œil et semblait totalement incongrue dans ce décor sombre.

Sur la façade du bunker, un panneau en plusieurs langues répétait l'interdiction d'aller plus loin, faisant mentir l'appel coloré de la barque. « UWAGA ! » signifiait « Attention » en polonais. Pas très

convaincant, sans surveillance. Rien sur ce site n'était à la hauteur de son précédent occupant.

La maquette des lieux entrevue plus tôt semblait avoir été faite par un gamin de 10 ans et une plaque minable commémorait l'attentat contre Hitler comme un acte de résistance. Wikipédia signalait pourtant avec emphase qu'« Un monument dédié aux membres du complot contre Hitler y a été érigé ». Un monument ? Non. Un vulgaire morceau de ciment en forme de livre déchiré et avachi, oui ! Mais je manquais peut-être de partialité.

Je montais avec précaution sur ce frêle esquif, m'aidant d'un bâton, pour me retrouver en face, juste quelques mètres plus loin. La grève était mouillée et je faillis glisser à plusieurs reprises. Une fois dans le monstre en béton, des salles immenses m'attendaient. Le son de mes pas résonnait sur le sol sec et je frissonne de froid. Les murs sont recouverts de graffitis, cette plaie moderne. Encore une de plus.

Un petit panneau danger avec une tête de mort était accroché à une chaîne barre le chemin. Étrangement, le dessin était presque le même que celui de la

division Totenkopf[3]. Je passais outre. Le couloir étroit était encombré et je me faisais griffer par les ronces. Enfin, j'entrevis une porte rouillée bloquée par des roches, ne laissant apercevoir qu'une partie d'une inscription en allemand.

Bien que l'on puisse être nationaliste sans connaître un mot de cette langue, ce n'était pas mon cas. J'avais appris en classe avec ardeur, pour les beaux yeux de ma professeur d'allemand dont j'ai oublié le nom depuis.

Sur la porte métallique, je devinais donc la fin d'un mot encore intact « erheit ». Probablement : « Sicherheit » pour « sécurité » ?

Alors mon côté Indiana Jones reprit le dessus et je poussais les blocs un par un, espérant trouver mieux derrière cette porte. Mes références cinématographiques ou américaines commençaient toutes fois à m'énerver. Spielberg n'était pas un repère idéologique, loin de là, mais l'endoctrinement subsistait. Dummkopf[4] ! Imbécile !

....

[3] 3e Panzerdivision SS Totenkopf : division blindée allemande. Totenkopf signifie en allemand tête-de-mort.

[4] Idiot.

La porte dégagée au bout d'un long combat apparaissait enfin tout entière. Le métal de celle-ci était rouillé, ce qui n'était pas étonnant au vu du temps passé dans ces lieux humides et sans lumière. Avec un gros caillou solide, je tentais de l'enfoncer, mais elle ne cédait pourtant pas. Presque hors d'usage, elle résistait, elle luttait encore, comme nous... Je retournais sur mes pas pour m'emparer de la chaîne. Enroulée autour de la lourde poignée, je tirais comme un fou sur celle-ci à plusieurs reprises. La victoire était au bout de mes efforts. Au bout du compte, un crac se fit entendre. Un coup de pied débloqua la porte et je pus enfin avancer.

Une salle sans lumière. Que du noir. Une simple petite lampe de poche ne me permettait pas de voir grand-chose, mais c'était mieux que rien. Des machines partout. De grandes scies. Des câbles. Étrangement, des cailloux et des éprouvettes. Un laboratoire ? Une chaufferie abandonnée ? Des armoires métalliques sur le pourtour, comme dans un vestiaire. Plus de 70 années dans le noir et peu de poussière bizarrement, et pour seuls êtres vivants, quelques insectes au sol et moi. Sur une table, un coffre trône. Ou plutôt une mallette en cuir sombre entrouverte avec un

équipement électronique d'époque à l'intérieur. Sur le meuble, des blocs disséminés faits d'une pierre inconnue et légèrement luminescente ressemblant à du marbre. Le couvercle n'était pas fermé et les potentiomètres marchaient encore.

Quelques mouvements d'avant en arrière me le prouvèrent. L'interrupteur me narguait, mais pas longtemps. Je l'actionnais. Aucun risque. Peu de chance qu'il fonctionne après tant d'années et tout compte fait la malle n'était même pas alimentée.

Et je tombais dans les pommes. Enfin, il me semble, car je me retrouvais à l'entrée de la salle debout avec ma lampe. Je me rapprochais à nouveau de l'équipement et constatais que l'interrupteur est en position éteinte. Ah bon ? Les Allemands avaient-ils inventé un modèle à ressort ? Je le réenclenchais et je me retrouvais à l'entrée encore une fois. Aucune onde de choc, pas de perte de conscience, et j'étais toujours debout.

C'était quoi ce truc ? Je n'allais pas passer ma journée dans cette salle à faire joujou. Il était déjà 10 h 8. Amusé, je renouvelais l'opération en me promettant que c'était la dernière fois. Naturellement, je me

retrouvais encore à l'entrée de la pièce. Alors, pourquoi ne pas partir, il était 10 h à ma montre ? Une panne ? Ou bien l'explication du phénomène.

La malle perturbait les montres, j'en étais persuadé. Mais comment expliquer le fait de se retrouver dans l'entrée à chaque tripotage de l'interrupteur ? Je poussais le bouchon un peu plus loin pour vérifier l'influence de ce dispositif. Mon côté matheux y était sûrement pour quelque chose. Je déplaçais le potentiomètre vers la droite de quelques degrés et réitérais l'action sans aucun résultat. Et si je faisais l'expérience vers la gauche ?

Trop loin. J'étais vraiment allé trop loin. Vraiment. En fait, je ne me trouvais plus à la porte de la salle ni à l'entrée du site. Mais il était 7 heures du matin à ma montre et j'étais assis sur mon lit à l'hôtel, complètement abasourdi par ce que je venais de vivre. Incroyable ! Stupéfiant ! Je venais d'effectuer un mini voyage dans le temps. Un saut d'une puce, mais quand même ! Aucune erreur possible, nous étions bien le même jour, mais plus tôt, d'après ma montre.

Que faire de cette découverte ? L'utiliser ou s'enfuir. La première solution bien entendu me séduisait

davantage. Heureusement, j'avais conservé mes habits sur moi et ma lampe de poche. Il n'y avait que dans les films américains où le héros se devait d'être nu pour voyager dans le temps tel Arnold Schwarzenegger dans la série des Terminator. Mon corps était intact et mon esprit aussi avec ses mêmes références cinématographiques. Un retour sur place s'imposait. Je devais récupérer cet engin formidable. Empoignant mon sac à dos, je revenais sur les lieux.

Seul inconvénient, près de l'immense casemate, la barque était du mauvais côté. Étrange. Si je m'étais bien rendu un court instant dans le passé, elle aurait dû se retrouver à la même place. Ou bien j'avais provoqué un trouble dans la chronologie du temps sans le vouloir.

Quoi qu'il en soit, je n'avais plus qu'à franchir l'eau à pied, n'ayant pas les talents d'un fils de Dieu. Trempé, j'arrivais sur la berge opposée et me précipitais dans la salle secrète. J'avais remarqué une trappe sur le côté de la valise. Un tournevis et quelques instants plus tard, la pile pouvait coulisser. De la pierre ! Veinée comme du marbre et un peu phosphorescente. Je m'emparais de tous les blocs neufs sur le plan de travail, soigneusement emballés dans des cartons discrets sans aucune mention. Heureusement. Si l'on

m'avait surpris, j'aurais eu du mal à expliquer un marquage avec un aigle ou un svastika[5].

Je posais la malle au-dehors et refermais la porte derrière moi, remettant aussi la chaîne en place puis les rochers. La chaleur de l'effort m'était bénéfique, mais dès que je fus arrivé à bon port sur la berge, je m'empressais de saisir la poignée de la valise et actionnais le système pour me retrouver dans ma chambre avec mon précieux chargement.

J'étais frigorifié. Après une douche chaude et une fois séché, je m'affalais sur le lit, perdu dans mes pensées. Le fantasme de H.G. Wells[6] était à portée de main. Que faire de cette puissance ? Il ne me fallut pas longtemps pour en être certain. Un homme avide en aurait profité pour s'enrichir, mais j'avais une meilleure idée.

Et puis, franchement, pourquoi les scientifiques allemands avaient-ils laissé cette mallette encore intacte dans le bunker ? Pourquoi ne pas l'avoir détruit ? Une erreur était improbable dans la machine de guerre allemande pour une arme de cette

....

5 Croix gammée.

6 Auteur de science-fiction et du livre « La Machine à explorer le temps ».

importance. Improbable, mais possible. Peut-être n'était-elle pas au point ? Ou bien manquait-on de ressources suffisantes pour le faire fonctionner ? Je l'ignorais. Dans tous les cas, il me fallait d'abord tester le procédé sur une plus grande échelle. Y avait-il un danger quelconque à l'utiliser ? Le stress s'emparait de moi peu à peu. Trop de questions. Partir plus longtemps, oui, mais calculer le point de chute. Maîtriser l'outil. Et le tout dans un endroit plus tranquille. Et ensuite, préparer un plan cohérent et solide. Un objectif simple satisfaisait pour l'instant mon esprit perturbé.

Ma Coccinelle fut chargée discrètement et je m'enfuis littéralement après avoir réglé la note. Je déjeunerais sur la route. Tout en conduisant, je pensais. Pas besoin d'un DEUG de maths ou de physique pour comprendre que la distance de chute était gérée par la molette. De plus, mon test de voyage dans le temps avait échoué quand j'avais poussé celle-ci sur la droite. Une panne bloquait probablement le système. Vers la gauche le passé et vers la droite le futur. Ce slogan me plaisait.

Je devais rentrer en France. Si cette invention fonctionnait, la distance importait peu pour mon test, il me suffirait de pousser le réglage à fond. Ce qui me gênait le plus était le retour dans le présent. Si comme je l'envisageais, je me rendais en 1945, pourrais-je revenir ? Et sinon pourquoi ne pas rester définitivement et participer au Reich à l'époque que je choisirais ? Celle des SA, des SS ou de la LVF me convenait trop bien. Le monde moderne avait si peu à m'offrir.

Après avoir installé la mallette dans une forêt discrète, près d'un bourg voisin, j'étudiais soigneusement l'engin et remarquais une molette plus petite et graduée de 1 à 5, et une deuxième, plus large et sans repères, mais endommagée. Si je testais en poussant un cran ou deux, je prenais le risque de revenir en arrière. Allais-je revivre ma dernière journée ? Ou bien pire. Courage ? Inconscience ? Peu importe, car je pressais l'interrupteur en ayant déplacé une des molettes. Ce n'était vraiment pas une bonne idée, elle agissait sur la distance et je m'étais « téléporté » à plusieurs kilomètres de là où j'étais. À Ketrzyn, plus exactement, en plein centre-ville, dans une ruelle tranquille, fort heureusement. Et maintenant ?

Personne ne m’avait vu apparaître tel un fantôme. Je craignais toujours de rester prisonnier dans une paroi comme le passe-muraille dans le livre de Marcel Aymé. Par chance, le système devait éviter le problème sans que je sache comment. La preuve, j’étais encore en vie, mais seul et très loin de mon véhicule.

Un groupe de gens assez joyeux et un peu éméchés venaient vers moi. J’avais décidé de leur demander s’ils pouvaient me ramener moyennant un dédommagement. Ma tentative d’approche en allemand fut sans succès. Une jeune fille charmante de ce petit groupe me prit le bras et m’entraîna dans un bistrot voisin et tous suivirent. Je payais naturellement quelques bières et de la vodka polonaise, excellente d’ailleurs. Nous avons parlé longuement en anglais approximatif pour faire connaissance. Par l’occasion, nous avons déjeuné, sans oublier de boire et de reboire encore. Par politesse, je reportais ma demande pour plus tard.

La discussion dériva sur une découverte faite dans un ancien bâtiment militaire dans une ville à plus de 300 kilomètres de là. Dans la conversation, je devinais à peine son nom. Zlocieniec ? Le père de Stefán, un

garçon de notre groupe, avait aidé à déterrer un cylindre en cuivre qui, une fois ouvert, avait dévoilé des documents de 1933. À cette date, cette ville était allemande et s'appelait Falkenburg. Stefán s'enflammait. À l'intérieur, on avait trouvé un véritable trésor pour national-socialiste, un témoignage émouvant face à l'éternité.

C'était en fait une capsule temporelle pour les générations futures. Plus de 80 années à dormir sous terre dans les fondations d'un centre de formation SS aujourd'hui transformé en caserne pour l'armée polonaise. Le cylindre était rempli de journaux de l'époque, de documents et photographies dont celle du Führer. Deux « Mein Kampf », des pièces de monnaie et le film de l'inauguration du lieu complétaient le tout.

Stefán aimait raconter les histoires et ses yeux brillaient. Peut-être aussi à cause de la vodka cerise, mais passons. Il n'était pas question que je dévoile mes idées politiques qui ne seraient pas forcément partagées. Rien ne disait que mes interlocuteurs soient des partisans de Renaissance Nationale Polonaise ou du camp national-radical.

Ce qui me touchait le plus était la couverture un peu désuète d'un magazine noir et blanc, deux charmants bambins. Qui sait ce qu'étaient devenus ces enfants ? Morts sous les bombes ennemies ? Ou ayant survécu, culpabilisés sous le joug des « alliés » ? Tous ces espoirs d'une vie meilleure anéantis me laissaient un goût amer, mais je n'en laissais rien paraître.

Il me fallait tout de même rentrer avant la nuit et surtout avant que l'ivresse gagne mes nouveaux camarades. Stefán, trop imbibé, me fit raccompagner à l'endroit où j'avais établi mon campement par un certain Andrzej. Celui-ci me salua avant de partir. Il avait exprimé ses idées communistes durant le dîner, mais c'était un type sympathique tout de même. Ça existe. Même de gauche, il était totalement réfractaire aux migrants.

Ma mallette « magique » était toujours là, intacte. La fraîcheur de la soirée ne l'avait pas endommagée et il ne pleuvait pas. Je la chargeais dans le coffre et chemin faisant, notait soigneusement la distance en kilomètres jusqu'au village. Il fallait retourner à Paris en passant via Berlin et la route était longue, mais il me restait quelques jours de congé. Je m'étais abstenu

de boire au maximum durant le repas et je roulais le plus tard possible pour m'écrouler de fatigue sur une aire d'autoroute sous un réverbère éclairé toute la nuit. Elle fut glaciale. On dormait assez mal dans une Käfer[7].

Une fois à Paris, je devrais réparer la dernière molette pour effectuer des tests supplémentaires et réfléchir à mon plan d'action. Je ne pouvais pas débarquer dans le passé pour le changer sans prendre des précautions et établir un plan. Lequel ? Revenir dans le passé et le changer. Tout le trajet de retour me permit d'y penser en détail. Mon idée était un peu présomptueuse, mais réalisable : tenter de changer le cours de la guerre 39-45 pour faire triompher les idées du national-socialisme. Avant tout, quels étaient les points cruciaux de cette guerre ? Ceux où je pouvais faire levier ? Pouvais-je approcher Hitler ? Et comment amener les Allemands à me faire confiance ? Mon projet n'était pas structuré du tout à ce stade et les détails pratiques manquaient, mais j'avais tout mon temps.

« Pecunia est nervus belli », disait Cicéron. L'argent est le nerf de la guerre, mais je me refusais à tricher. Revenir dans le passé un court instant me permettrait

....

[7] Surnom allemand de la Coccinelle.

de gagner au loto ou aux courses, mais cela serait léser et voler un gagnant potentiel. Ce n'était pas pour moi. Même si le gagnant est déjà riche ? Ou juif ? Voler un juif, est-ce mal ? Voler un voleur ? Loin de moi ces idées talmudistes. Je suis un homme libre et honnête et financerais mon voyage sur mes propres deniers. Non, la fin ne justifie pas les moyens. Machiavel n'était somme toute qu'un politicien. Pas un militant.

En arrivant dans la capitale allemande, mes idées étaient plus claires et je notais quelques pistes intéressantes sur mon téléphone avant de me forcer à cesser d'y penser. Après tout, mes vacances n'étaient pas finies et Berlin était nouveau pour moi. Mon emploi du temps était prévu depuis longtemps. Entre autres, une visite à l'exposition « Führerbunker » était organisée par le Berlin Story Museum qui reconstituait les lieux et même le bureau d'Adolf Hitler. Puis je me rendais sur le véritable emplacement ou tout avait été enfoui sous le béton. Il ne demeurait qu'un simple panneau délavé. Mon voyage se termina par une petite quenelle ou plutôt un vrai salut hitlérien sur le site du mémorial des juifs. Ridicule rébellion qui me faisait ressembler à un soralien de base.

Enfin Paris. Paris outragé par la populace maghrébine, Paris brisé par le multiculturalisme et Paris martyrisé par les attentats, mais Paris tout de même. Je tentais de reprendre mon train-train quotidien dans ma chambre de bonne, un peu bouleversé par les évènements. Une semaine complète fut nécessaire avant de retrouver mes esprits et de formuler un plan d'action. Il me fallait tout d'abord suspendre mes études et même plus encore, mes activités de militant. Cela me coûtait fortement, mais je n'aurais plus le temps. Il me faudra travailler et gagner suffisamment d'argent pour pouvoir subsister et financer mon voyage dans le temps.

La première des priorités était de me préparer à utiliser et contrôler parfaitement la machine. Les sauts dans le temps et l'espace se devaient d'être précis, fiables et maîtrisés. Il était hors de question de se retrouver au moyen âge comme dans le film « Les visiteurs ». La machine devrait être miniaturisée. Dans l'état actuel, elle était intransportable. Espérons que ce ne soit pas trop difficile. Cela pouvait facilement engloutir pas mal d'argent.

Il me faudra aussi établir un agenda détaillé de mon « futur voyage dans le passé ». Les déplacements devront être optimisés au maximum, car je devais économiser l'énergie de cette machine. Je ne possédais que quelques blocs. Allaient-ils suffire ?

Déterminer ensuite les priorités. Primordial. Cruel dilemme ! Que choisir ? Tant de batailles auraient pu être évitées et tant de morts auraient pu être sauvés. Contrôler le passé était grisant et pouvait faire perdre la raison. Rejeter la tentation du pouvoir d'un dieu. Rester humble devant le destin tout en lui donnant un coup de pouce. Je pouvais tout aussi bien devenir ami avec Napoléon qu'Hitler. Je devais garder la tête froide et les pieds sur terre.

Plus prosaïquement, il me fallait faire une liste de priorités historiques et une chronologie qui saurait m'éviter de nombreux allers-retours entre les années 40 et le présent. Je ne pouvais pas revenir trop souvent, cela consommerait trop d'énergie.

En attendant, le plus dur restait à faire. Une fois mon plan établi, il me fallait en étudier avec précision chaque partie et constituer un dossier complet qu'il me fallait emporter avec moi. Bien sûr, je ne pourrais

pas me déplacer avec le format papier. J'utiliserais donc un smartphone pour les stocker, en essayant de le dissimuler. C'était mon talon d'Achille. En cas de panne ou perte, mon projet était à l'eau. En cas de découverte, je passerais au mieux pour un espion. Un chargeur solaire me permettra de recharger mon téléphone lorsque le courant fera défaut.

Pour pouvoir exister dans le passé, il me fallait des papiers. Rien de plus facile, je fis un aller-retour chez mes parents pour retrouver la pièce d'identité de mon grand-père auquel je ressemblais fortement. Je poussais même le soin du détail jusqu'à arborer la même coiffure quitte à paraître ridicule. Mais les modes sont ainsi faites que les anciennes coupes de cheveux reviennent à la mode. Même la pilosité des « hipsters[8] » est celle de nos aïeux. Seule la moustache à la Hitler n'est pas tolérée. Enfin, pas seulement la moustache.

Accumuler des informations fut la tâche la plus longue et la plus difficile de mon projet. Je passais mon temps sur le net, et courait les bibliothèques pour trouver une information précise et non orientée. Il me fallut acheter pas moins d'une cinquantaine d'ouvrages et en faire un résumé écrit et parfois graphique. La

[8] Autre version du bobo.

lecture avait toujours été un plaisir pour moi et je devenais un véritable rat de bibliothèque, mais façon GUD[9].

Une agence d'intérim me procura du travail à Orly. Ce premier job fut extrêmement difficile pour moi, car je côtoyais chaque jour les agents de « sécurité » et le personnel d'entretien, tous arabo-musulmans. Notre pays était devenu fou et confiait ses aéroports à ses ennemis terroristes.

Peu désireux de les fréquenter, je changeais rapidement pour un travail dans la restauration qui me permettait d'amasser un petit pécule puis dans l'imprimerie. Le but étant d'acheter des billets français et allemands en usage à l'époque. J'avais lu dans « Les volontaires » de Saint-Loup que les légionnaires touchaient une solde de vingt francs par jour donc je ne devais pas m'en faire. De plus, arrivé sur le front russe, la somme sera doublée. L'armée allemande payait mieux que l'armée française.

Parallèlement, la machine fut réparée et la molette remplacée par un potentiomètre tout bête. La technologie utilisée n'était pas très évoluée. Tout était question d'intensité électrique et de magnétisme,

....

[9] Organisation étudiante française nationaliste.

m'expliqua un ami électronicien. Un simple circuit basique monté à la va-vite lui permit de remplacer l'original et de réduire la taille de l'ensemble et le dispositif put quitter la mallette. Un deuxième circuit de secours fut même installé à peu de frais. Ma machine fut présentée comme un simple émetteur radio et il ne posa aucune question gênante.

Grâce à mes tests, je calculais au mieux l'énergie nécessaire à mes déplacements. Mes blocs énergétiques étaient en nombre suffisant avec un peu de marge, mais pas trop. Seule la pile en pierre marbrée ne pouvait être miniaturisée. Mais elle n'occupait que la place d'une cartouche de cigarettes. Il était impossible pour moi d'emporter plus d'une recharge à cause du poids et de l'encombrement. Je fis confectionner une petite sacoche légère que je portais en bandoulière. Par souci de réalisme, je passais du temps à vieillir le cuir pour le faire paraître plus ancien.

Ce fut donc une année particulière que je passais principalement dans les livres à préparer ma grande échappée dans le temps. Une année de travail intensif avec de rares moments de repos et qui faillit connaître

l'anéantissement de tous mes projets. En effet, en plein mois d'août, mon domicile fut victime d'une effraction. Pas d'un cambriolage, il est important de le préciser. Voici les faits.

Il était 19 heures et je rentrais tranquillement après le travail avec mon vieux vélo de ville. N'y voyez aucune écologie là-dedans, juste un manque de moyens. Arrivé dans ma rue, je remarquais trois individus louches devant le porche de mon immeuble.

Le premier était un black portant la tenue réglementaire du métissage : jogging et baskets de marque. La racaille veut bien protester contre le système, mais en adoptant ses codes et ses produits sans sourciller. Le deuxième était ce que j'appellerais un « nègre blanc ». Pas un véritable albinos, mais un blanc de peau arborant une chevelure de rasta abondante en forme d'araignée. Il était jeune, grand et mince et fumait Dieu sait quoi. Le troisième était un barbu à pilosité marxienne et semblait surveiller la rue sous des lunettes noires, adossé au mur.

Tous ces trois pieds nickelés semblaient attendre quelque chose ou quelqu'un. Prudent, je garais ma bicyclette un peu plus loin. On ne peut pas être

national-socialiste sans être prudent, voire parano. Le système veut cela. Nos ennemis sont plus nombreux que nos amis.

Mon vélo posé contre le mur, attaché à une gouttière, je me dirigeais lentement vers mon domicile, affectant un calme que j'étais loin de ressentir. Le calme avant la tempête probablement. S'ils étaient venus pour moi, je n'allais pas fuir ni me laisser faire. Seule arme en ma possession, la chaîne de vélo et ma pompe à air, l'ancien et antique modèle en fer blanc. Pauvre attirail de défense.

Le type à lunettes lança les deux autres contre moi et se jeta sur son téléphone. Voulait-il des renforts ? Qui sait ? Pour le moment et par réflexe, je fis tournoyer la chaîne et la projetais sur le bras du black. Malheureusement, je ratais mon lancer et le nègre le prit en pleine face. Par malchance pour lui, j'avais laissé le cadenas au bout et le nègre s'écroula de douleur, se tenant le nez encore plus aplati que d'habitude et saignant abondamment. Un coup de pied entre les jambes me permit de le neutraliser pour de bon. Eh oui, il est des moments où avoir un grand sexe n'est pas un avantage. Et encore, il avait de la chance, je n'avais pas de Doc Martens[10] aux pieds. Il

[10] Marque de chaussures portée par les Skinheads.

serait passé alors de la catégorie minorité raciale à celle de minorité sexuelle.

Le rasta blanc avançait avec un couteau et voulut m'en frapper, mais sans réussite. Il faisait de grands moulinets pathétiques et inutiles et essaya même sur moi quelques vagues mouvements de karaté ou de judo sans succès. C'était peut-être du Krav Maga, ce sport d'autodéfense que l'on dit juif. Mon adversaire arborait sur son blouson tout comme son collège foncé un badge que je ne connaissais que trop bien : celui des antifas. Un drapeau rouge et noir, de forme assez marxiste. Étrangement, peu de différences avec nos couleurs. La principale différence était dans nos idées et surtout dans les individus.

J'envoyais un coup de poing au chevelu qui le mit à terre puis me précipitais vers le troisième qui prenait la fuite. Me ravisant, je laissais tomber et rentrais chez moi. Le coup de fil du barbu à lunettes était probablement destiné à appeler du renfort. Il serait stupide de rester au-dehors. Arrivé sur mon palier, la porte était ouverte et enfoncée. J'avançais de quelques centimètres, juste assez pour que la porte se claque sur moi, mais sans me toucher. Mon assaillant était

encore là. Je repoussais le battant de toutes mes forces avec ma jambe droite et cette fois-ci un grand cri se fit entendre. Un deuxième coup de pied engendra lui-même un autre cri. Le troisième aurait été du luxe.

En fait, un autre rasta, écroulé au sol, se lamentait et se tenait le front. Un front de gauche, sûrement. J'empoignais le type, lui ligotais les mains dans le dos et le poussais sur le canapé. Avec un peu de difficulté, car il était gros et gras, sentant la sueur et le cannabis. Un vrai cochon. En tant que nationaliste je ne craignais par l'animal, et je tenais surtout à lui demander ce qui me valait une telle visite discourtoise.

L'appartement lui, était dévasté. Au mur, une inscription ordurière typiquement antifasciste. Deux mots, une faute. Au sol, le contenu de ma précieuse bibliothèque, mes revues déchirées et pires, souillées d'un liquide jaunâtre et odorant facilement identifiable. Contenir ma rage fut extrêmement difficile, mais j'y parvins. L'expérience d'années de lutte, peut-être. Je vérifiais la présence de ma machine. Elle était toujours là. Le soulagement d'avoir retrouvé ma machine intacte me calma instantanément. Tout était encore possible avec

elle. Le reste n'était que des broutilles. Par terre, un de mes rares livres intacts, « Mein Kampf ». Tonton épargné de la souillure. Mein Kampf signifiant en français « Mon combat », cela me donna une idée.

Entre mes mains tenant le seul livre propre, je m'approchais de la vermine affalée sur le sofa qui reprenait ses esprits. À son réveil, une pseudo rébellion, même pas du courage, s'empara un court instant de son esprit, mais il n'avait pas les moyens physiques de son ambition morale. Un coup de bouquin asséné fortement sur le crâne le calma. Il avait de la chance, j'aurais pu prendre une encyclopédie. Il bafouilla des excuses minables que je n'écoutais pas.

Ce qui me gênait le plus à vrai dire sur le moment, c'était sa tignasse hirsute qui amortissait trop les coups. Qu'à cela ne tienne, il fallait dégager le terrain. Dans un tiroir, j'attrapais ma tondeuse et entamais une coupe en règle de ses cheveux crades. Le tout fut désinfecté par la suite, bien entendu. L'antifa se rebiffa, mais un autre coup de Mein Kampf plus appuyé le calma instantanément. C'est fou ce que ce livre pouvait être persuasif, même après tant d'années. Le crane

était désormais à ras, façon Skinhead, mon œuvre est finie.

Enfin, pas tout à fait. Un volumineux casque (désinfecté par la suite) fut posé sur ses oreilles et mon lecteur de MP3 actionné, diffusant un classique : « Die Fahne Hoch », le chant de la SA. Je sais, c'était taquin, mais il l'avait bien cherché. L'individu rechigna bien un peu et tenta de se dégager, mais la menace de Mein Kampf suffisait à le faire taire. Une question se posa alors. Que devais-je faire de lui ? Prévenir la police aurait été improductif. La république ne punit pas assez ces avortons. Mais dans ce cas, comment m'en débarrasser ? Tout simplement et logiquement, la vermine allant avec la vermine, il fallait relâcher l'antifa parmi ses congénères, et pourquoi ne pas s'amuser une dernière fois par la même occasion ?

Le type frissonna. De peur probablement ou de froid ? Compatissant, je lui fournissais un vieux bomber, et il l'enfila, quittant ses guenilles. Dans ses poches, mon argent fut retrouvé et récupéré. Avec sa tête rasée, il ressemblait à un Skinhead. Eureka! Excellente idée ! Je stoppais la musique et récupérais mon casque. Je me souviens encore de notre dialogue.

- Allez, tu fous le camp !
- Euh ? Merci.
- Et encore, je ne te compte pas la coupe. Tu as de la chance que je sois pressé sinon tu passais la nuit ici à écouter de la musique. Certains sont devenus fous à force de ne pas dormir. Tu n'auras même pas à nettoyer ta saleté. Je me servirais de ton blouson Che Guevara.

Intimidé, il baissait la tête. J'avais un plan. Un simple tournevis en plus de ma chaîne à vélo légèrement ensanglantée et de ma pompe légèrement cabossée.

- Passe le premier.

Je le suivis. Il reprenait des forces, rassuré sur son sort. Il se redressa et se mit même à siffloter. Seulement, ce fut le chant de la SA qui vint à ses lèvres et il poussa un cri de rage et de dépit. Me retenant de rire, je jetais un œil à l'extérieur dans la rue, par le judas. Encore un mot que le CRIF ou la LICRA n'avait pas encore interdit. Sur le trottoir, six individus baraqués faisaient le pied de grue. Ils m'attendaient. Je m'en doutais un peu. Le barbu n'avait pas appelé son collègue qui était chez moi, celui-ci

n'ayant pas de portable. La riposte était prévisible. Seul avantage pour moi, la surprise. Mon otage ignorait encore la présence de ses acolytes. Il fallait jouer finement.

- Tes camarades sont dehors. Tu n'as rien à leur dire ? Allez, du courage !
- Et les gars, je suis là !
- Plus fort, andouille.
- Hé ! les gars, je suis là !

Derrière la porte, comme prévu les racailles s'approchèrent rapidement. Les antifas malmenèrent le battant en tournant la poignée heureusement verrouillée électriquement. Justement, l'idée était là. Comme on disait dans l'ancien temps, la « fée électricité » allait me rendre service. Un instant plus tard, grâce au tournevis, deux fils dénudés en main, j'attendais que la poignée tourne pour l'électrifier et faire jaillir des étincelles.

En un éclair, des cris se sont fait entendre au-dehors. Un regard par le petit œilleton me permit de constater que trois types étaient figés et semblaient choqués.

C'était le moment d'agir. J'ouvrais violemment la porte en grand et ils s'écroulaient au sol. Deux autres types entrèrent alors en force et je poussais mon otage dans leurs pattes. Manque de chance pour lui, il se fait allonger au sol et tabasser au sol par le premier. Leur collègue étant habillé et rasé comme un skinhead, ils ne firent pas la distinction. À moi le second. Je le frappais avec ma matraque improvisée, mais la pompe à vélo rendit l'âme.

Mon adversaire était plus coriace, un grand Maghrébin moustachu comme un Turc vendeur de kebab. L'arabe me frappa au ventre, mais j'encaissais. Un deuxième coup visa mon bras, mais son poing vint s'écraser sur ma chaîne enroulée autour du bras. Il poussa un cri et j'en profitais pour le frapper au visage. Il s'écroula. KO technique. Pas besoin de boxe française pour se défendre, surtout contre un homme sans arme.

Le deuxième agresseur restait à vaincre. Il venait de mettre au sol avec beaucoup de facilité le gros sale, convaincu d'avoir affaire à un faf malgré les cris de l'antifa. Me jetant sur lui, un coup de poing bien placé en pleine mâchoire m'avait suffi pour le terrasser. Enhardi, je sortais sous le porche. Mes adversaires

avaient détruit mon vieux vélo. Tout était en morceaux et le guidon gisait à terre. Je m'en emparais pour les chasser un par un. La défaite était totale pour le camp ennemi. J'avais eu raison de m'entraîner physiquement.

Le combat était fini. Allaient-ils revenir ? Je ne le pensais pas. Le courage n'était pas leur point fort, c'est le moins que l'on puisse dire. Un homme seul s'était sorti de leur traquenard. À vaincre sans péril... Une fois rentré chez moi, je remis de l'ordre, tout simplement. La tempête était finie et le beau temps allait revenir. Enfin pas sûr.

Tout ceci avait eu lieu il y a environ une semaine et j'avais repris mon travail à l'imprimerie du coin. Ce mercredi, Gérard, mon patron, me convoqua dans son bureau.

- Assieds-toi. C'est quoi ces conneries ?
- Lesquelles ? J'en fais tellement.
- Je ne plaisante pas. Regarde le mail que j'ai reçu.

Pas la peine, au vu de sa tête, je me doutais de son contenu et argumentais.

- Tu ne vas pas te laisser influencer ? Je fais bien mon boulot, non ? Tu n'as jamais eu à te plaindre de moi ? Alors ? Ce que je pense ne regarde que moi.

Gérard baissa la tête, évitant mes yeux.

- Désolé, mais nous avons une clientèle et ces gens-là ont des relations un peu partout et surtout dans la presse.
- Ouais... des gauchistes et des juifs. Bon, écoute. Si tu veux me virer, vas-y. Je ne vais pas me plaindre. Fais ce qu'il te plaît. Ça ne m'étonne pas, la délation est leur méthode. Je ne t'en veux pas, mais un jour, pense à réfléchir et à agir en homme.

Claquant la porte, je laissais Gérard interloqué. Un travail en moins, ce n'était pas si grave. D'autres étaient disponibles, toujours aussi mal payés, pour des employés sous-qualifiés. Le seul problème de ces petits boulots, c'était que je côtoyais un peu trop le multiracialisme importé.

Je grommelais tout seul sur le trajet que j'effectuais à pied puis en métro. Privé de mon vélo, je n'avais

pas encore pu en racheter un. La pire des engeances, ces antifas ! Leur principale occupation et raison de vivre c'est nous, les « fafs » ! Aucun programme politique ! Des idiots utiles au système contre lequel ils prétendent lutter. Sous prétexte de nous combattre, ils sont prêts à toutes les bassesses et les ignominies. Leurs blogs et leurs sites ne font que repérer, identifier, donner les noms, adresses et professions de ceux « soupçonnés » d'être d'extrême droite. Mais pas seulement. Les antisémites et les partisans des théories du complot font partie du lot, mais aussi toutes les personnalités de droites ou même de gauche ayant eu le malheur de ne pas penser comme eux. Combien de personnes ont-elles comme moi perdu leur travail à cause de ces vermines ? Des centaines probablement. Nos ennemis ont toujours été déloyaux, nous l'avons appris à nos dépens. Au KGB, déjà, on utilisait le Kompromat, méthode qui utilisait des documents compromettants sur la vie personnelle des opposants au régime. Rien n'avait changé.

Ce qui me choquait par-dessus tout était le comportement de Gérard, pourtant encarté au FN. Il n'était que le reflet de l'acceptation, la passivité du peuple contre les multiples assauts de nos ennemis.

Pas seulement de la part des antifas, dans mon cas précis, mais de l'ensemble du système. Le peuple subissait des lois de plus en plus injustes et stupides sans sourciller, qu'elles viennent de Bruxelles ou de la République. Les médias nous martèlent une religion des droits de l'homme en ridiculisant la foi catholique, la seule vraie religion française. Nos gouvernants nous mentent, nous trompent et nous volent. Et les Français ne disent rien, ne se soulèvent pas, endormis par le confort matériel et la télévision. Seuls quelques militants irréductibles se battent pour eux, tels les Gaulois d'Astérix. Et même là, le bât blesse et l'expression est malheureuse, car Goscinny est juif.

La vermine grignote notre espace vital peu à peu et à tous les niveaux. Si l'on prend l'exemple de la famille, nous avons subi attaque sur attaque avec la loi sur le divorce, puis celle de l'avortement. Ensuite, le mariage « pour tous » est arrivé. Hors de question à l'époque de parler de GPA ou de PMA et pourtant on y vient. Chaque « avancée » se fait pas à pas et pousse toujours le bouchon encore un plus loin. Tout se délite au nom d'un progrès qui a pour nom décadence. C'est ça le progrès ? Supporter le mensonge à longueur de journée dans les médias,

l'ignominie, la laideur, l'étranger sur notre sol et le soir, encore ce métro qui sent la sueur ? Fini le métro pour moi. La prochaine fois, je me rachèterai une bicyclette suffisamment en bon état pour faire le trajet. Mais pas trop neuve pour ne pas attirer la faune parisienne.

Durée cette période, le militantisme me manquait. La solitude me pesait. En face de moi, dans la rame, un vieux pédéraste avec son badge LGBT lisait devant tous un magazine homosexuel. Cette engeance s'enhardissait de plus en plus. Il y a 30 ou 40 ans, ils étaient tolérés et présents dans la société sans se faire remarquer. Désormais, on nous impose la vision de leurs ébats sur les écrans de cinéma ou à la télévision aux heures de grande écoute et en publicité. On en fait même la promotion dans nos écoles, le mot promotion est bien choisi. On nous vend une idée, à défaut de produit.

Le trajet s'éternisait et les journaux se déployaient. C'est le moment ou les rames se vident et se dirigent vers la destination en bout de ligne. Celui où le silence revient avec une bouffée d'air frais, mais toujours aussi pollué. Les journaux parlaient de Poutine. La Russie

est conspuée parce qu'elle se protège, elle et ses enfants. Un rempart contre la décadence, mais un ancien ennemi. N'oublions pas.

La première page du journal que feuilletait la dame assise près de moi exposait les dernières mesures prises en douce par Macron. Après des hommes de gauche, des juifs, des francs-maçons, notre pays était gouverné par Macron, un homosexuel notoire. Vivant avec une femme plus âgée qu'il a connue sexuellement étant mineur, il a entretenu une relation avec Matthieu Gallet, le PDG de Radio France, condamné pour corruption. Si l'on en doutait encore, pendant le débat avec Marine Le Pen, il portait deux bagues à chaque main, une à chacun de ses annulaires. Il les porte encore à ce jour. Ce n'est pas tout. Emmanuel s'est fait caresser la joue en public par Hollande, caresse la joue à Gérard Collomb et adore tenir la main de Donald Trump. Il a même tenu par la main le dirigeant de l'Arabie Saoudite Mohammed ben Salmane. Très tactile, non ?

Rien n'était plus simple à deviner pourtant. Sa campagne des présidentielles arborait logiquement des couleurs pastels pas très viriles. Son goût pour le

déguisement et le maquillage ne peuvent plus nous tromper. Ce dernier caprice coûte aux contribuables 26 000 euros pour trois mois, moins cher que le coiffeur de François Hollande à 10 000 euros par mois. Ouf, on est rassuré !

Devant moi, la dame a replié son journal. Une usine de plus avait fermé. Macron ne faisait rien. La république avait toujours vendu ses biens en les privatisant. Macron voulait vendre la Française des jeux. Pourquoi ? Aucun déficit ? Allez-y, bradez la France ! Le souhait le plus cher de ce président libéral est de voir la France devenir la nation des « start-ups ». Tout est dit. Le Nouveau Monde sera anglophone et sans industrie ni artisanat, une ubérisation voulue de notre économie. Nos emplois seront chez les GAFA[11] ou dans les entrepôts LIDL guidés par des voix et des ordres étrangers.

Ma station était en vue, je quittais enfin ces couloirs mornes et sales pour me presser au-dehors. Il fait froid et humide. Et le comble, il se mit à pleuvoir. Rien ici ne pouvait me remonter le moral. Mais ma mission était plus importante que ces idées noires. Elle me motivait, faisant oublier tous mes tracas une fois rentré chez moi. Enfin, je me replongeais dans mes lectures.

[11] Google Apple Facebook Amazon.

Ma tâche me passionnait, même si elle m'enfermait chaque jour de plus en plus dans une solitude assez réelle.

Les informations que je recueillais me servaient à établir une dizaine de dossiers pour finalement n'en conserver que certains. Comme ceux-ci nécessitaient une véritable implication physique, je passais aussi beaucoup de temps à entretenir ma forme et à m'endurcir, sans oublier les passages réguliers au stand de tir et en salle d'escalade. Si je devais mourir, ce ne sera pas sans me battre. Et mon moral n'en sera que meilleur.

En premier lieu, en guise de bonus, et pour prouver ma bonne foi, je comptais dévoiler aux Allemands la découverte du code de l'Enigma[12]. Cela devait être fait avant 1939, car l'homosexuel Turing travaillait sur le sujet depuis 1938 à Bletchley Park en ayant pompé les Polonais. Enfin si l'on peut dire, car son travail ne reprenait que celui des services de chiffrement de Pologne. Qui plus est, pas de quoi pavoiser pour eux, car le décodage avait été rendu possible par la trahison du frère d'un certain Rudolph Schmidt qui était à la tête du corps des signaux de l'armée

....

[12] Machine électromécanique portable servant au chiffrement et au déchiffrement.

allemande. L'information avait été transmise ensuite aux services secrets français qui ne sachant qu'en faire, l'ont donnée aux Polonais.

Il me fallait donc faire mes preuves, et que mes informations soient reconnues comme correctes. Ensuite seulement on me prendrait au sérieux. C'était un bon point départ. Qui pourrait croire un jeune homme français et inconnu qui dévoile des secrets d'État ou des données aussi sensibles ?

Hormis ce premier dossier qui se devait d'être très solide, j'avais établi aussi un fil conducteur que j'appelais ma ligne de temps, un calendrier donnant les dates clefs de mon voyage.

11 mars 1941	Vote du Lend Lease Act aux États-Unis
2 décembre 1941	Engagement de la LVF à Djukowo
7 décembre 1941	Attaque de Pearl Harbor
9 novembre 1942	Débarquement des Anglais et des Américains en Afrique du Nord

10 juillet 1943	Débarquement en Sicile
5/6 juin 1945	Début du débarquement en Normandie
6/9 août 1945	Hiroshima et Nagasaki

La première ligne de ce tableau concernait un point beaucoup moins connu dans les médias que les autres évènements de la Seconde Guerre Mondiale. C'était presque confidentiel. Tout comme les autres « Alliés », mais dans une plus grande part, la Russie avait reçu une aide financière phénoménale des États-Unis : le « Lend Lease Act » ou prêt-bail. Cette aide fut votée le 11 mars 1941. Ce prêt fut décisif dans la guerre.

Ne vous fiez pas au mot « prêt », il était écrit noir sur blanc que « le paiement n'est pas exigé pour tous les éléments manquants, perdus ou détruits pendant les hostilités ». Quoi de plus laxiste ? Le coût total s'était élevé à près de 46 milliards de dollars pour une année et les rouges reçurent le quart de cette aide. Elle consistait en d'importantes livraisons de matériel construit en Amérique, mais ce n'était que la partie cachée de l'iceberg. Le gouvernement américain avait aussi convoyé secrètement en Russie des planches à

billets authentiques permettant l'impression de dollars de façon totalement incontrôlée. Si je parvenais à m'emparer de ces planches ou bien si je réussissais à les détruire, la Russie asphyxiée se rendrait aux armées du Reich. Au total, l'aide militaire s'élevait pour les alliés à 50 billions de dollars entre 1941 et 45, sans aucune contrepartie. Sur cette somme, 31 billions ont été versés à l'Angleterre et 11 pour l'Union soviétique et seulement 3 pour la France et 1.6 pour la Chine.

Je m'engagerais ensuite sur le front russe pour faire tomber Stalingrad. Quoi de mieux que de suivre les traces de Léon Degrelle[13] ? En cas de victoire, le moral ennemi en prendrait un sacré coup, sans parler des retombées économiques. Les riches champs pétrolifères du Caucase seront aux mains du Reich.

Autre point. Empêcher Pearl Harbor n'aurait pas évité l'entrée en guerre des États-Unis. L'influence des juifs auprès des hautes sphères américaines était trop grande et je n'aurais pas trouvé ma place dans ces manœuvres politiques et jeux d'influences. J'avais réfléchi aussi au conflit en Afrique du Nord, la « Guerre du désert ». Les champs pétrolifères du Moyen-Orient

[13] Combattant sur le front de l'Est avec la 28e division SS Wallonie, il termina la guerre en tant que SS-Sturmbannführer et Volksführer de la Wallonie.

auraient été aussi d'un grand secours pour l'Allemagne. Mais le Generalfeldmarschall Rommel échoua faute de moyens. Si je réussissais les missions précédentes, les ressources et les renforts seront au rendez-vous de l'histoire. Et puis je l'avoue, m'immerger en milieu arabe ne me tentait guère.

Ce qui était certain pour le point suivant dans ma ligne de temps, c'est que j'avais une chance réelle de mobiliser les forces allemandes pour empêcher le débarquement en Sicile. J'avais lu plusieurs ouvrages cruciaux et m'étais forgé ma petite idée.

Le débarquement en Normandie était primordial dans mes missions. L'échec n'était pas envisageable. Il fallait prévenir les Allemands, renforcer les défenses. Ce sera fait. Bizarre, cet emploi du futur pour une action à venir, certes, mais dans le passé.

Pour un homme seul, tout ce programme paraissait impossible et j'en avais conscience, mais il fallait essayer. Ma réussite permettra de sauver des centaines ou des milliers de vies et j'aurais œuvré pour le Reich et le bien de l'humanité.

Évidemment, j'avertirais les Allemands et Japonais du lâcher des bombes atomiques. Contrecarrer ce crime de guerre ne sera pas facile du tout, mais l'enjeu était essentiel. À l'époque l'existence de la bombe atomique n'était pas avérée, et sa puissance insoupçonnée, sauf par quelques scientifiques, dont le traître Von Braun, le juif Einstein et l'homosexuel Turing. Un beau résumé de nos ennemis.

La légende de la Shoah devait être annihilée. Je ne savais pas encore comment dans les détails. Mais la tâche était primordiale. Plusieurs solutions s'offraient à moi. Il était impossible d'échouer. Je n'avais pas le choix. J'étais prêt à donner ma vie en échange de la disparition de mensonge.

Plusieurs hypothèses étaient prévues. Contacter directement Goebbels. Quoi de plus naturel ? Il saurait quoi faire. Pourquoi pas non plus tourner un film dans les camps ? Une sitcom à Auschwitz ou télé-réalité d'époque en quelque sorte sans Nabilla[14]. Tout filmer, la piscine, le magasin des vêtements, la morgue, la cantine. De toute façon, la mauvaise foi juive balayera tout. Même le film sur Theresienstadt[15] en Pologne « Le

[14] « Chance pour la France » et les chirurgiens esthétiques.

[15] Ville modèle juive aujourd'hui en République tchèque.

Führer donne une ville aux juifs » et la visite de la Croix-Rouge dans les camps n'y avaient rien fait. La vermine est tenace.

Il me faudra contrer la propagande américaine, celle qui réquisitionna toutes les curiosités des musées avoisinants pour étayer leurs mensonges. La lampe de chevet en « peau de juif » exhibée comme « preuve » provenait d'un appartement loué. Autre baliverne, une simple inscription avait été faite sur un lot de savons tout à fait standards. Un seul exemplaire ne suffisait pas. Au pire, un simple commando me suffirait pour anéantir ces mensonges.

L'offensive militaire me paraissait une bonne option. Puisqu'acheminer des vivres sous les bombes américaines vers les camps était impossible alors, supprimons les bombes en détruisant les bombardiers. Quelques Messerchmitts[16] pourraient faire l'affaire. J'avais noté plusieurs pistes pour parvenir à mes fins : des dates, des lieux et même des personnages clefs et des documents. La Shoah n'avait jamais existé et j'allais le prouver avec l'aide de Dieu.

Bien sûr, ce n'était pas les seuls points de la guerre que je désirais changer, mais je n'avais pas le temps

[16] Avions de chasse allemands.

nécessaire pour tout faire moi-même. Les batteries de ma machine à voyager dans le temps n'étaient pas inépuisables. Si je réussissais au moins une de mes missions, je serais le plus heureux des hommes. J'avais néanmoins noté soigneusement dans mon téléphone toutes les dates, les résultats de nombreuses batailles. Des tas d'ouvrages stockés au format électronique. J'étais devenu incollable, une véritable encyclopédie sur la Seconde Guerre mondiale.

Le sort d'Hitler même m'avait posé un cas de conscience. Pouvais-je le sauver ? Dans mes rêves d'adolescent, j'avais souvent prêté serment de le défendre et de le servir. Je m'y employais de toutes mes forces et de tout cœur. Mais j'avais déjà réfléchi à tout cela. La seule façon d'éviter la défaite de Berlin était de s'attaquer aux causes profondes, de porter des coups à l'ennemi. Berlin tombera si j'échoue. Hitler, si j'avais pu accéder jusqu'à lui, m'aurait-il cru ? Qui sait ? En tout cas, il n'aurait pas fui la ville ni son destin.

Il était temps d'inaugurer ma machine pour un déplacement temporel de grande envergure. Tout était prêt.

Pour économiser les précieuses ressources de ma merveilleuse machine, je me rendrais à Berlin par le train. Une valise à la main, un costume civil datant des années 40, je ne passerais pas inaperçu. Mais un manteau dissimulera mes habits. Dans ma valise, seulement des habits de rechange d'époque et de l'argent liquide en dollars et en deutsche marks[17]. Sur moi, un peu d'argent liquide en euros, une carte d'identité, un téléphone portable résistant à l'eau, la poussière aux chocs et au froid comprenant tous mes documents et dossiers sans oublier un chargeur fixe et un solaire. Tout avait été prévu dans le moindre détail. Tatillon, j'avais même un adaptateur pour tous les standards de prise électrique.

Tout était prêt. Mes vêtements étaient posés sur ma chaise. Quelques pages de lecture, et puis au lit. Demain, le grand saut. La journée sera longue. Si je vis, l'honneur sera retrouvé. Si je péris, l'honneur sera sauf et je n'aurais ni regret ni amertume.

[17] Ancienne unité monétaire allemande.

Chapitre 2 : Berlin - Allemagne

La première mission que je m'étais fixée me paraissait la plus difficile d'entre toutes : contrecarrer les effets du financement américain de l'armée rouge. Plus facile à dire qu'à faire. Le manque d'information sur le trajet des planches à billets était total. Un secret trop bien gardé et trop sensible pour être exposé. Même à la fin de la guerre, les Russes imprimaient encore de vrais billets américains. Encore une fois, la responsabilité des banques ou plutôt des banquiers était totale. Le changement de la totalité du papier monnaie aurait pourtant suffi à rendre caduque la monnaie imprimée par les Russes. Mais les banquiers complices étaient juifs. Pléonasme toujours actuel.

Sans renseignements précis, je partais à l'inconnu. Pour m'assurer du soutien allemand, quoi de plus simple que de me rendre en Allemagne au siège de la Gestapo[18]. Une démarche directe, mais risquée. Mon dossier sur Enigma devrait être pris au sérieux. C'était essentiel. Il était plus que complet, j'y avais veillé. Les renseignements devaient être absolument vérifiés et prouvés.

....

18 Gestapo « Geheime Staatspolizei » ou « Police secrète d'État ».

Le 30 octobre de notre époque, une fois descendu du train arrivé à Berlin, je me rendais dans la Niederkirchnerstrasse. Cette rue fut rebaptisée en l'honneur d'une communiste honorée comme résistante : Käthe Niederkirchner. À l'époque du mur, la rue se situait à Berlin-Est et une partie de cette honte y est même conservée. En fait, j'étais exactement au numéro 8 de la Prinz-Albrecht-Straße, qui fut jadis le siège de la Gestapo. M'abritant dans un recoin d'un porche, ma machine en bandoulière, je respirais un grand coup et actionnais le mécanisme.

Mon histoire s'écrit désormais au présent. Je me retrouve instantanément devant la même majestueuse bâtisse en pierre, et intact, sans aucune séquelle. Pas d'erreur, je suis bien en 1941, il suffit de regarder autour de moi les voitures et les gens dans la rue. Tant mieux. Sans prendre le temps de contempler la façade, je prends la direction du centre ou je loue une chambre pour quelques jours, payés d'avance.

Le reste de l'après-midi et le lendemain furent passés à taper mon dossier. Pour cela, je m'étais procuré sur place une machine à écrire Olympia[19], du papier à écrire, un dossier cartonné ainsi qu'un stylo à encre, le tout d'époque. Taper mon rapport fut long et

....

[19] Olympia Werke : marque allemande.

fastidieux bien que je me sois longtemps entraîné à Paris et que celui-ci soit déjà inscrit mot à mot dans mon smartphone. Aucune photo en revanche. Que des faits. La stricte vérité nue. Je clôturais enfin le précieux document et me préparais à sortir, laissant tout mon matériel à l'hôtel et surtout ma précieuse machine et mes objets trop modernes. Là où j'allais, je serais sûrement fouillé.

Mon intention était d'être cru par les Allemands. La seule piste potentiellement intéressante était que l'Allemagne utilisait elle aussi la fabrication de fausse monnaie. Il s'agissait de livres anglaises et la Gestapo en dotait parfois ses agents secrets. Pauvre piste. Comme s'il suffisait de repérer la fausse monnaie pour trouver un agent secret ! Mais au siège, j'en aurais le cœur net. Peut-être.

La façade du bâtiment est discrète, sans drapeau ostentatoire, et peu gardée. Le plancton auquel je m'adresse a mon âge et je lui expose le but de ma visite. Un immense escalier sous un plafond voûté blanc me mène à l'étage ou je dois rencontrer un officier. Mes pas résonnent dans ces longs et vastes couloirs illuminés par de grandes baies vitrées.

Apposées aux murs blancs, des banquettes en bois en chêne clair m'attendent et je m'installe. J'ai le temps d'admirer quelques bustes, dont celui de Goering et du Führer. Seulement quelques drapeaux à la croix gammée et de taille modeste encore sont accrochés au mur.

Le SS-Sturmbannführer (commandant) Heinrich me reçoit enfin. Il me fait asseoir. De forte corpulence, souriant et très poli, il m'invite à m'asseoir sur un siège peu confortable :

- Vous êtes français ?
- Oui
- Parlez-vous allemand ?
- Ja[20].
- Nous continuerons en allemand si vous le voulez bien. Je ne maîtrise pas bien le français.
- Natürlich[21].
- Que puis-je faire pour vous ?

………………………………………………………

[20] Oui.

[21] Naturellement.

- J'ai des informations à transmettre à l'Allemagne et un service à vous demander.

- Vous êtes direct, jeune homme. Dites-m'en plus ?

Je lui tends le classeur. Le parcourant, lisant quelques pages, l'officier ne peut s'empêcher d'ouvrir de grands yeux. Interloqué quelques instants, il referme le dossier et appuie sur un bouton en bakélite.

- Tout ceci est très particulier. Cela demande une vérification approfondie par nos services. Vous comprenez ?

- Oui parfaitement.

- Vous comprendrez donc qu'il me faut vous garder ici. Si cela est faux, nous devrons prendre les mesures qui s'imposent. Dans le cas contraire, vous ne risquez rien.

La porte du bureau s'ouvre et deux hommes armés entrèrent. Calmement, je dois les suivre, non sans que le colonel ne me dise au revoir. Son « à bientôt » ne me rassure guère. Tout comme la pièce dans laquelle je suis rapidement enfermé. Ce n'est pas une vraie geôle, mais une petite chambre avec un bureau. C'est

assez grand, plus grand que ma petite chambre de bonne sous les toits à Paris pour lequel je paie un loyer exorbitant. Je m'installe. Je ne sais qui a eu la bonne idée de laisser sur la petite table quelques exemplaires du magazine Signal[22], mais je l'en remercie. De quoi feuilleter en attendant ? Attendant quoi ?

Le soir tombe déjà et toujours aucune visite. Ce n'est que vers huit heures du soir que des pas se font entendre dans le couloir. Enfin. Par malchance, ce n'est pas ma libération, juste un repas apporté par un gardien. Il m'apporte aussi, toujours sans parler, de quoi équiper un lit pour passer la nuit. Interrogé, il ne sait rien et ne fait qu'obéir aux ordres. Rien à faire d'autre que de dormir après avoir mangé ma ration. Mon dernier repas ? Si mon plan échouait, je pouvais disparaître, fusillé comme espion. S'il réussissait, je pouvais disparaître aussi, car j'en savais trop.

Au petit matin, le même gardien me sert un petit déjeuner avec du café chaud, mais il me faut attendre toute la matinée avant de voir arriver quelqu'un d'autre. Oubliés la douche matinale et le confort moderne ! Je n'allais pas me plaindre. Je voulais de l'action, me voilà servi. Un peu d'eau dans une vasque

[22] Magazine de la Wehrmacht et de grande qualité.

et du linge de toilette pour me rafraîchir, c'est tout et on gagne du temps. Mais du temps, j'en avais. J'avais épuisé tous les magazines et allait finir les mots croisés lorsque l'on frappa à la porte.

Deux hommes armés m'enjoignent de les suivre et m'escortent hors de la cellule. Même avec le meilleur moral possible, dans de telles conditions, je n'en mène pas large. Après tout, j'étais français, ennemi de l'Allemagne et en possession de documents compromettants sur un secret d'État. Quatre hommes m'entourent désormais, soit deux de plus. La fuite est impossible sans ma machine.

Notre petite escouade grimpe jusqu'au second étage et je suis emmené dans un imposant bureau à la large porte. Il semblerait que la taille de celle-ci soit proportionnelle au grade, car je fus reçu par le Standartenführer (colonel) Felsen. Colonel ? Tiens. Mon dossier a dû les intéresser sinon j'aurais été reçu par un officier moins gradé. L'officier est mince et a une allure distinguée, des cheveux grisonnants poivre et sel et un visage typiquement aryen. Il me fait asseoir sur un siège cette fois-ci plus que confortable. En

toute logique, le confort des fauteuils devait aussi évoluer avec le grade.

- Alors, monsieur le français, on veut devenir espion ?
- Euh, je ne sais pas. Je ne comprends pas.
- Mais c'est très simple. Votre dossier a été transmis en haut lieu et examiné en détail. Soit vous dites vrai et nous changerons le code ou bien vous êtes un espion français ou étranger ! Vous en déduisez quoi ?
- Que je dis vrai ! Mais pourquoi voulez-vous que je sois un espion ? Ce n'est pas mon cas.
- Bien. Rassurez-vous. Cela se voit. Plaisanterie mise à part, pour avoir aidé l'Allemagne comme vous l'avez fait, nous vous tenons à vous remercier. Je vous présente mes excuses pour vous avoir séquestré ici. J'espère que vous nous pardonnerez.
- Mais bien sûr.
- J'en suis certain. Nous allons d'ailleurs nous faire pardonner. Que désirez-vous en échange

de ce cadeau inattendu ? Nous pouvons être généreux. Voulez-vous de l'argent ?

- Non. Merci. Mais une écoute de votre part et une collaboration sincère. Aux États-Unis, le « Lend Lease Act » a été signé en mars, le 11 exactement.

Felsen ne sourcillait pas. Il devait savoir et connaissait visiblement l'expression.

- Et donc ?

- C'est simple, le gouvernement américain est en train de livrer à la Russie de quoi fabriquer de l'argent américain. Ce n'est pas de la fausse monnaie, mais de vrais dollars imprimés qui financeront la Russie. Il faut absolument remonter la filière et trouver l'imprimerie et la détruire. Qu'elle soit en Russie ou ailleurs !

- Comme vous y allez ! Laissez-moi réfléchir et arranger cela. Bien. Je dois passer quelques coups de téléphone.

- Je vais attendre dehors. Ou alors en cellule. Je peux avoir la même ?

L'officier se met à rire :

- Non pas la peine. Je vous fais confiance. Vous avez l'air d'un type bien.

Après quelques appels téléphoniques et l'aide efficace de son secrétaire, il déclara avec satisfaction au bout d'un quart d'heure :

- Nous allons vous confier une mission si vous êtes d'accord bien entendu. Mais comme vous êtes encore novice, vous allez travailler en équipe. Vous avez rendez-vous ce soir si vous n'y voyez pas d'inconvénient.
- Pas du tout. Il n'y a pas de temps à perdre.

Il me tend une petite carte de visite avec un numéro ainsi qu'une liasse de billets.

- Un agent à nous est disponible jour et nuit. Appelez si vous découvrez quelque chose ou si vous avez besoin d'aide. Quant au reste de votre équipement, il est déjà dans votre chambre.

Il me fit signer un reçu, administration oblige. Après m'avoir serré la main, Felsen précise :

- Une voiture va vous ramener à l'hôtel. Ce soir, vous êtes de sortie. Un costume décent a été prévu et des habits de rechange. Vous comprendrez pourquoi bientôt. Au revoir et bonne chance.

Peu de temps après, je retrouve ma chambre. Me précipitant sur ma machine, je l'actionnais pour la vérifier. Elle fonctionnait. Je retrouvais aussi mon téléphone que j'avais plus ou moins dissimulé. Ouf !

Sur le lit un costume de soirée, un smoking et une valise remplie de vêtements. Mais pas seulement. À l'intérieur, un pistolet allemand, un Luger avec des munitions, un couteau, un appareil photo miniature et surtout un ordre de mission de la Gestapo. Le kit du parfait espion, en quelque sorte.

Mon taxi klaxonne. Je dois me dépêcher. J'ai heureusement fini de me raser et de m'habiller. En civil pour une fois et sans ma machine. Elle me manque presque. Devant prendre contact secrètement avec un espion sous couverture, un uniforme était hors de question et de plus je n'en disposais pas. En revanche, un épais manteau est de rigueur pour affronter le froid.

Mais je renâcle, ne me sentant pas à l'aise dans ce rôle d'espion. Plus à l'aise sur-le-champ de bataille, je doute encore de moi. Le trac du débutant, peut-être ? Le trajet est court et abrège mes pensées. Le taxi me dépose enfin devant un cinéma. Une foule joyeuse s'y presse, venue nombreuse pour une comédie dont le nom s'inscrit en énormes lettres lumineuses : « Les femmes sont les meilleures diplomates », un des premiers films allemands en couleur. On me guide vers une porte dérobée pour éviter la cohue. Des portes s'ouvrent, on me presse. On m'attend derrière une porte. Je frappe et on me fait entrer.

Dans la loge m'attend une femme superbe d'une trentaine d'années qui se faisait arranger les cheveux par un coiffeur. Une beauté rousse surannée, comme si elle sortait d'un film, une vraie femme fatale. Marikka Rökk est bel et bien une actrice, l'actrice principale du film projeté, une véritable star en Allemagne et en Hongrie. Elle avait déjà joué dans une vingtaine de films à succès. Je l'ignorais, ne possédant aucune information précise sur elle. Danseuse dans des comédies musicales, chanteuse célèbre, elle est donc mon contact ! Une espionne ? Je suis intimidé et cela se voit. Mon expérience avec les femmes se bornait à

quelques petites copines parisiennes bien loin de son physique. Le coiffeur me snobe et se borne à sourire du coin des lèvres. Malgré mon côté un peu gauche, Marikka ne se moque pas de moi et m’invite à m’asseoir.

- Comment vous appelez-vous ?

Elle me tend sa main. J’ai commis déjà une première bévue en ne me présentant pas. Les bonnes manières ne sont pas mon fort. Je fais un baisemain correct et décline mon identité. Elle enchaîne rapidement :

- Vous venez d’où ?
- De Paris.
- Ah ! Paris me fera toujours rêver, j’étais dans la troupe du Moulin Rouge.
- Vous êtes née là-bas ?
- Non. Vous ne devinez pas à mon accent ?
- Vous ne ferez pas un bon espion, Monsieur.

Elle joue avec le feu, à moins que le coiffeur soit un espion, lui aussi. Je ne sais que penser.

- Ma famille est hongroise d'où mon nom, mais je suis née au Caire. J'y ai passé peu de temps. Mais dépêchons-nous, nous allons être en retard pour dîner. Nous discuterons du scénario pendant le repas. Je dois m'habiller.
- Cette fois-ci, je saisis l'allusion.
- Je vous attends dans le taxi.

L'attente dure un bon quart d'heure avant de la revoir. Elle a changé de robe et cela en valait la peine. Elle porte désormais une robe fendue sur le côté qui dévoile une partie de ses jambes fuselées. Son manteau en fourrure blanc aurait fait bondir les membres de la SPA. Mais je m'en moque. Je vis dans un vrai film de cinéma. On aurait pu nous demander de danser là sur le trottoir ou de chanter sous la pluie et nous n'aurions pas été plus ridicules que cela.

Le restaurant qu'elle avait choisi est un des meilleurs et très huppé. Plusieurs officiers allemands et hommes d'affaires dînaient en compagnie de leurs femmes, ou du moins on pouvait le supposer. Plusieurs hommes viennent la saluer. Au bout d'un quart d'heure de mondanités, nous pouvons enfin commander.

- Je ne connais pas du tout ces plats, vous pouvez me conseiller ?
- Un conseil, goûtez leur poisson, le saumon par exemple.
- Va pour un saumon.
- La même chose pour moi.

Elle se rapproche par-dessus la table.

- Maintenant, soyons sérieux. Votre dossier a fait l'effet d'une bombe, mon cher. Et un de mes informateurs m'a indiqué une piste fort intéressante. Quelques Russes sont arrivés depuis peu et circulent un peu trop dans la région. Notamment dans un camion sur un trajet identique chaque jour.
- On part quand ?
- Demain matin par le train.

Elle mène les opérations et je n'ai pas d'autre choix que de me laisser faire. Elle avait tout organisé et réservé une voiture-lit. J'étais l'apprenti-espion. Je devais me laisser guider en toute logique. Mon

abandon fut si total que je succombais à son charme. Elle trouvait mon accent français adorable et je manquais depuis longtemps de compagnie féminine et, comme le chantait Brel, « il faut bien que le corps exulte ».

Le lendemain matin, la clarté de sa chambre me réveille. Ma montre indique 9 h. À côté de moi, Marikka dort, nue, encore plus belle. La veille, elle avait commandé du champagne à son majordome et la nuit avait été courte pour nous deux. Elle se réveille lorsque je prends ma douche et décroche le combiné.

- Mon chéri ?
- Oui.
- Je te commande quoi ? Pain et beurre pour le gourmand petit français ?
- Et des viennoiseries pour mon côté allemand.

Il ne fallut pas moins de deux heures pour prendre le petit déjeuner et s'habiller, enfin surtout Marikka. Le trajet vers la gare toute proche ne dure qu'une demi-heure. Elle ne se déplaçait jamais sans sa malle de voyage, une valise et un petit sac à main. Habituée

au luxe, le compartiment réservé n'est pas assez grand pour elle. Ce n'était pas l'Orient-Express, mais très confortable tout de même et je n'avais qu'un seul bagage. La journée est idéale même si je ne vis pas grand-chose du paysage, car nous sommes restés la journée entière dans notre cabine, trop occupés à nous découvrir.

La nuit tombée, juste après une halte dans une gare, nous nous préparons pour dîner. Je ferais bien un petit somme juste avant, car Marikka se prépare et cela lui prend du temps. Sans habilleuse ni coiffeur, je ne suis d'aucun secours pour lui conseiller une tenue ou une autre. Le repos étant une bonne option pour éviter cette séance, je fais mine de m'assoupir. Je dois rester sur mes gardes. Nous étions en mission tout de même. Optant pour un compromis, je m'allonge sur la banquette avec mon arme à portée de main avant de tomber dans les bras de Morphée.

Des coups de feu claquent. Surpris en plein sommeil, je ne sais que penser. En face de moi, les balles ont troué le bois de la banquette à la hauteur du siège et la porte est transpercée elle aussi. Empoignant mon Luger, j'ouvre ce qui reste de la porte du compartiment

et cherche autour de moi dans le couloir. L'assaillant est parti. Par chance, je suis encore en vie. Ou bien alors on visait Marikka ? Elle était probablement la cible. Mais où était-elle ? Je cours vers la voiture-restaurant à l'arrière sans la trouver. Le barman m'indique qu'elle était partie vers l'avant du train dès qu'elle avait entendu les coups de feu. Il me faut la retrouver rapidement. J'aurais dû la croiser.

À quelques mètres de moi, j'entends une détonation et je la vois enfin. Marikka se tient droite et figée, serrant dans ses deux mains un petit pistolet à crosse de nacre d'où s'échappait encore de la fumée. À la jonction entre le deuxième et le troisième wagon, une porte est ouverte. À ma vue, elle se jette dans mes bras :

- Il est tombé, je crois que je l'ai tué !
- Il a aussi essayé de te tuer dans mon wagon. Il t'a trouvé comment ?
- Je l'ai croisé, il a sorti un couteau et j'ai tiré.
- C'était qui, d'après toi ? Un Russe ?
- Probablement.

- S'ils veulent te tuer, il faut quitter le train
- Ah, j'ai eu si peur, mon chéri !
- Rassure-toi je suis là.

Elle se laisse consoler, mais je ne la sens pas très bouleversée. Elle est forte. Le colonel Felsen l'avait tout de même choisie pour être à son service. D'ailleurs, cela ne l'a pas empêché de passer à table avec moi tout de suite après et de prendre une simple soupe comme repas, me laissant goûter à la charcuterie allemande. Ah, les régimes féminins !

En accord avec le contrôleur, nous changeons de compartiment puis descendons au prochain arrêt avec toutes nos affaires. Enfin les siennes surtout. Le taxi n'a plus de place et loge les bagages sur le toit avec difficulté. Un hôtel trouvé à la va-vite nous accueille. Une fois les formalités remplies, Marikka passe un coup de fil dans le hall de l'établissement. Aucun risque de nous faire localiser par ce biais-là, la technique de repérage téléphonique n'existe pas encore. Le contact local averti de notre visite nous donne rendez-vous dans un petit village le soir même pour une entrevue discrète.

Nous y sommes. L'homme est jeune et fort avec une cicatrice visible sur sa joue gauche. Il a un fort accent probablement russe et je suis sur mes gardes. D'après Marikka, il est hongrois. Je conserve la main sur la gâchette de mon Luger dissimulé sous mon manteau. Mais l'indicateur semble collaborer et nous indique que la route au sud du village est celle qu'emprunte une camionnette suspecte à intervalles plus ou moins réguliers. D'après lui, l'argent transiterait donc de cette façon vers la frontière, mais il n'en sait pas plus. Il paraît ignorer tout du contenu et de notre vraie mission.

Soit. Le lendemain, nous sommes aux aguets de bonne heure. Notre voiture de location s'est enfoncée dans les bois. Cachés dans un petit chemin de traverse dans la grande forêt encore brumeuse, nous attendons le passage du véhicule suspect. Résistant à l'envie d'embrasser Marikka, je me force à me concentrer sur le but de ma mission. Finalement, un camion apparaît sur la route principale. Le contact nous avait donné son signalement, il ne peut y avoir d'erreur. Le véhicule lui-même n'est pas entouré d'une protection suffisante s'il contient un précieux chargement. Le secret n'explique pas tout. Ou alors il serait vide ?

Je n'étais pas rassuré malgré la présence de ma machine dans la poche intérieure de mon manteau et de mon arme. Marikka était vulnérable, et moi beaucoup moins. Le camion passe devant nous en trombe et nous le suivons de loin, dissimulés par la poussière qu'il entraîne derrière lui.

Lise fume calmement une cigarette puis au bout de quelques minutes me demande de m'arrêter.

- Mais nous allons les perdre ?
- Aucun risque. Il n'y a qu'une seule route et je n'en ai pas pour longtemps.
- Mais il fait très froid dehors.
- Non, pas tant que cela, et puis c'est très pressé.
- Bon, si tu y tiens.

J'acquiesce et elle descend, puis s'éloigne. Comment peut-elle agir ainsi ? Une envie pressante qui ne peut attendre ? Je décide de faire de même empoignant mon manteau et m'éloignant du côté opposé à une cinquantaine de mètres.

Soudain derrière moi, le camion recule à vive allure vers nous. La porte arrière du camion s'ouvre tout à coup et un déluge de balles crible de balles notre voiture. Nos assaillants sont équipés de pistolets mitrailleurs russes, les Pé-pé-cha facilement reconnaissables à leurs chargeurs en forme de camembert. Ils s'aperçoivent de notre absence et les Soviétiques se dispersent afin de nous localiser.

Il est temps de se servir de la machine, surtout pour couvrir Marikka. Elle ne résisterait pas longtemps contre eux. Un petit coup d'interrupteur et je reviens au moment où je suis seul dans l'automobile, sans Marikka. Le camion est encore devant moi au loin. J'actionne la marche à arrière puis fais demi-tour pour foncer en sens inverse. Bingo ! Le camion me poursuit. Par la fenêtre, je me fais tirer dessus en rafales. Mais je poursuis ma route. Petit à petit, le puissant véhicule gagne du terrain. Je ne pourrais pas tenir très longtemps. Il fallait trouver une solution simple, mais peu honorable. Fuir et donc sauter en marche. Au détour d'un virage, je lâche le volant et fais un roulé-boulé. La voiture continue tout droit dans le ravin, mais pour moi la réception est mauvaise. Assommé

par un tronc d'arbre, je finis allongé sous les fougères en perdant connaissance.

Ce n'est pas à côté de Marikka que je me réveille, ni à l'hôtel ni chez elle. Pas à l'hôpital non plus. Bizarre. Mon lit est petit, en bois sculpté, un peu comme en Bretagne, pays de mon enfance. Mes paupières sont lourdes et collées et il m'est difficile d'ouvrir les yeux. Un peu comme si j'avais trop longtemps dormi. Une petite voix se fait entendre.

- Je ne veux pas qu'il prenne encore mon lit.
- Mais il est malade, tu dormiras avec ton frère Hans. Sois gentille.
- Veux pas ! Il ne fait que bouger la nuit ! Papa ! Il bouge.
- Qui ça ? Ton frère ?
- Non, le monsieur.
- Normal, il n'est pas mort. Il est juste blessé.

Émergeant enfin de ma torpeur, j'aperçois une petite fille de 7 ou 8 ans, les cheveux châtains qui me regarde en fronçant les sourcils.

- Tu vas mieux ? Tu pars quand ?
- Helga, tu vas jouer dehors.
- Mais je veux voir le monsieur.
- Obéis !
- Bien Vati !

À regret, elle s'éloigne. Me redressant, un homme d'une trentaine d'années, sûrement le père, me donne enfin les explications que j'attends.

- Bonjour. Mon nom est Karl et vous êtes chez moi. Vous êtes là depuis trois jours. Votre bosse à la tête s'est bien résorbée. Comment vous sentez-vous ?
- Faible. Encore un peu nauséeux. Et un mal de crâne atroce.
- C'est normal. Vous n'avez pas beaucoup mangé. On va faire de la viande ce midi avec des pommes de terre. Ça va vous remonter. Et c'est meilleur que le bouillon !

C'est à ce moment précis qu'entra la femme de Karl.

- Qu'est-ce qu'il a mon bouillon !
- Rien, je plaisante.
- Tant mieux.

Elle fait semblant de froncer les sourcils, mais embrasse aussitôt son mari sur la joue.

- Où est Hans ?
- Dehors.
- Oui, mais où ? Il doit encore faire les quatre cents coups. Vous savez, Hans veut entrer dans les Pimpfe[23]. Mais il doit patienter jusqu'à l'année prochaine. Il est encore trop petit.
- Ne le couve pas trop, Gretchen.
- Je sais. Mais nous sommes en guerre. Enfin. Bon. On mange dans une heure, dis à Hans de se dépêcher.
- Et vous avez vu Marikka ? Une belle femme rousse. Elle était avec moi.

Il paraît gêné. Je crains le pire. Était-elle morte ?

- Euh, enfin. Oui, je l'ai vu.

....

[23] Section la plus jeune des Jeunesses Hitlériennes.

- Et comment elle va ?
- En fait, je… elle va bien, elle va bien. Elle vous a cherché partout. Mais avec des hommes en armes. Au début, je pensais qu'ils étaient allemands et que vous étiez un prisonnier échappé. Mais je me suis rapproché et je les ai entendus, ils parlaient russe. Elle est repartie avec eux.

Je suis sans voix.

- Je vous ai vite emmené à l'écart et ils ne vous ont pas trouvé. Puis celui qui paraissait être le chef, un homme avec une cicatrice sur la joue, a donné un ordre et ils sont montés dans un camion. La femme est restée avec le balafré.

Abasourdi, j'encaisse le choc. Mon mal de tête persistant m'empêche de penser correctement. Karl veut me faire lever. Je dois mettre mes problèmes et ma mission de côté quelques instants pour obtempérer. Karl a remarqué mon trouble, mais l'a-t-il mis sur le compte du choc ?

- Venez, le grand air vous fera du bien.

L'intérieur de la maison est rustique, mais propre et confortable avec quelques meubles neufs. L'extérieur de la maison est agréable. Des champs verdoyants à perte de vue et des maisons récentes. Un paysage de carte postale avec quelques vaches. Le paysan est bavard, ce qui m'arrange, car cela m'évite de tenir une conversation. Karl m'expliqua que depuis l'arrivée d'Hitler au pouvoir, la situation s'était considérablement améliorée. Même s'il n'était pas un partisan de la première heure, il avait constaté la réussie du « 4 Jahre Plan ». Désormais, il était inscrit au parti, désormais par conviction plus que par reconnaissance ou obligation.

Près de la rivière, Hans joue avec les gamins de son âge. Un petit blondinet qui se défend correctement à la bagarre contre les plus grands. Appelé par son père, il vient l'embrasser puis, se tournant vers moi, lui demande :

- Qui est-ce ?
- Un Français.
-

Il me regarde avec des yeux ronds.

- Un ennemi ?

Je souris.

- En fait, je travaille pour l'Allemagne, je suis en mission. Un agent secret du Reich.
- C'est sûr ? Fais voir ton nez.
- Je ne suis pas juif, tu sais.
- Mais non, c'est pour voir si tu mens comme Pinocchio.
- Si tu es sage, je te montre mon ordre de mission.
- Et ton arme ?
- Faut voir avec ton papa.
- Laisse notre visiteur tranquille. On rentre.

Le soir même, après un repas copieux, je peux enfin réfléchir à ma mésaventure. Marikka jouait donc un double jeu. Les coups de feu dans le train m'étaient évidemment destinés et je n'avais rien vu ni deviné. Et pourquoi le russe n'avait-il pas fait usage de son arme

dans le train lorsqu'il avait vu Marikka ? La seule explication était qu'ils étaient de mèche.

Elle m'avait tendu un piège grossier dans la forêt dans lequel j'étais à nouveau tombé comme un idiot. Le sommeil fut difficile à trouver et pas seulement à cause de ma blessure. Un élément manquait. Lequel ? Comme avais-je pu être aussi stupide ? Tout était pourtant clair. Marikka au restaurant avait cependant commis une erreur en me conseillant le saumon. C'était pourtant trop cliché ! La nourriture aurait dû être un indice pour moi. Du saumon et pas de charcuterie. Pas seulement, elle avait refusé plusieurs rendez-vous le vendredi soir. Étrange pour une actrice mondaine ? Chez les juifs, on ne fait rien pour shabbat. C'est une juive, une espionne russe, un agent double ou même triple qui sait. Felsen était-il au courant ? Il sera temps de le prévenir, mais je dois d'abord élaborer un plan pour ma contre-attaque.

En attendant, repos le plus complet. Je passe mon temps à surveiller les enfants, la seule chose que je pouvais faire avec mon handicap. Chaque effort est rapidement suivi d'une douleur intense. Je fabrique des lance-pierres de plus en plus sophistiqués pour Hans

et tiens compagnie à Helga qui m'abreuvait par malchance de questions sur la « célèbre » Marikka.

Quelques jours plus tard, le départ est enfin possible. La forme était revenue et la veille j'avais même coupé du bois pour la famille. Tous sont réunis au salon pour me dire au revoir. Un peu triste, je fouille dans mes poches, désireux de laisser un petit souvenir à chacun. Dans mon portefeuille, je trouve une photo de Marikka Rokk. Retenant l'envie de la déchirer, je la tends à Gretchen. La fillette la prend des mains de sa mère avec plaisir. Je laisse l'appareil photo au père et mon couteau au garçon. Une fois les adieux finis, j'entame une longue marche vers l'arrêt d'autocar le plus proche. Cette famille me manquera. La mienne aussi me manque. La petite Helga pourra enfin récupérer son lit…

Arrivé en train à Berlin, je retourne chez Marikka. En fait, pas tout à fait. Je me poste devant son hôtel particulier pour la pister. Plusieurs heures d'attentes pendant lesquelles j'en profite pour lire la presse. Elle y figure en bonne place. On y parle de son mariage. Elle avait épousé l'année dernière un producteur, son Pygmalion, Georg Jacoby. Mariée ? À un juif ? Enfin,

j'étais plus sûr de son mariage que de la judéité de son mari. Colère n'est pas raison. Je fais décidément un bien piètre espion.

Marikka sort enfin de chez elle, seule en pleine nuit, et curieusement, habillée d'une robe et d'un manteau plus que discrets. Presque ordinaires. Son taxi traverse la ville, suivi de loin par le mien, puis s'arrête. Marikka règle la note et il s'éloigne, la laissant seule dans un quartier mal famé. La suivre à pied est un jeu d'enfant dans cette nuit noire. Le givre fait luire les pavés et son pas résonne. On l'entend facilement jusqu'au bout de la rue. Au détour d'une rue, elle frappe et se fait ouvrir une grande porte portant une inscription « Druckerei ».

Rien à voir avec Drücker le juif télévisuel. En allemand, c'est une imprimerie. Dans une rue pas très loin des quais. Idéalement située. La meilleure des cachettes pour fabriquer de l'argent ou la pire selon le cas. Mais en pleine Allemagne, qui aurait pu s'en douter ? Pour ma première mission, le résultat était assez mitigé. À la fois l'échec de s'être laissé berner par l'ennemi et, en guise de consolation, la joie d'avoir trouvé la presse

à billets. Ici même, en pleine Allemagne. Restait maintenant à boucler l'affaire.

J'hésite à prendre contact avec les services allemands de la Gestapo. Et si Felsen était complice ? Ce serait étonnant, car rien ne lui disait qu'il allait précisément me rencontrer. La Gestapo aurait-elle pu se laisser berner ainsi ? Ou alors Heinrich ? Était-il dans la combine ? Enfin, plus tard, installé sur mon lit dans un hôtel juste en face de l'immeuble de Marikka, ma décision est prise. La petite carte de Felsen sortie de ma poche, j'obtiens l'agent en service au bout du fil. Il me commute rapidement sur Felsen au siège de la Gestapo. Heureux d'avoir de mes nouvelles, le colonel me fixe un rendez-vous dans une brasserie le lendemain pour discuter discrètement.

Le majordome vient juste de s'absenter, il est vendredi soir, shabbat va commencer. Avec la clef que Marikka m'avait confiée, j'ouvre la grande porte. Des bougies blanches sont allumées sur la commode de l'entrée. La pure coutume juive. Du bruit vient du salon. Elle est là, je me cache. Le téléphone sonne longuement. Elle arrive en courant, décroche le combiné blanc et noir en rejetant sa longue chevelure en arrière.

Quelques jours plus tôt, j'aurais trouvé ce tic charmant, mais là cela m'exaspérait.

- Allo !

Marquant une pause, elle parle plus bas, par réflexe probablement.

- Pourquoi m'appelles-tu ? On avait convenu entre nous… bon… d'accord. Je ne suis pas seule. Tu veux quoi ? Il faut que l'on se voie. Dans 1 heure…

Elle raccroche et retourne au salon. Par l'entrebâillement de la porte, j'aperçois le visiteur. Il est gros, chauve, porte un gros nez et des rouflaquettes. Une petite moustache sous le nez vient parfaire sa ressemblance avec le personnage de Rastapopoulos dans la bande dessinée d'Hergé. Il bouge beaucoup et transpire.

- Je suis exténué. On a passé la nuit à démonter la machine. Enfin pas moi, Jonathan, Samuel et David. Mais j'ai dû superviser ces incapables.

- Tu as fait comment ?

- Tout est parti dans trois camions conduits par mes gars vers des entrepôts séparés. On ne sait jamais.
- Et les Russes ? Et les Allemands ?
- Pas de problème, on a mis à la place une vieille machine à imprimer et on va provoquer un grand incendie. Plus de traces.
- Et tu vas où ?
- Sans hésiter, je pars aux USA. Hors de question d’aller m’enterrer dans un trou perdu dans le désert comme le voudrait Herzl. Ils sont cons ces sionistes. Pourquoi chercher un pays alors que nous en avons un déjà ?
- New York ?
- Bien sûr. À l’abri des Allemands. Je vais ouvrir une imprimerie. J’ai gardé les plaques et je continuerais là-bas avec ma petite équipe. Tu viens avec moi ? Tu risques de te faire griller à tout moment.

- Bien sûr. Tu as raison. Tu me laisses combien de temps ? Je dois prendre mes dispositions. Et puis je dois en parler avec mon mari.
- Pas à moi, Marikka. Il est sans le sou. Fais comme moi, fiche le camp.
- Tu pars quand ?
- J'ai déjà les billets de bateau. Les passagers embarquent dans deux jours.
- Pas de problème. Je vais voir.
- Un conseil voyage léger. Fais comme moi. Du liquide et le plus gros en diamants.
- Naturellement.
- Passe me voir au bureau et je te donnerais mon contact et te conseillerais sur l'achat des faux papiers.

Marikka regarde sa montre de temps en temps, discrètement. La suite de la conversation était banale et dura assez longtemps. Je pense à m'éclipser lorsque j'entends un bruit dans l'entrée. Une clef tourne discrètement dans la porte. Un intrus ? Pas tout à fait,

celui-ci pose son chapeau dans une armoire comme s'il était un habitué des lieux. Intéressant. Étais-je en plein film d'espionnage ou dans une pièce de théâtre de boulevard ? Un amant caché ? Un de plus. L'homme marche sur la pointe des pieds et, voyant le pardessus de l'imprimeur, reste en retrait et se cache dans la chambre voisine.

Un quart d'heure plus tard, qui me paraît une éternité, la voie se libère. Le visiteur balafré peut enfin sortir pour embrasser avec passion Marikka.

- Mikhail, j'ai des informations pour toi.
- Mon amour, pourquoi m'as-tu fait venir ici ?

L'amant était visiblement sous le charme. Peut-être étais-je encore un peu jaloux, mais encore plus en colère que celui-ci soit russe. Il est conduit au salon et elle referme soigneusement la porte derrière eux. Le son est trop étouffé pour entendre ce qu'ils disent. Il était temps pour moi de partir et de retourner à l'hôtel.

Le lendemain, très tôt dans une brasserie, devant un chocolat chaud, Felsen me congratule.

- Nous pensions vous avoir perdu.
- J'ai failli mourir trois fois, tout de même.
- Et au chant du coq, nous sommes ici.
- Et j'ai trouvé Judas, ou plutôt sa femme.

Il connaissait bien les évangiles et riait avec moi. Je lui dévoile alors tout ce que j'avais vécu dans le détail. Tout d'abord étonné, il m'écoute avec application, puis prends la parole :

- Ce qui me sidère c'est Marikka. Je vais prendre de suite les mesures qui s'imposent. Elle connaît beaucoup de nos agents. Ils sont désormais en danger.
- Laissez-moi s'occuper d'elle. Pour la machine à billets, le bateau ne part que dans deux jours. Patientons. Il est facile pour vous de le surveiller et d'empêcher son départ.
- Bien, il vous faut combien d'hommes ?
- Aucun, nous devons agir discrètement. Elle a peut-être d'autres sources d'information au sein de la Gestapo, d'autres amants.

- Connaissez-vous le proverbe allemand : « Où règne la femme, le diable est Premier ministre » ? Pour l'imprimerie, je dois vous avouer quelque chose. Je ne vous ai pas tout dit. Nous l'utilisons pour fabriquer la fausse monnaie anglaise. Nous avons débuté en 1940. Nous espérions envahir la Grande-Bretagne et « lâcher » ces fausses coupures dans tout le pays par avion pour créer une perte de confiance et une confusion générale. Visiblement, nos ennemis nous ont doublés. J'aurais dû m'en douter. De toutes les façons, les Russes n'avaient pas ce talent. Le vrai nom de l'imprimeur c'est Cohen.
- Sans vouloir paraître antisémite, c'est un juif ?

Il sourit.

- Oui. Il se fait appeler Kahn. Avant Hitler, la plupart des journaux appartenaient à nos ennemis, aux juifs et aux communistes. Il en reste encore.
- Je connais bien la situation, il en reste toujours.
- Nous savions qu'il était juif. Nous sommes trop laxistes et cela nous perdra.

Sur ce, il me quitte pour retourner au bureau. Il n'est pas un traître. La juive a semé le poison dans mon cœur et dans mon esprit. J'avais douté à tort, c'est regrettable. Je passais le reste de la journée à surveiller l'imprimerie.

Une fois les ouvriers partis et la grande porte refermés, un homme s'approche d'une petite porte adjacente. Mikhail sort une clef de sa poche. Personne ne garde l'entrée. L'imprimeur félon est donc seul. Tant mieux, ce sera plus facile. Précautionneusement, il parcourt silencieusement le couloir qui menait à la grande salle du stock lorsqu'il entendit du bruit. Il s'est trompé. Il n'est pas seul. Par la vitre, il aperçoit trois hommes qui s'affairent dans le hangar, dispersant du papier ou l'accumulant en tas tout autour de la pièce, comme pour préparer un feu. Il a bien deviné. Le lâche est accompagné de 3 de ses complices. Pas besoin de deviner qui ils étaient, il les connaissait. Des hommes de main, des juifs ? Peu importe.

Hors de question de les descendre un par un avec son arme de service, un classique Tokarev. Mais sans silencieux, il va devoir jouer du couteau. C'est un expert. Le premier est le plus petit d'entre eux. Il

s’absenta pour aller aux toilettes, mais ne revint jamais, égorgé par le couteau aiguisé de Mikhail.

Grimpant à l’étage, il se cache derrière les rouleaux et les ramettes de papier entreposées. Le Russe a une idée. Les deux hommes sont juste en dessous en train de discuter de l’allumage du brasier. Le feu est mis et commence à se consumer. Ils ne se sont pas encore rendu compte de l’absence du troisième. Il faut en profiter avant qu’il soit trop tard. Une bobine de papier de 50 cm diamètre et d’un mètre de haut est à portée de main. Un coup d’épaule et le vigoureux russe la fait basculer. L’homme en dessous reçoit deux cents kilos sur le crâne et s’aplatit au sol. Son collègue est projeté au sol. Le poids de mots ou le choc des photos ?

Mikhail descend quatre à quatre les marches de la mezzanine et ne peut que constater le décès du deuxième. Le troisième se relève tant bien que mal et tente de s’enfuir, mais un peu trop tard, et reçoit un coup de couteau lancé dans le dos. Le chemin est libre, la haine et le désir de vengeance sont décuplés par l’excitation du combat. Le sang des deux hommes se répand au sol pendant que le russe lève les yeux

vers le fond du local. Une silhouette massive se détache en ombre chinoise derrière une vitre opaque. Assis près d'une lampe à son bureau, Kahn range des papiers dans un porte-documents en cuir. C'est le moment opportun pour le surprendre. Le Tokarev en main, prêt à tirer, Mikhail grimpe en silence puis entre brusquement poussant la porte du pied.

- Bonsoir Kahn.

L'homme sursaute, mais se reprend aussitôt.

- Bonsoir Mikhail ? Comment vas-tu, mon ami ? Tu es venu seul ? Tu aurais dû me prévenir. J'aurais prévu de quoi boire frais. Pourquoi es-tu armé, mon frère ?
- Que fais-tu ?
- Un peu de rangement dans mes papiers. Ce n'est rien, de la paperasse.
- Et la machine ?
- Quelle machine ?
- Ne fais pas l'imbécile.
- Je l'ai changé de place. Ça devenait dangereux.

- Elle est où ?
- Dans un entrepôt. Tu veux l'adresse ?
- Oui.
- Attends, j'ai l'adresse dans ce tiroir.

Le gros homme plonge la main sous le bureau. Mikhail n'est pas stupide et tire, le blessant au bras. L'imprimeur hurle de douleur.

- Où est la machine ?

Dans un geste désespéré Kahn essaie tant bien que mal de retirer à nouveau le pistolet de son tiroir ce qui oblige Mikhail à l'empoigner et ligoter solidement.

- Tu vas parler et me dire où est la machine à billets. Ou alors je te découpe en morceau façon Goulasch !

Il approche son couteau menaçant du visage du prisonnier et commence à lui couper la moustache morceau par morceau. La victime effrayée saigne abondamment du bras et s'affaiblit à vue d'œil. Le Russe le frappe plusieurs fois violemment au visage pour obtenir des aveux. Le juif se met enfin à

grommeler quelque chose, le nez en sang. Mikhail prête l'oreille.

- Un mariage avec qui ?

Le juif répète la même phrase avant de tomber évanoui.

- Je ne comprends rien du tout. Un mariage avec qui ? Pancake ? C'est de l'anglais ou du yiddish[24] ? Banco ? Tu te moques de moi. Tu ne veux pas parler, de toute façon. Mais tu as sûrement quelque chose pour moi. Où est donc ton argent ?

Marikka entra à cet instant précis ou le russe fouillait sans rien trouver d'autre que des papiers expliquant le fonctionnement de la machine : un manuel en quelque sorte. Marikka avait encore remis la même robe fade que l'autre soir, un déguisement pour elle. En la voyant, l'étonnement le plus complet se lisait sur le visage du balafré. Avait-il des doutes ?

- Mais qu'est-ce que tu fais là ?

- Kahn m'a demandé de passer le voir. J'ai pensé que c'était important. Embrasse-moi, mon amour.

....

[24] Patois juif.

Elle se jouait de lui comme elle l'avait fait avec moi.

- Bien, cherchons son magot ensemble. Nous n'avons pas trop de temps. Le feu est en train de prendre et il ne faut pas tarder.
- Où est l'imprimerie ?
- Je n'en sais rien. Il a simplement parlé d'un mariage avec un type : Banco ou Blanco ? Il a un très fort accent juif. Pas facile à comprendre.
- Et surtout, tu l'as trop frappé. Tu es sûr que ce n'est pas Pankow, un quartier de Berlin. Redis-moi la phrase mot pour mot.
- En anglais Wedding c'est un « mariage ».
- Un autre quartier de Berlin, plutôt. Et ensuite ?
- En allemand « Mitt », c'est « avec ».
- Mais non, imbécile, Wedding, Mitte, Pankow. Les différents morceaux de l'imprimerie sont dans des entrepôts situés dans ces trois quartiers. Ce n'est pas compliqué. Il nous faut désormais savoir lesquels ? Il doit y avoir un indice quelque

part. Ouvre le coffre, j'ai la combinaison, 1-8-8-9.

Mikhail ne prit pas la peine de lui demander comment elle avait eu ce renseignement. C'était peut-être mieux ainsi. Pendant ce temps, elle s'empare d'un annuaire et le feuillette rapidement.

- Il n'y a qu'une seule société qui loue des entrepôts dans les trois secteurs. C'est plus pratique. Une seule facture et plus de discrétion. Et puis ça coûte moins cher. J'ai trouvé. Les établissements Fleischmann. Cherchons sur lui. Il doit bien avoir une clef ou quelque chose.

Sans gêne, elle fouille les poches du veston de Kahn qui se réveille brusquement et se cramponne à elle. Il bafouille, demande de l'aide. Mais Marikka continue froidement la fouille pour trouver enfin trois petites clefs de cadenas avec une gravure de couleur verte, un F majuscule comme Fleischmann. L'imprimeur se débat, rassemblant toutes ses dernières forces. Il a compris. Elle l'a trahi. Il tente de se lever, mais Marikka a encore une balle dans son revolver, vise le cœur et le descend froidement. Mikhail s'étonne :

- Pourquoi tu l'as tué ?
- Il n'est plus utile, j'ai les clefs.
- Bravo, ma chérie.

Peu enclin à la pitié et satisfait de la découverte, le Russe a ouvert le coffre pour y trouver des papiers, un autre pistolet, mais surtout un petit sac de cuir souple contenant les diamants. Mikhail les fait ruisseler dans sa main. Il jubile et vient serrer Marikka dans ses bras.

- On l'a trouvé. On est riches, mon amour.
- Non, « je » suis riche.

Elle fait feu à bout portant et le Russe s'écroule.

- Toi non plus, tu n'es plus utile !

Elle le repousse du pied et s'empare des diamants, les mettant dans le porte-documents en cuir. Caché en haut de l'escalier en bois qui mène au bureau vitré, j'avais tout vu. Je devais intervenir. Elle ne pouvait pas s'en tirer ainsi. Le stock était ravagé par les flammes, le feu étant entretenu par le papier, mais aussi les produits chimiques. L'escalier est en fer heureusement.

J'entre. Elle me fait face. Elle tente encore une fois de m'amadouer.

- Le Russe du train était là et je l'ai tué.
- Pourtant c'était ton amant, Mikhail.

Son visage change du tout au tout. Elle fait mine de tirer sur moi, mais j'avais anticipé et la balle de mon Luger l'atteint en plein cœur. Elle s'écroule. Trois cadavres jonchent désormais le sol du bureau. Marikka est étendue tout du long, de façon un peu théâtrale. Son dernier rôle en quelque sorte. Je ne ressentais aucune pitié pour elle ni pour quiconque. Pour une fois que le sort avait décidé de tuer trois de nos ennemis, je n'allais pas m'en plaindre. Le brasier s'approche et les vitres ne résisteront pas longtemps. Le feu allait gagner le bureau, je dois partir, mais sans oublier deux ou trois petites choses.

Une fois dans la rue, je jette un dernier regard derrière moi. L'imprimerie est en feu. De hautes flammes lèchent la façade de l'entrepôt. À l'intérieur, on découvrira les corps de 6 personnes calcinées. Le lendemain, les journaux ne signaleront l'évènement qu'en 4e page, et la disparition de Marikka en

deuxième. En ce temps de guerre, l'anecdotique laisse naturellement la place à la vraie information.

Un peu plus tard dans le bureau de Felsen, je rends compte du dénouement.

- Dans ce porte-documents vous trouverez tous les renseignements nécessaires au fonctionnement de la presse. Mais sans oublier ceci.

La bourse aux diamants que convoitaient Marikka et Mikhail était désormais posée sur le bureau du colonel allemand. Un simple petit bruit discret et feutré qui signifiait que des millions de deutsche marks seraient versés au compte de l'Allemagne d'Hitler. Une fortune en temps de guerre et même de paix. Felsen est surpris un instant, puis se reprend :

-

- Bien. Lors de notre dernière entrevue, j'ai bien compris que l'argent ne vous intéressait pas, j'ai néanmoins trouvé une récompense qui vous fera plaisir.

Le colonel me tend une grande enveloppe que j'ouvre calmement pour y trouver une carte de membre du parti National Socialiste.

- Rassurez-vous, j'ai réglé pour vous la première année de cotisation.
- Les diamants suffiront ?

Il sourit puis redevint sérieux immédiatement.

- Il ne vous reste plus qu'à signer les documents. Je dois aussi vous demander si vous seriez intéressé par une collaboration permanente.
- Sans vouloir vous offenser, je n'ai pas été à la hauteur. Le métier d'espion n'est pas fait pour moi. Et puis j'ai l'intention de m'engager.
- Je vois. Pur jusqu'au bout. Vous méritez bien votre carte. Vous voulez une recommandation ?
- Non, ce ne sera pas la peine.
- Vous allez où ?
- Paris. Rejoindre le front de l'Est.

- Nous vous fournirons un laissez-passer pour Paris.

- Merci et gardez-moi ma cellule.

Il sourit à l'allusion et chuchota :

- Au revoir, Monsieur l'espion.

Ce fut à mon tour de sourire. Il me serra la main avant de me saluer. C'était peut-être la dernière fois que je le voyais. Qui sait ?

Chapitre 3 : Stalingrad – Russie

Cette partie de mon histoire commence fin août 1941 à Paris, 19 rue Saint-Georges[25] dans le 9e arrondissement. Précis, non ? Ma machine avait été ponctuelle et m'avait laissé juste quelques mètres avant sur le trottoir d'en face, en un seul morceau.

Aujourd'hui, le lieu est l'emplacement du Consistoire Central (union des communautés juives de France). Hasard du destin ou vengeance sémite ? Faites-vous votre propre opinion. Le lieu de culte est flouté sur Google Maps[26] et un policier y monte la garde.

Ça y est. C'est signé. Engagé volontaire dans la LVF : Légion des Volontaires Français contre le Bolchevisme. Enrôlé dans le « 638e Régiment Renforcé d'Infanterie Français » de la 7e division d'infanterie de la Wehrmacht[27]. Fier, mais déçu tout de même. Un banal papier rapidement signé sur un coin de table dans une ancienne boutique repeinte à neuf. Cela sentait l'amateurisme des convaincus et des enthousiastes à

....

[25] Siège social de la LVF.

[26] Système de localisation de Google.

[27] Armée du 3e Reich.

plein nez. Ce n'était pas ainsi que je voyais mon engagement, mais je devrais m'en contenter.

Un peu déçu par cet accueil, mais fier tout de même de faire partie de l'aventure, je relativise. On idéalise toujours certains moments de notre existence. Un bref interrogatoire avait pu convaincre mon interlocuteur de ma bonne volonté. Un homme mûr, les cheveux courts et en costume civil me posa une question légèrement biaisée :

- Qu'est-ce qui peut convaincre un Français patriote comme vous de se battre au côté de nos ennemis allemands ?
- La haine du bolchevisme.
- Mais encore, jeune homme ?
- L'amour de mon pays, il ne tombera pas encore aux mains des rouges.
- C'est bien. Et c'est tout ?
- « L'Europe sera fédérée ou cosaque », disait Napoléon.
- Bien, vous avez des lettres, comme on dit.

- Et j'oubliais. Me battre ! Hitler attaque le premier pour bloquer la Russie. Ça me convient tout à fait.

L'homme fait une drôle de tête et émet un sourire légèrement réprobateur sur cette dernière répartie un peu pompeuse. Il me sourit comme à un enfant qui dit une bêtise. En tout cas, il valide mon adhésion d'un coup de tampon.

J'avais enfin pu dire ce que j'avais sur le cœur depuis des années. Parler-vrai. Parler le langage du cœur. Affirmer haut et fort ce que je pensais tout bas depuis très longtemps me faisait un bien fou. Quant à ma forme physique, il ne peut que la constater. Elle est due à la pratique du sport depuis tout jeune et plus récemment à la fréquentation de quelques camps d'entraînement nationalistes. Mes idées, elles, étaient claires et j'avais l'âge requis. Que demander de plus ?

Mon casier judiciaire ne fut même pas demandé, fort heureusement. Non pas que j'en eusse un, mais il était vierge et surtout bien loin de moi dans le futur. Pour le reste, l'identité de mon grand-père paternel avait fait merveille et je ne craignais aucune enquête.

Le précieux papier entre mes mains, on me convoque pour le lendemain matin, car les premiers volontaires vont être dirigés sur trois bataillons regroupés dans la caserne Borgnis-Desbordes à Versailles. Après une bonne nuit, je pars faire mes classes. N'ayant pas effectué mon service militaire, je retrouve une camaraderie qui me rappelle de bons souvenirs de lycée.

Mon groupe est assez hétéroclite. Hormis quelques plus anciens, nous sommes jeunes, des étudiants pour la plupart. L'un d'eux était âgé d'à peine seize ans et avait triché sur sa date de naissance. L'esprit général était bien loin de mai 1968. La plupart voulaient laver l'honneur perdu de la France et chacun entraînait l'autre avec lui. Une classe entière partait au front. Un groupe d'amis s'engageait ensemble. Une lecture enthousiasmait les esprits, ou même un simple article dans un journal les motivait et encore plus rarement une conférence.

La consommation et la télévision n'avaient pas étouffé encore chez le peuple le sentiment de révolte et de liberté. Quelques-uns, anciens marins, détestaient tellement les Anglais après l'attaque de Mers El Kebir[28] que leur enrôlement avait un sens réel. Enfin, les plus

....

[28] Attaque de la marine française par la marine britannique.

discrets n'engageaient pas la conversation avec tous, préférant l'isolement le plus total.

C'était le cas de l'un d'entre nous, un ancien marin lui aussi. Un certain Paul Collette[29], 21 ans, à peine depuis une semaine et déjà un ancien. Il avait fait la bataille de Dunkerque le 20 mai et son navire avait été bombardé et coulé par les Allemands. Mais les troupes du Reich avaient stoppé leur avance juste à temps pour épargner la plupart des soldats pris au piège. Je connaissais, d'après quelques ouvrages, le geste d'Adolf Hitler qui avait retenu les divisions du général Von Rundstedt. J'avais vu même vu « Week-end à Zuydcoote » avec Jean-Paul Belmondo, film que je trouvais assez ennuyeux d'ailleurs. Trop nouvelle vague pour moi ?

Paul se disait des Croix-de-Feu[30], puis de l'Action française[31]. Ce Normand était excité lorsqu'il parlait de son passé, grillant cigarette sur cigarette. Il m'avoua qu'il prenait des cachets de quinine contre le paludisme et que sa maladie était en partie responsable de ses états d'exaltation prononcée. Paul

....

[29] Personnage réel.

[30] Mouvement d'anciens combattants français.

[31] Mouvement nationaliste et royaliste de la vraie droite.

parlait vite, trop vite, racontant trop souvent l'histoire de marins français fusillés à Toulon parce qu'ils refusaient d'embarquer.

Mais d'autres sentiments bien distincts s'expriment chez les hommes du rang. L'euphorie, la joie visiblement forcée du ceux qui friment. La tristesse de ceux qui se séparent d'une famille ou d'une personne aimante. Enfin les nationalistes convaincus parmi lesquels des personnages hauts en couleur comme mon ami Jacques.

Il est de Marseille et le profil type du Méridional bon enfant. Nonchalant, mais volontaire. Il avait fait tous les métiers, pêcheur, serveur, mais le tout à moins de 10 km autour de Marseille. Un brave gars comme on le disait à l'époque ou encore dans nos campagnes. Il est courageux, mais craint les piqûres et justement le lendemain avait lieu la visite médicale d'incorporation.

La sélection allemande se révèle très, très sévère. Ceux qui avaient des caries ou autres petites infirmités représentaient environ la moitié des recrues. L'hygiène dentaire n'était pas celle de notre époque et cela se

voyait. Mais notre groupe fut presque totalement engagé.

La période d'instruction qui suivit devait durer deux semaines, mais se prolongea nettement plus longtemps. Le niveau était trop faible d'après les Allemands. Sans vantardise, je ne me débrouillais pas trop mal et notre chef de section, le sergent Bricard nous prit en sympathie, ce qui facilitait notre sort à Jacques et à moi. En tant qu'ancien militaire, Paul Collette nous quitta, pour être affecté à des missions plus importantes comme la garde de la caserne par exemple. Normal, il faisait partie des plus aguerris d'entre nous.

Cette caserne n'était pour moi qu'un point de passage, car, mon principal but est de rejoindre la Waffen-SS[32] pour ensuite de me battre sur le front russe à Stalingrad. Voilà, tout est dit. Faire mon apprentissage militaire et me forger un passé pour pouvoir établir une relation de confiance avec les officiers français et surtout allemands. Bien évidemment, je ne compte pas passer des années dans la LVF, mais simplement m'entraîner pour ensuite combattre les Russes, gagner mes galons et finir ma mission. Mon admission aurait pu être épaulée par les Allemands, mais je refusais

[32] Branche militaire de la Schutzstaffel (SS).

tout piston. Une démarche à la Léon Degrelle sur les pas de Jean Mabire[33], en quelque sorte.

La bataille de Stalingrad n'est certes pas pour demain. Techniquement, il me suffira d'utiliser ma machine pour réapparaître plus tard. Un simple saut dans le temps. Cela n'était pas une lâche désertion en pleine bataille, mais une réaffectation volontaire. On peut parfois jouer sur les mots. J'aurais pu, tout aussi bien, attendre un an de plus et m'engager en même temps que Saint-Loup (Marc Augier[34]), mais le combat a ses raisons que le cœur se doit d'ignorer. Il me fallait forger une histoire.

Une semaine après mon arrivée, le 27 août 1941 exactement, se déroula un incident qui me prit de court et qui faillit ruiner mes prévisions. Voici exactement ce qui s'est passé. Mon erreur de documentation (encore une) avait été flagrante et il était trop tard pour que je rebrousse chemin. Espérons que cela ne se reproduise pas à l'avenir. Enfin dans le futur. Ou bien dans le passé. Tout dépendait du point de vue. Il n'était pas toujours facile de se repérer avec ce foutu décalage temporel, mais je ne pouvais

[33] Auteur de nombreux livres de guerre consacrés à la Seconde Guerre mondiale et aux Waffen-SS.

[34] Écrivain français engagé dans la LVF puis dans la Waffen-SS.

pas faiblir ou renoncer alors que le but était à portée de main.

Toute la semaine précédente, la caserne avait été nettoyée et briquée de fond en comble. Nous avions redoublé d'attention lors des défilés et des marches organisées à l'occasion du départ sur le front de l'Est, car nous allions recevoir de la visite et du beau monde. Parmi les plus connus il y avait Stupenhagel, chef de la Wehrmacht en France, Otto Abetz, ambassadeur d'Allemagne à Paris. Du côté des Français, Jacques Doriot, fondateur de la LVF, était là avec Marcel Déat qui venait de fonder le Rassemblement national populaire et puis messieurs Deloncle, Constantini et Clementi. Enfin, Laval, qui n'était plus Premier ministre de Vichy, les accompagnait.

Il faisait chaud. Les visiteurs étaient sur le point de partir. Le défilé s'était bien déroulé. Pour éviter aux soldats de tomber dans les pommes, on nous a distribué du sucre.

- Pas très bon pour les caries, Bricard ! plaisantait Jacques. Il forçait son accent méditerranéen. Avec ce soleil, on se croirait presque dans le Midi !

Prévenant, notre responsable nous a disposés à l'ombre bien utile des platanes, car le soleil cognait :

- Un gars tombant dans les pommes, ça la foutrait mal pendant la revue !

Au garde-à-vous depuis quelques minutes, la cérémonie se déroulait sans encombre. Le drapeau de la LVF fut hissé. Bleu, blanc rouge avec « Honneur et Patrie » cousu sur un des côtés. Mes compatriotes étaient émus. C'était la première fois depuis 1940 qu'il flottait sur Paris.

Paradoxalement, l'émotion était moins intense pour moi. Peut-être l'envie de voir flotter celui avec la croix gammée ? Ce sentiment me troublait. La perte de l'attrait du drapeau français était probablement due aux souillures successives de la république, mais tout de même. Se battre pour la France, mais pas pour son drapeau ? Mais pour son peuple, sûrement.

La section se mettait au garde-à-vous et ne bronchait pas. Mais soudain, au moment de partir, une des sentinelles en poste près du porche se mit à tirer plusieurs fois avec un pistolet. Le soldat vida son chargeur sur Laval et le groupe qui l'accompagnait. La

troupe, sidérée, ne bougeait pas. Les officiers s'approchèrent. Visiblement, seuls Laval et Déat avaient été touchés. Les officiers s'emparèrent du forcené, le bousculant, l'empoignant puis le remettant instantanément aux feldgendarmes[35]. De là où nous sommes, nous n'apercevions rien d'autre. L'ambulance militaire déboula en trombe et ce fut tout.

Nous apprendrons plus tard que Laval a été touché à la hauteur du poumon, mais fort heureusement la balle a été ralentie par sa main et son bouton de manchette. Une chance incroyable. En revanche, l'état de Déat est nettement plus critique puisque la balle a atteint l'estomac. Inanimé et dans le coma, il réussit tout de même à survivre à son opération.

Je n'avais rien vu venir. Fort heureusement, aucun mort à déplorer. Je l'appris plus tard, même Collette, bien que condamné à mort plus tard en octobre, verra sa peine commuée en travaux forcés à perpétuité par Pétain. Déporté à Matthausen[36] par les Allemands, il réchappera à la guerre. Quels étaient ses motifs ? Je ne pus m'informer qu'après coup et constater qu'il s'était rendu en Angleterre et avait voulu rejoindre les

[35] Police militaire allemande.

[36] Camp de prisonniers en Haute-Autriche.

FFL[37] à Londres. Il est mort le 5 janvier 1995, à 74 ans. Cela ne correspondait pas du tout au profil d'un militant d'extrême droite comme on le répète un peu partout. Un cryptocommuniste probablement, sinon comment expliquer qu'on le présente comme un résistant et qu'il fut fait chevalier de la Légion d'honneur en 1985.

Reprenons le cours des évènements. À force de digresser, vous allez me prendre pour un vieux radoteur. Et pourtant, à mon âge, je vivais des instants uniques, mais sans pouvoir les partager. J'étais seul dans le temps. Je pouvais à la fois agir et corriger mes actes.

Si Laval était mort, cela aurait-il pu changer l'histoire ? Nul ne sait, et surtout pas moi, mais la connaissance parfaite de l'histoire était primordiale pour ma mission. Un simple oubli et la situation pouvaient changer. Cet attentat en était la preuve formelle comme l'était celui en Allemagne.

Quoi qu'il en soit, le calme revient dans la caserne et, le 4 septembre, nous bougeons enfin. Un grand départ au petit matin pour un camp d'entraînement en Pologne. On nous divise en deux, pour des questions

---

[37] Forces françaises dites « libres ».

de logistique, mais surtout de sécurité. Qui sait ? Notre section part de Versailles et l'autre de la gare de l'Est. Pour assurer notre sécurité, le parcours est surveillé par un nombre important de policiers et de soldats allemands. Heureusement, le transfert n'est troublé par aucun incident.

On raconte dans les rangs que Doriot[38] s'est engagé lui aussi et qu'il part se battre avec les soldats. La LVF est sous les ordres du colonel Roger Labonne, un ancien des colonies, dit-on. Peu politisé et haut gradé, c'est un stratège, mais il ne restera pas longtemps aux commandes. Labonne sera « réaffecté » après la bataille de Moscou, mais recevra quand même la croix de fer[39] de 2e classe.

Après 4 jours de train et un trajet long et pénible, nous arrivons au camp de Deba, en Pologne, pour nous établir dans nos quartiers. La vie était spartiate. L'alcool est interdit. Nous n'avons qu'un seul repas à midi et un encas à 17 heures. Comme les Anglais ! Le sergent Bricard, qui était gourmand, n'était pas satisfait. Il se révéla très utile pour améliorer l'ordinaire. Sympathique, mais ferme aussi bien avec les soldats

[38] Jacques Doriot : homme politique communiste puis fasciste. Tout le monde peut se tromper, s'il corrige ses erreurs.
[39] Décoration allemande.

qu'avec les officiers. Il aide les légionnaires récalcitrants à accepter le port de l'uniforme allemand. Ce fut à sa charge de négocier avec le colonel Labonne le droit de porter n'importe quel vêtement tant que celui-ci porte l'aigle à croix gammée et l'écusson France. Mais, en revanche, au moment des photos officielles l'uniforme allemand est obligatoire.

Bien que j'en comprenne les raisons, ce combat d'arrière-garde ne me passionne pas. Nous ne pouvons exiger quoi que ce soit sans avoir fait nos preuves. Nous n'étions pas encore des héros et il était contre-productif de jouer les vierges effarouchées. Je suis fier de porter la veste feldgraue[40] avec des épaulettes indiquant mon régiment, le 638 et l'écusson bleu-blanc-rouge sur le haut du bras droit. Le meilleur pour la fin, le Reichsadler[41] surmontait la croix gammée et sur ma tête, le Stahlhelm[42], avec son profil si caractéristique.

De toute façon, les Russes ne nous feront pas de cadeaux, je ne le savais que trop bien. La France n'ayant pas encore déclaré la guerre à l'URSS, les

....

40 Gris verdâtre.

41 Aigle impérial.

42 Casque d'acier.

membres de la LVF qui seront pris par les Soviétiques seront considérés comme des francs-tireurs. Ils n'auront pas le statut de prisonniers de guerre et pourront ainsi être fusillés sans la protection des conventions de Genève. La LVF étant une association, elle ne pouvait être considérée comme un pays et ne donnait aucun droit à ses soldats ni décoration.

Bien que n'ayant jamais porté les armes contre la France, les hommes de la LVF allaient mourir pour une France ingrate qui les considérait comme des collabos. Les anciens de la LVF ou de la division Charlemagne s'éteindront peu à peu dans l'oubli. Les archives concernant les « faits d'armes » de ces soldats ont d'ailleurs été détruites. Seul leur souvenir demeure. Les deux villages soviétiques où stationnaient les troupes françaises, ont été complètement rasés, pas par idéologie, non. Plus prosaïquement, le président russe Gorbatchev voulait simplement que les villageois aillent vivre dans les villes.

Après un entraînement intensif qui a aussi pour but de nous faire supporter le froid, nous rejoignons le front russe dans les environs de Viazma en train. Nous dormons à Smolensk dans un froid glacial. Il fait -20 °

C. Nous sommes déjà le 1er novembre. La section dort dans un hôtel en rénovation dans des chambrées réchauffées par de simples poêles. Certains sont moins chanceux, car, affectés à l'artillerie, nous dormons en rase campagne dans des maisons réquisitionnées, des étables ou de simples porcheries où au froid vient se rajouter l'odeur. Le plus malheureux d'entre nous est Jacques, le marseillais. Il souffre le plus du froid et se colle toujours à la source de chaleur la plus proche. La nuit sera difficile pour lui et pour tous.

Il était temps pour moi de passer à l'action. Une attaque allait se produire cette nuit. Les Polonais allaient nous voler un canon antichar de 75 mm complets avec son attelage et ses chevaux. Cela ne pouvait s'expliquer que par la somnolence d'une sentinelle ! Connaissant le futur, en théorie, je n'aurais pas besoin de ma machine pour ce soir, mais je l'ai conservé dans mon paquetage. Cela va me servir comme entraînement.

La nuit est froide, mais dégagée. La seule sentinelle encore debout après cette dure journée est un jeune homme qui marche de long en large autour du campement et près du canon. Il est vital pour nous de le conserver, car attribué en petites quantités et

absolument indispensable contre les T34[43] russes. Restant discret, à l'abri d'un pan de mur, j'observe et attends le moment opportun pour prêter main-forte. Mais malgré le froid, le sommeil me gagne. À mon réveil, le canon a disparu. L'ennemi ne m'a même pas remarqué.

Et le soldat ? Je cours pour le retrouver appuyé contre un mur. Il n'est pas blessé, mais simplement endormi.

À moi de jouer. Un contact à établir. Le passé était revenu. Le soldat ne fait plus les cent pas et commence à s'endormir. Quelques minutes s'écoulent. Le bruit feutré de pas dans la neige se fait entendre. Un seul homme avance.

Ma main se crispe sur le fusil. Ne pas tirer sinon c'est foutu. Laisser venir la troupe ennemie. Pour déplacer un tel engin, ils seront nombreux. Je faisais erreur, ils n'étaient que cinq, ce qui était nettement insuffisant pour le manœuvrer, mais une fois le poste occupé, l'un d'entre eux ramène deux chevaux avec l'intention de le tracter hors du camp. Le convoi se met en marche.

À moi de jouer. L'éclair de ma grenade fait un ravage dans le commando russe. Quelques tirs de plus et je

[43] Char de combat russe.

peux en finir. Mais c'est sans compter sur un grand et épais gaillard qui arrose ma position d'un tir fourni. Sans moyen de riposter, je suis en mauvaise posture. Le bruit de l'explosion a réveillé la sentinelle qui fait feu à son tour et le reste de notre équipe vient ensuite à notre rescousse, enfin alarmée. Cet accrochage n'a fait aucun mort de notre côté, mais l'ennemi est anéanti. Parmi les cadavres, les papiers de deux commissaires politiques furent découverts.

Bricard nous félicite. Le jeune soldat n'osa avouer qu'il dormait pendant son service. Il ne me serait pas venu à l'idée de le contredire. L'erreur est humaine. Plus tard, il vint vers moi pour en parler. Après cet incident, il se comporta avec plus de bravoure qu'il n'en fallait. Il en est mort d'ailleurs un peu plus tard, en héros.

Il faut que je prenne une décision. Devais-je ou pas poursuivre jusqu'à Djukowo ? Où disait-on Djoukowa ? Peu importe, le toponyme masculin me convient mieux. Plus de 340 morts que je pouvais sauver. Bien documenté, je tenterais donc de fléchir le destin. Si j'échouais, je ne pourrais pas sauver un plus grand nombre d'hommes. Mais tant pis, je prends le risque.

Le lendemain, nous repartons de Smolensk à pied ou à cheval pour les plus chanceux. Jacques et moi préférons marcher pour nous réchauffer. Entre le gars du Sud et moi, l'entente est parfaite. Il aimait le football. L'Olympique de Marseille existait déjà et Jacques me raconte avec enthousiasme et fierté la victoire de son équipe, championne de France de la zone libre. Bien que Parisien, je me moque royalement de ce sport et ne peux qu'acquiescer. Dans le combat, l'amitié se forge rapidement.

- Tu te rends compte ? On a même un Algérien ! Un certain Ahmed Ben Bella.
- Ah bon ?
- Et on a perdu l'année dernière contre Paris.

L'antagonisme footballistique existait déjà. Quel était l'évènement qui lui déplaisait le plus ? Je n'en savais rien, n'osant lui dire que le joueur ferait partie du FLN et serait président de la République algérienne. Jacques ne pouvait pas et ne devait pas savoir. La réussite de ma mission passe avant tout. Si je réussis, plus de guerre et de massacres en Algérie, car de Gaulle n'arriverait jamais au pouvoir. Le bien commun

avant tout. Saint Thomas d'Aquin et Hitler sur une même ligne idéologique.

Nous arrivons à Viazma, le 5 novembre sans autre problème que quelques engelures pour Jacques. Le temps est devenu plus clément ce qui a pour conséquence de transformer la neige en boue. Les attelages s'embourbent. La progression est ralentie et nous déplorons des pertes dues au froid ou aux attaques. Les Français arrivent sur la ligne de front seulement le 23 novembre 1941, épuisés et malades. Il fait tout de même -50 °C ! Depuis le début de la semaine, nous avons encore et encore creusé des tranchées et des abris. Le froid est plus que glacial. Comment qualifier un froid qui vous transperce et vous fige ? Où exposer la peau nue vous fait perdre un membre, quel qu'il soit ? L'hiver russe n'est pas une légende. Napoléon l'a appris à ses dépens.

Travailler dans ces conditions n'est pas simple, mais permet au moins de nous réchauffer. Heureusement, le lendemain sera consacré au repos. J'en profiterais pour mettre mon plan à exécution. Aujourd'hui, nous sommes le 1er décembre 1941. C'est le lendemain midi que la LVF participera à l'offensive à la demande

de l'état-major de la 7e division d'infanterie. Les livres en témoignent, l'erreur du colonel Labonne fut d'engager le 2e bataillon sur les arrières ennemis et de lui faire traverser un des lacs gelés, nombreux dans la région. En effet, l'ennemi les avait rapidement repérés et avait déclenché un tir d'artillerie sur l'ensemble du lac, anéantissant le bataillon au complet.

À moi de faire le boulot et de corriger le tir pour ainsi dire. Profitant de la nuit, je me faufile à l'extérieur emportant avec moi quelques grenades et un peu d'essence. Le froid et la fatigue ne m'aident carrément pas, mais je parviens aux abords du lac, non sans me perdre un peu. Le GPS de mon téléphone ne me sert pas, les satellites ne sont pas encore inventés. La boussole non plus, car le cadran était recouvert de givre glacé et son mécanisme bloqué. La nuit noire est sans lune. La neige est mince et la bise la verglaçait.

Malgré tout, je parviens avec peine à me frayer un passage vers le centre du lac. La neige recouvre encore un peu la glace du lac et m'empêche de glisser. Je traîne avec moi une grosse branche de sapin. Si la glace se brise, elle sera une aide, bien que j'en doute,

le froid m'aura tué bien avant. Surtout engoncé comme je le suis dans mon manteau.

Je me positionne enfin et lâche ma branche, l'asperge d'essence puis y mets feu. Puis je lance une première et une deuxième grenade au loin. L'explosion déchire le silence d'un bruit sec et la glace se brise avec fureur. Les craquements se font nombreux et je dois quitter les lieux. Le feu a bien pris sur le bois et l'ennemi l'a sûrement remarqué. Je dois fuir. Les Russes ont réagi rapidement. L'artillerie fait feu et pilonne le lac. Les obus tombent et poursuivent mon œuvre. Je cours toujours. Enfin, je marche à grandes enjambées vers la berge manquant de me noyer à plusieurs reprises. La glace s'est fissurée et le lac est impraticable.

Enfin le sol ferme. Je cours à perdre haleine pour me mettre à l'abri au chaud. Ma mission est réussie. Le colonel Labonne ne pourra pas faire traverser le lac à notre bataillon. Celui-ci ne pourra pas reformer une couche de glace aussi épaisse avant quelque temps.

Mon retour au campement se fait sans problèmes. Personne n'avait remarqué mon absence.

Encore une fois, les livres lus avaient été utiles. Quelques jours plus tard, le 5 décembre, l'artillerie soviétique devait nous pilonner. Mais heureusement pour nous, les plans de l'ennemi furent contrariés. Le colonel changea de lui-même ses plans et la légion put repousser plusieurs offensives et gagner les positions russes. Je participais aux combats, mais cela ne changea pas grand-chose au sort de l'unité, même si de nombreuses vies furent épargnées.

Hélas, ce ne fut pas le cas de tout le monde. Jacques était parti avec un groupe prendre d'assaut un village. Il ne revint pas. Un soldat l'avait vu prendre une balle en pleine poitrine et tomber dans la neige pour ne plus se relever. Mon ami, mon frère d'armes était parti, me laissant seul. Rageant, j'actionnais la machine, tentant de revenir juste quelques instants avant l'explosion. Mais le mécanisme était gelé. Je le réchauffais avec un peu de tissu enflammé, mais sans réussir à la faire marcher. De retour dans un bâtiment et en insistant un peu, je renouvelais l'opération pour revenir un peu avant l'attaque, mais Jacques avait disparu. Il n'était plus là et personne ne pouvait m'indiquer où il était.

Étrange ? La machine serait-elle en panne ? Usée ? Je finis par conclure qu'en l'absence de corps ou trop grand froid, le retour dans le passé n'était plus possible. En était-il de même pour le futur ? Je n'avais aucune envie d'en faire l'expérience. De toute façon, le temps était venu pour moi de disparaître.

Je n'ai pas le temps de faire le deuil de mon ami, parti sans un dernier mot. Ce n'était pas un film de guerre, mais la dure réalité. Notre section l'enterre en pleine forêt, sur un monticule tourné vers la vallée. Un beau paysage à ses pieds, sa tombe est tournée vers le sud. Une brève cérémonie de l'abbé qui nous accompagne nous permet de lui dire adieu. Il est temps pour moi d'actionner la machine avec le regret d'abandonner mes camarades.

Ma machine temporelle m'a transporté aujourd'hui à la bonne date et au bon endroit pour être incorporé dans la Waffen-SS. Mon dossier militaire est désormais assez solide pour que l'on me fasse confiance et ce jour-là, je prête enfin mon serment de fidélité.

« Je te jure, Adolf HITLER, Führer germanique, d'être fidèle et brave. Je jure de t'obéir, à toi et aux chefs

que tu m'auras désignés, jusqu'à la mort. Dieu me vienne en aide. »

Emotion. Joie. Fraternité européenne ultime. Donner sa vie et son sang pour un grand rêve de mille ans. Enfin si j'arrive à mes fins et qu'une balle ne stoppe pas mon élan. J'avais obtenu une décoration, la célèbre croix de guerre, et promu Unterscharführer (sergent). Cela ne change pas grand-chose pour moi. Mon rôle doit rester le plus discret possible.

On me fait au bras gauche sous l'aisselle, le tatouage de mon groupe sanguin, signe de l'appartenance à la Waffen-SS. Hélas, c'est dangereux. Ceux pris par l'ennemi étaient désignés trop facilement comme SS.

Comme quoi un tatouage signifiait que l'on désirait garder en vie celui qui le portait ! À Auschwitz, on tatouait les juifs pour pouvoir les suivre et les soigner ! Pas pour les tuer. Pourquoi dépenser du temps et de l'argent si on désirait s'en débarrasser ? Le Zyklon B[44] n'exterminait que la vermine, celle à plusieurs pattes.

Dans la foule des présents, je scrute les visages. Ce ne sont plus les jeunes gens que j'avais connus, mais des hommes solides, de vrais soldats que l'on emmènera rapidement sur le front russe. Parmi eux, je

....

[44] Zyklon B : célèbre insecticide.

crois reconnaître un visage. Oui ! Jacques. Je cours vers lui. Il me reconnaît aussi, me donne l'accolade et m'explique comment il s'en est sorti :

- Tout d'abord, j'ai bien pris une balle, mais elle a été stoppée par la ferraille de mon pistolet dans mon manteau. Ça m'a sonné un bon quart d'heure. Allongé sous le feu ennemi, je n'ai pas bougé. Les russkov sont passés et m'ont laissé. Ensuite, il a fallu que je marche longtemps avant de retrouver les nôtres. Ton régiment était parti.

- Faut que tu sois dans ma section. On va en parler.

Ce qui fut dit fut fait. On me confie quelques jours après un commandement et Jacques fut affecté à la même mission que moi. Quelques semaines plus tard, au front, nous marchons encore. Le froid est intense et notre équipement un peu mieux adapté que dans la LVF. Ma troupe avance prudemment vers le prochain point de rendez-vous. Hors le sifflement glacial du vent, le silence est total. Nous progressions sur la route recouverte de neige heureusement peu épaisse lorsque je me jetais soudain sur le bas-côté.

Les 6 hommes avec nous en font de même. La raison en est simple. Un bruit mécanique caractéristique se faisait entendre au loin. Un char avance vers nous, accompagné d'un groupe de quelques Russes. Trop peu de protection. Il s'agit d'une erreur tactique, comme ils en étaient coutumiers. Une décision rapide est nécessaire. S'ils arrivent jusqu'à nous, le groupe était foutu.

À moi de jouer. Je cours me placer au plus près du blindé, je vise avec mon Panzerfaust[45] et me plaque au sol pour me protéger de la riposte éventuelle. Aucun recul. C'est l'avantage de cet engin redoutable et simple. La formation n'avait duré que 5 minutes à l'époque et avait déclenché l'enthousiasme des camarades.

La charge explosive frappe l'engin de plein fouet, surprenant l'ennemi. Cela n'empêche pas l'un d'entre eux, plus proche, d'épauler et de me viser. La douleur est vive. Mon bras est touché. Je tombe dans la neige. J'ai vraiment très froid. Ma main ne bouge pas. Je dois résister.

....

[45] Littéralement « Poing à blindé » : petit lance-grenades antichar sans recul à un coup.

La section vient rapidement à ma rescousse, et soutient un feu nourri. Profitant de leur appui, je me traîne pour me mettre à couvert puis lance quelques grenades, ce qui élimine une partie d'entre eux. La victoire est acquise par le reste de notre section. Jacques s'approche et vient me secourir avec le docteur.

- Allez, bouge ! Tu ne vas pas rester là.

Un seul blessé de notre côté, et je n'avais pas usé de ma machine. Malgré l'avantage indéniable que me procurait l'utilisation de celle-ci, il restait une éventualité que je ne désirais pas tester. Si je prenais une balle russe mortelle ou même un obus qu'en adviendrait-il de mon retour dans le temps ? Allais-je rester sans vie ? Penser ne sert à rien. Agir est préférable.

On me soigne. Je vais mieux. Ma main bouge. Elle a froid. Trop froid. Une engelure. La balle n'a fait que traverser. Ce n'est déjà pas si mal. Blessé au front, on me propose une médaille. Je refuse. Pas très discret pour quelqu'un qui vient du futur.

L'attaque russe a échoué, le village est en sécurité. L'affrontement a été rude, mais nul n'a cédé. Nous avons limité la casse. Les hommes se reposent désormais dans les isbas avoisinantes à leur disposition en tentant de se réchauffer. Je les accompagne. Un petit groupe de Russes a été fait prisonnier. 10 hommes exactement se sont rendus sans résistance et sont répartis dans les différents refuges. Aucun commissaire politique parmi eux. Ils étaient faciles à repérer. Mieux habillés. Mieux nourris, mais plus minces et souvent équipés de lunettes. Ils savaient lire, eux.

Notre groupe a hérité d'un certain Alekseï, capturé le fusil à la main. Assis par terre, il fait peine à voir. Mal habillé, un simple bâton en main, il ne se lamente pas. Après la phase de peur, succède la résignation. Défaitiste, il se laisse mener et interroger. Par pitié, je lui glisse une barre de chocolat, précieux en ces temps de restriction. Son visage s'éclaire et me lance un merci en russe : Spasiba.

J'essaie de discuter avec lui. Il parle un peu français, il vient d'un coin reculé en pleine steppe. Pas politisé pour un sou, il avait été enrôlé sans grande conviction.

Le froid aidant et l'ennui aussi, nous échangeons et finissons par sympathiser. Tous les deux, nous oublions un instant nos uniformes. Pas deux frères de sang, mais simplement deux humains.

Chose exceptionnelle, il sait un peu lire et écrire, mais n'est pas pour autant un communiste convaincu. Loin de là. Alekseï est descendant de cosaques, mais semble avoir perdu tout esprit de révolte. Son peu de connaissance en français me permet à peine de communiquer avec lui.

Le colonel discute quelques instants avec les officiers pour décider du sort des autochtones capturés. Fort heureusement, ils ne peuvent communiquer aucune information importante au vu de nos constants déplacements. Il est donc décidé qu'ils resteraient sur place une fois notre groupe parti. Quant à nos effectifs, ils n'avaient vu qu'une petite partie de ceux-ci. Cela ne pouvait être que bénéfique pour nous s'ils parlaient. Dans le cas contraire, rien ne changerait, une dizaine d'hommes reprenant les armes ne nous gênait pas. Nous en avions vu d'autres. Un argument décisif fut nettement moins humain. Comment creuser des tombes suffisamment grandes pour tous dans un

sol aussi dur et gelé ? Hors de question de les laisser sans sépultures. La vie ne tient parfois qu'à pas grand-chose.

Pendant quelques jours, le blizzard dura longtemps et bien heureusement. Les chars ne pouvaient pas revenir tout de suite, mais dès que le temps se calmera, les hostilités reprendront. Je devais intervenir. Ou plus exactement, ma machine allait devoir fonctionner une fois de plus. Le froid extrême allait-il influer sur son fonctionnement ? Comment faire avec le prisonnier russe et les autres habitants ?

Je dois m'isoler pour sortir. Se diriger vers l'endroit où j'avais caché ma machine est aisé. Le plus dur fut d'attendre d'être seul. Caché sans bouger, le froid me gèle les membres, mais personne ne doit me voir. Enfin, la sentinelle me laisse le champ libre pour grimper sous la bâche du camion. Ouvrir la mallette, faire un réglage et l'actionner ne me prit qu'une minute.

Une fois de plus, je touche du doigt les limites de ma démarche. L'avance russe est freinée, mais à chaque fois l'ennemi invente une nouvelle offensive. Cette fois-ci, je conserve la machine sur moi pour effectuer le

trajet jusqu'au QG ennemi par bonds successifs. L'information de sa localisation avait été difficile à trouver à Paris, car je n'étais pas historien et ne lisais pas le russe. Un ouvrage rare d'un colonel russe recoupait l'information d'un autre livre publié par un Américain qui n'avait d'ailleurs jamais mis les pieds en Russie. Donc, rien de très facile. Mais j'avais l'information dans mon téléphone.

Le village est en contrebas. La neige a cessé et le froid était supportable. Les lumières brillent au loin et ajoutent de la chaleur à ce portrait magnifique et encore endormi. Le paysage est semblable à une carte postale ou plus prosaïquement au couvercle d'une boîte chocolat, celle que l'on offre à Noël. L'hiver me rend toujours nostalgique. Et puis j'avais faim.

Se ressaisir. Prendre des risques est obligatoire. Les plans de l'ennemi évoluent en permanence. Mon plan est risqué, mais simple. Quelques brèves apparitions limitées à quelques secondes ou minutes juste derrière puis devant la villa seront parfaites. Bénéfice supplémentaire, mes « batteries de pierre » en seraient économisées. Je ne tenais pas à épuiser mon stock trop rapidement.

Les gardes sont peu nombreux, frigorifiés ou confiants dans les troupes déployées aux alentours. Je me matérialise donc dans un angle mort, puis petit à petit dans la pièce principale pour 5 secondes maximum. Hélas, un délai plus court n'existait pas dans les réglages. Par chance, les officiers me tournent le dos. Je règle la prochaine matérialisation au-dehors puis reproduis un réglage avant de lancer plusieurs boules de neige dans la vitre du bureau. Cette fois-ci, les officiers russes sont attirés et ne savent s'il s'agit de gamins ou d'une vraie attaque. Caché dans un renfoncement, j'actionne l'interrupteur et me retrouve à nouveau dans la pièce près du bureau déserté. Mon téléphone capture quelques images et je disparais encore. Une sentinelle fait le tour de la maison puis reste devant la porte en criant un mot inconnu que je ne saurais retranscrire.

Mes clichés sont assez nets malgré le froid et la buée qui les rend parfois flous. Les villes et tracés sont distincts. Ils seront utiles. À mon tour de jouer. Je devrais tout à l'heure reproduire sur papier leur plan d'attaque, car il était hors de question que je leur montre la photo et encore moins mon téléphone. De retour au camp, j'informe mon supérieur. Je m'isole

prétextant avoir besoin de repos et de chaleur et me mets au travail. Je dessine soigneusement ce que m'affiche l'écran pour un résultat correct et efficace, même s'il n'est pas artistique pour un sou.

Tout en griffonnant, je réfléchissais à ma prochaine mission. Elle sera décisive. Il me fallait tout de même l'approbation de mes chefs sinon je serais considéré comme déserteur. L'autre possibilité était de me faire passer pour mort. Dans ce cas, je devrais me passer de leur concours ce qui était hors de question. Mon argumentaire est prêt dans ma tête. Je suis convoqué dans notre QG de campagne auprès du colonel.

Après le salut réglementaire, j'expose mon plan sans être interrompu. J'en arrive au point crucial. Comme je ne parle pas un mot de russe, un interprète est nécessaire. Il était tout désigné pour moi. Alexis ou plutôt Alekseï m'accompagnerait. Le colonel me rappelle, non sans raison, qu'il est russe avant tout et qu'il n'a aucun intérêt à m'accompagner et à trahir les siens.

- Désolé de vous contredire, mais Alekseï n'est pas politisé et il a surtout envie de

> rentrer chez lui, à Moscou, retrouver sa femme. Il me l'a souvent confié. Nous lui offrons la possibilité de passer le front sans encombre. Quant à ma propre sécurité, rassurez-vous, je le connais et j'ai confiance. J'attends vos ordres pour lui en parler. Rassurez-vous, je ne me fie pas totalement au renard des plaines ! Je garde toujours un poignard sur moi.

Les officiers allemands sourient à l'allusion au renard[46]. La partie est gagnée pour nos troupes et pour mon plan, d'autant plus que j'amène sur un plateau le plan des attaques prévues par l'ennemi. On me donne congé pour mieux y réfléchir. Le lendemain matin, l'accord m'est donné. Il reste à informer Alekseï. Sa joie est immense et il acquiesce à ma demande, me promettant tout ce que je voulais, pleurant même.

[46] « Ne te fie pas au renard des plaines, pas plus qu'au serment d'un juif » était un livre illustré destiné aux petits Allemands et aux grands de Elvira Bauer sorti en 1936.

Le départ est immédiat. On me déguise en russe avec un fusil Mossine[47] pris à l'ennemi et nous partons sans tarder. Je regrette mon uniforme allemand troqué contre une laine grossière qui gratte et irrite la peau. Un camion russe en bon état nous permet de nous affranchir de la distance jusqu'au front. Nous l'abandonnons rapidement pour franchir le dernier kilomètre à pied. Le plus difficile est de franchir les lignes ennemies. C'est le point faible de ma stratégie. Nous ne pouvions pas non plus nous mêler à un assaut allemand. Ceux-ci nous auraient tirés dessus. Bien entendu, personne ne les avait informés de notre venue, sinon ce serait dangereux pour notre « couverture ».

Le temps est clément. Enfin si l'on peut dire. Le soleil a fait une apparition et le vent s'est calmé. Au-dessus de zéro, c'est un peu le plein été pour nous. Plus habitué, Alekseï a même chaud. Nous approchons d'un bois et apercevons dans le ciel de la fumée, signe avant-coureur d'un affrontement proche. Une fois descendus de l'engin, nous progressons vers le bois avec précaution pour tomber dans le feu croisé de soldats allemands et russes.

[47] Le Mossine-Nagant est un fusil à canon rayé à chargeur de 5 cartouches.

Alekseï sort de sa sacoche deux draps blancs. Il se couvre avec le premier et me tend le second. L'avancée dans le sous-bois enneigé en direction des Russes est délicate. Le linge ne tarde pas à se tremper et le froid humide nous gagne ce qui n'est pas très agréable. Nous parvenons enfin à quelques mètres de tireurs russes en embuscade. Toujours à couvert, Alekseï crie pour se signaler. Seul mot connu à mes oreilles : tovaritch, camarade. En partie vrai.

En fait, je ne savais pas grand-chose de la langue russe à part quelques mots. J'avais tellement entendu ce dernier lorsque les soldats russes se rendaient à nous, apeurés et exténués de fatigue. Spasiba signifiait merci, « Da » et « Niet » pour oui et non, et enfin « Ya tibia lioubliou[48] », mais en ces temps guerriers cette phrase est impossible à caser par manque de conquête féminine.

Nous jetons nos armes et levons les bras pour marcher à l'encontre d'une petite troupe d'une dizaine d'hommes assez faiblement armés pointant leurs armes sur nous. Je ne suis pas rassuré. Plutôt stressé. Alekseï, lui, s'en soucie peu et ne tarde pas à leur crier je ne sais quoi pour sympathiser et me présente comme son ami muet. Pourquoi pas ? Cela expliquerait

[48] En russe, « Je vous aime ».

mon mutisme. Une bouteille de vodka sortie du sac permet de dissoudre toute méfiance. La ruse a fonctionné et nous embarquons la totalité de la troupe au complet dans notre camion. Les fantassins trop heureux de ne pas avoir à marcher grimpent sans méfiance avec leur matériel. En fait, ils incarnent pour nous le meilleur laissez-passer au monde.

Nous fonçons vers Stalingrad. Les postes de contrôle sont passés sans encombre. Arrivés dans la ville, nous abandonnons nos soldats à regret. La prochaine étape vers Moscou aurait été plus simple. Ça ne fait rien, j'ai une tâche à accomplir avant et Alekseï le sait. Il doit me permettre une dernière action d'éclat avant de foncer sur Moscou.

Repérer le QG ennemi est simple. Il suffit de suivre les officiers. Quelques cigarettes échangées avec un planton de service nous donnent enfin l'endroit précis, un bâtiment fortement gardé au beau milieu d'une grande place. Le temps presse. Plusieurs téléportations me permettent de repérer la salle de réunion. Je me transporte dans le passé pour poser mon téléphone sur une armoire, espérant que personne ne le remarquerait. Je revenais le chercher après le repas

du soir. Je n'hésitais pas à dépenser généreusement ma solde pour bien nous nourrir. Nous avons besoin de nos forces. En revanche, malgré le froid et l'insistance d'Alekseï, tout alcool est prohibé. Seul le thé nous réchauffa.

L'enregistrement s'est révélé très correct et je me sers de mon prisonnier russe pour retranscrire l'entretien des généraux sur papier. Cela prend du temps et je peux enfin envoyer mon rapport en espérant que cela serait utile.

Nous devons nous hâter. La « batterie » de la machine se détériore à vue d'œil. La pierre devenait brune et noire par endroit. Que se passerait-il si celle-ci venait à tomber en panne ? Resterais-je bloqué dans le passé ? Ou bien, disparaîtrais-je dans un espace-temps quelconque comme le diraient les frères Bogdanov[49] ? Peu importe. La mission touche à sa fin.

Alekseï est arrivé à destination. Le moment est enfin venu de nous séparer. Il fait encore jour. Il insiste pour rester avec moi, mais je refuse. Alors il me prend dans ses bras et me remercie. J'étais triste de le quitter pour me retrouver encore une fois seul. J'abrège les

[49] Frères jumeaux télévisuels, anciens présentateurs du magazine Temps X.

adieux. Je n'aime pas les adieux. J'ai un peu de remords de ne pas avoir fait confiance à Alekseï au sujet de la suite de mon plan. Il était prêt depuis longtemps et très risqué. Un bouquet final plutôt qu'un baroud d'honneur. Nationaliste avant tout.

L'idée était venue en lisant une information glanée sur un site web. Un document portant le numéro 34 provenant du Comité de défense secrète russe avait été révélé après la chute du communisme. Il mentionnait que « le 15 octobre 1941, il avait été décidé d'évacuer le Presidium du Soviet Supreme (le Politburo) et les niveaux les plus élevés des membres du gouvernement. Le Camarade Staline quittera demain ou plus tard Stalingrad, en fonction de la situation ». La situation était si préoccupante qu'ils envisageaient en toute logique d'évacuer les membres les plus importants du parti en dehors de Moscou. Cela m'arrangeait. Nous étions précisément le 15 octobre. Le lendemain le 16, le train de Staline l'attendrait pour l'emmener si besoin à plus de 400 kilomètres, à Kuibyshev, sur la rivière Volga.

Je dois coûte que coûte le pousser à partir. La ville ainsi abandonnée ne pourra pas résister. C'est du

moins l’avis des historiens sur le sujet. Bien que je me méfie des soi-disant historiens et de leurs avis sur Hitler, le national-socialisme et la Shoah, j’y croyais. En toute logique si Staline restait sur place, la ville devait être défendue à tout prix. Stalingrad était le dernier verrou avant Moscou.

Ma technique était simple. En tant que tireur isolé, je traquerais Staline. S’il ne se montrait pas, je m’occuperais des généraux. Mon téléphone regorgeait de leurs photos. Attention ! Je n’étais pas un assassin, mais je voulais simplement leur faire peur. Se battre contre un ennemi armé est une chose, mais descendre un homme sans lui donner la possibilité de se défendre en est une autre. Je me souviens de cette vidéo d’une école de cinéma en Allemagne qui montrait une voiture écrasant Adolf Hitler enfant. Cela m’avait profondément choqué, tout comme un film montrant un duel entre deux snipers, dont un Russe et un Allemand qui tuait un enfant juste pour énerver son homologue russe. Ah, ces vilains nazis !

Quoi qu’il en soit, je sais maintenant où était Staline, et, bien que très surveillé, je peux mettre mon plan à exécution. J’y suis. Posté en hauteur et dissimulé, les

gardes et sentinelles ne servent à rien contre moi. Je tire un peu au hasard dans les fenêtres. Le tumulte est incroyable. Des soldats courent dans tous les sens. Un rempart humain se fait pour protéger le « grand guide des peuples ». À chaque tir, j'augmente la pression. Facile de deviner où il est. Le nombre de soldats y est plus important. On se lance à ma recherche. Armé d'un pistolet, d'un fusil et de mon poignard je suis serein. Personne ne réussira à m'attraper. Bien sûr, on doit m'apercevoir, car il faut que la menace soit réelle. Mais pas une balle ne me toucha et ne toucha Staline.

Je pénètre dans le bâtiment russe. Une intrusion rapide dans la cuisine me permet de sectionner le tuyau de gaz. Une téléportation sur le toit du bâtiment en face me permet de loger une balle dans la vitre. Une deuxième balle me permit de viser la bonbonne et une grande explosion s'en suit. Cela devrait suffire.

Si Staline a toujours l'intention de rester, alors je recommencerais chaque jour jusqu'à ce qu'il parte. Et si besoin ? Non, je ne peux pas le tuer. Et pourtant ce n'est pas l'envie qui me manque. Je cours en direction de la gare pour y dormir un petit peu sans connaître

sa décision ou celle de son état-major. La nuit va être longue et froide. Un abri est indispensable. Le froid est littéralement mortel.

Le bâtiment de la gare est occupé par les militaires et un grand nombre de voyageurs qui essayaient de fuir. Mon accoutrement n'étonne personne et mes armes sont cachées. Une fois parti le dernier train, le problème ne sera pas le même. Les policiers risquent de trouver étrange mon manège ou de m'interroger. Il faut que je me repose et que je reste au chaud.

Ne pas se faire remarquer. Se réchauffer. Le grand gaillard de la porte principale commence à me regarder bizarrement. Le poignard est dans ma poche. Il ne m'aura pas. Mais je n'utiliserais pas mon arme. Je dois rester discret. Le dernier train va partir. Je ne peux pas quitter la salle. Dehors la température est négative. L'homme en faction m'a deviné. J'en suis sûr. L'instinct du policier sûrement. Ses yeux me scrutent et il m'emboîte le pas.

Je serre la main sur mon couteau et l'entraîne vers les bureaux inoccupés à cette heure-ci. Il me suit toujours en silence. Je laisse mon fusil au sol pour me dissimuler dans un petit local d'archives. Il me

cherche et ne va pas tarder à me découvrir. Si je fais feu, ses collègues rappliqueront et ce serait fini pour moi. Me téléporter est risqué au vu de l'état de la machine. Qu'à cela ne tienne, je vais me battre au couteau. Mon poignard était modeste et n'avait pas la qualité ni la taille d'une dague SS, mais elle ferait l'affaire. L'homme est là, tout proche. Son importante masse passe près de moi et je me jette contre lui, lame en avant. Il écarte le poignard et me repousse violemment. Étonnamment, il ne crie pas et n'appelle personne à l'aide. Excès de confiance probablement. Le poignard luit à la lueur d'un réverbère. Il peut ainsi facilement le localiser. C'est une erreur et il tente de l'envoyer valser au bout de la pièce d'un grand coup de pied. Ce n'était pas du Van Damme, mais un joli coup tout de même. Raté. Le combat se poursuit, réussissant tout de même à le fatiguer. Il s'énerve et arrive à me saisir le bras qui tenait l'arme et le broie entre ses deux bras. Mais ainsi il laisse l'autre libre. Son erreur est fatale. Je relâche le couteau qui tombe au sol. Il comprend trop tard. Il se trouve désormais dans mon autre main et planté dans son cœur. Étonné, il me regarde droit dans les yeux et s'écroule lourdement. C'en est fini de lui. Le combat au corps

à corps est le plus dur, car l'adversaire est au plus proche et sa mort est plus difficile à supporter. Un ennemi reste un homme.

Exténué, je reste au sol quelques minutes puis me relève pour traîner le corps dans le local. Il sera découvert dès demain, mais je ne serais plus là, du moins j'espère. Les archives ne sont peut-être pas tellement fréquentées. Cela me laissera un peu de répit. Je me couvre de mon manteau puis de celui de ma victime. Recroquevillé dans un coin de la petite salle, je ne tarde pas à m'endormir. Il est presque minuit.

Le lendemain matin, le bruit des trains me réveille et aussi le bruit des employés dans le couloir. Profitant d'un moment d'accalmie je sors de mon cagibi en démontant la poignée avec la pointe de mon couteau. Ainsi la découverte du corps sera retardée. La voie est libre et je ne croise qu'un seul employé. L'attente est longue. Je ne peux pourtant pas rester dans la gare. Si le corps est découvert, l'alarme sera donnée et toute la gare serait fouillée et interrogée. Dehors il fait moins froid, enfin je le crois. Probablement à cause des deux manteaux et de mon état, j'ai chaud.

Cependant, il m'est impossible de partir tout de même sans savoir si j'ai réussi.

Il est midi et aucun train officiel en vue. Aucun cri. Aucune agitation. Visiblement, le local des archives n'est pas du tout fréquenté. Mais seul le convoi m'importe. Où est donc le train ? Et pourtant, il avait été mentionné dans mes sources. Était-ce une erreur ? Un simple racontar d'un journaleux en manque de sensationnel ? Ne pouvant pas interroger les agents, je tentais une autre approche en essayant de consulter les registres et les annonces.

Soit mon plan avait échoué lamentablement et Staline était resté, soit il avait été transporté ailleurs. Autre possibilité, le train allait partir tout à l'heure, car le « père des nations » dormait encore. J'envisageais tous les cas sauf un. Je devais en avoir le cœur net. L'accès aux quais me permettra de confirmer ma théorie. J'arpente le dernier avec anxiété cherchant une trace du train blindé de Staline. Seul dans un coin, un employé assez énervé s'affaire à nettoyer quelque chose.

Oui, c'était cela que je cherchais. Une simple information que je confirmais auprès de l'employé avec

un simple mot. Facile même pour un non-Russe. Désormais, je pouvais et devais partir. Posé dans un recoin loin de l'homme, j'installe la machine. Deux minutes plus tard, j'actionnais avec ferveur le mécanisme en vérifiant bien par deux fois chaque paramètre. Le moment est venu, je pars vers mon prochain voyage en souriant. Avant de déclencher le mécanisme, je tiens dans ma main la preuve de ma réussite parmi les photos de mon téléphone portable.

Parmi elles, finalement la plus importante, un cliché totalement anodin à première vue et stupide, datant de plus de 75 ans si on se réfère à notre époque. Elle montre un simple banal tapis rouge. Pourquoi l'avoir photographié ? Pour me prouver que j'avais réussi. Une photo trophée, en quelque sorte.

Si l'employé de la gare nettoyait ce tapis, c'est qu'il avait servi à un train officiel. Il avait fallu que je prononce le nom de Staline pour que le vieil homme russe me confirme d'un signe de tête un peu las. « Da », le convoi était parti en pleine nuit durant mon sommeil. Somme toute, quoi de plus logique. Cela attirerait moins l'attention. Un départ peu glorieux en pleine nuit pour Staline.

Le petit père des peuples avait abandonné des enfants. Stalingrad tombé, Hitler battra la Russie qui capitulera. Les immenses ressources en pétrole viendront renforcer les armées du Reich. Les usines fonctionneront pour l'Allemagne. La guerre avait ainsi pris un autre tournant. Le Plan Bleu[50] était couronné de succès. Mes deux premières missions aussi. Espérons que la chance continue à me sourire.

....

[50] Plan du haut commandement de l'armée de terre (OKH) pour conquérir la Russie.

Chapitre 4 : Holy Loch – Écosse

Le 10 juillet 1945 commençait l'opération « Husky ». Sous ce nom de chien de traîneau doux et gentil se cachait le nom de code du débarquement en Sicile des forces « Alliées ». À l'époque, celles-ci avaient bénéficié d'un effet de surprise total. Les Allemands n'y croyaient pas un instant. En effet, le 9 mai 1943, le corps d'un officier anglais avait été retrouvé, à Huelva, sur la côte sud de l'Espagne, avec des documents laissant croire que la Sardaigne et la Grèce étaient les prochains objectifs. C'était faux, mais les circonstances ont fait que les services secrets allemands furent bernés et que le débarquement en Sicile rencontra peu de résistance.

Le nom de cette opération secrète était « Mincemeat » traduisible par « hachis », « chair à pâté » ou plus exactement « viande émincée ». C'est dire l'estime des Anglais pour le corps du pauvre malheureux qui fut utilisé. Car, bien évidemment, ou plutôt « of course », ce ne fut pas la dépouille d'un vrai officier anglais, mais celle d'un clochard du nom de Michael Glyndwr. Michael provenait de la ville minière Galloise

d'Aberbargoed. Son père, frappé de plein fouet par l'arrêt de la mine de charbon et le chômage, s'était suicidé quand Michael avait 15 ans, d'un coup de couteau dans la gorge et sa mère mourut en 1940. La triste et pauvre vie de Michael a pris fin à 34 ans en absorbant du poison anti-rat, par folie, par faim ou par désir d'en finir avec la vie.

Même la tombe de Michael ne portait pas son vrai nom et cela bien longtemps après la guerre. Il a fallu attendre 1998 précisément, pour que soit inscrit son vrai nom sur sa tombe. Le rapatriement du corps n'a toujours pas été fait, et à ce jour, il demeure dans le cimetière de la ville de Huelva, en Espagne. Au moins, ses os reposent au soleil et non dans l'humide et ingrate terre anglaise.

L'idée d'utiliser un cadavre avait été copiée sur Ian Fleming, qui lui-même s'était inspiré d'une nouvelle écrite par Basil Thomson « The Milliner's Hat Mystery », publiée en 1937. Le célèbre auteur de James Bond, lui-même, avait rédigé avec l'aide de l'amiral John Godfrey, un rapport, nommé « Le mémo de la truite » distribué aux principaux responsables des services secrets. Ce texte contenait un certain nombre de

schémas qui pourraient être utilisés contre les puissances de l'Axe. Entre idées farfelues, la recommandation numéro 28 : « Une suggestion (pas très jolie) ». Elle détaillait l'emploi d'un cadavre habillé en aviateur, avec des dépêches dans ses poches, qui pourrait être jeté sur la côte, soi-disant tombé d'un parachute qui ne s'est pas ouvert. « Je comprends qu'il n'y ait aucune difficulté à obtenir des cadavres à l'hôpital naval, mais, bien sûr, cela devra être un tout frais ».

Ce texte reçut une attention particulière des deux officiers du MI5 ; Charles Cholmondeley et Ewen Montagu qui développèrent l'idée et l'ont mise en pratique. Après la guerre, Montagu refusera d'accorder la paternité de l'idée à l'amiral Godfrey et à Ian Fleming qu'il considérait « comme un homo » selon ses propres termes. Il s'entendait très bien avec lui, mais avoua « Ian Fleming est charmant, mais il vendrait sa propre grand-mère. Je l'aime beaucoup ». Paradoxal, n'est-il pas ?

Cette supercherie devait échouer. Je devais empêcher qu'Hitler déplace ses divisions de la France vers la Grèce. Mon but était clair. Prévenir les Allemands d'une

façon ou d'une autre. Subtiliser le corps n'était pas utile, stopper l'opération totalement ne servirait à rien, car les Anglais pourraient tout aussi bien décider de recommencer l'opération. Le débarquement étant prévu juillet 1942, rejouer le tout serait un peu juste, mais tout à fait réalisable.

Agir à la source, à l'échelon de l'amirauté, des ministères et de Churchill aurait demandé plus de temps et aurait été trop difficile. La seule solution était de suivre le trajet du corps jusqu'au largage final et agir à ce moment-là. Déterminé à agir, il avait fallu que je vérifie mes sources. Un auteur anglais, chroniqueur du Times, Ben Macintyre, dans son livre « Operation Mincemeat » m'avait fourni les renseignements nécessaires. Les autres livres sur le sujet étaient beaucoup trop romancés pour être totalement fiables. J'avais aussi visionné le film de la 20th Century Fox qui en avait été aussi tiré : « L'homme qui n'avait jamais existé ». Encore une fois, il était difficile pour moi de distinguer le vrai du faux. J'avais lu aussi « Operation Heartbreak » du pro-Israélien Duff Cooper. Mon travail de documentation avait été poussé au maximum. Encore plus récemment, le juif Michael Baurmann et l'historienne juive Tabea

Golgath avaient produit un documentaire sur le sujet nommé « Un cadavre pour Hitler » et la BBC avait aussi présenté le sien, présenté par Ben Macintyre.

Ayant beaucoup lu et appris sur le sujet, je m'étais préparé au mieux pour ma couverture. Il était évident que je ne pourrais me faire passer pour un pur rejeton de Sa Majesté. Ne serait-ce que par mon accent français ? La méthode envisagée était assez logique, on le verra plus loin, mais avait exigé de moi beaucoup de temps d'entraînement et de pratique. Mais pour l'instant, revenons au présent. Enfin si j'ose dire. Ma précieuse alliée allemande (ma machine) m'avait envoyé dans une rue proche de ma destination.

D'après mes sources, le point de départ de l'affaire n'est plus très loin. Mon hôtel est dans le quartier de Hackney à Londres. Un petit hôtel de briques et peint en blanc, propre et modeste, tenu par une vieille dame charmante me suffit pour préparer mon repérage. Le jour même, je pars en reconnaissance et effectue quelques achats, indispensables pour ma mission.

D'après mon plan, la morgue est au coin de la rue. Encore quelques mètres sous la pluie. Oui, il pleut. Comme le disait l'acteur et écrivain Tim Harrod : « En

Angleterre, c'est facile de savoir si l'été est enfin là : la pluie devient plus chaude ».

Devant moi, une petite construction typique, toujours en brique, mais assez abîmée par le temps. Deux portes rouges, l'une étroite et la plus grande pour les convois. Une fenêtre au rez-de-chaussée et deux à l'étage. Une maison discrète que rien ne distingue d'une autre si ce n'est la plaque verte « Public Mortuary[51] Entrance ». La maison est restée intacte et encore visible de nos jours.

J'actionne ma machine et me retrouve le lendemain matin, à 5 heures, mais à l'époque. La nuit est claire et sans pluie avec une lune brillante.

Un peu plus tard, dès 6 heures, le corps sera présenté aux deux instigateurs du projet en présence de Glyndon May et Bentley Purchase. Ces deux hommes étaient des « coroners[52] » londoniens dont le rôle se borna à fournir le cadavre. Les deux commanditaires sont le « Flight Lieutenant » Charles Cholmondeley de la section B1 du MI5 et le lieutenant Commander Ewen Montagu, un officier naval de renseignement membre

[51] Morgue.

[52] Fonctionnaire chargé d'enquêter sur les morts violentes.

du Twenty Committee[53]. Tous deux, agents des services secrets britanniques, dont je devrais gagner la confiance et avec qui j'allais parcourir un long voyage.

Ma tenue est discrète, correspondante à la mode de l'époque. À 5 heures précises, il fait encore nuit, mais déjà clair. La rue est peu fréquentée, ce qui me permet de grimper par la gouttière pour me retrouver derrière la grande porte. En plein dans la petite cour pavée. Pas de chiens. Tant mieux. Et puis que voler ? Des corps ?

En me penchant vers la fenêtre éclairée dans la cour, je peux distinguer la scène suivante. Le corps d'un homme est retiré de l'armoire réfrigérée et placé sur une civière. Cela fait déjà longtemps que l'homme était mort et ses yeux me paraissent un peu trop enfoncés dans leurs orbites. Je ne suis pas le seul à le remarquer. Un homme s'esclaffe, semblant me répondre :

- Un peu comme un poisson pas frais sur un étal de poissonnier ! Ha ! Ha !

La peau de l'homme est jaune, probablement à cause du poison. Sinon le corps paraît en bon état de conservation. Mes sources étaient bonnes. Je dois

....

[53] Comité XX, rattaché aux services secrets anglais (MI5).

continuer sans me faire remarquer. Les deux hommes qui me tournent le dos sont Cholmondeley et Montagu, leurs visages étant aisément reconnaissables. Même de loin, la moustache de Cholmondeley et le visage émacié de Montagu sont typiquement anglais. Ils sont habillés en civil comme moi. Cholmondeley est jeune et très grand, il a 25 ans et se faisait appeler Chumley, un diminutif. Ewen Montagu est un homme sec aux lèvres fines. Les deux autres hommes sont donc en toute logique May et Purchase, ceux qui s'occupent du corps. Tendant l'oreille tout près d'une grille d'aération, j'entends la conversation assez correctement :

- Et pour le poison ?
- Aucun risque de détection[54]. Du phosphore blanc.
- Et le corps ?
- Intact. Pas de marques
- L'âge correspond bien.
- Oui, bien entendu.

Les deux « coroners » habillent le corps, mais se heurtent à un problème majeur. Impossible de mettre les chaussures réglementaires qui correspondent à l'uniforme. Purchase, plus habitué aux aspects morbides des cadavres, a une idée. Il amène deux

[54] À l'époque, du moins.

radiateurs pour réchauffer les jambes et les pieds de la dépouille afin de rompre la raideur cadavérique. Les deux officiers font mine de sortir et je m'éclipse pour éviter de les rencontrer dans la cour. C'est le moment le plus délicat, celui où je dois prendre la place du chauffeur. Cela fait partie de mon plan. Sortant de la morgue, j'aperçois le véhicule au bout de la rue encore peu éclairée, un van lourdaud modèle « Fordson BBE ». Non, je ne suis pas un expert, mais je l'avais lu dans mes sources. Une sorte de camionnette, mais avec un bruit de moteur particulier à cause de son moteur V8 surpuissant. Le pilote à son bord est un petit homme à moustache, St John Horsfall, surnommé « Jock ». Pilote de course émérite et amateur de bonnes blagues, il doit conduire la dépouille en Écosse où elle sera embarquée sur un sous-marin et « livrée » en Espagne.

Il ne doit pas entrer dans la morgue. Tout est prévu. Habillé à la mode du passé, je porte aussi deux bouteilles de champagne glacées, dissimulées jusqu'à présent sous mon manteau. Achetée à prix d'or, l'une d'entre elles était un millésime 1943 de très bonne qualité qui m'avait coûté fort cher. Me plantant au centre de la chaussée, je le salue, tel un homme ivre.

Par bonheur, il roule doucement et m'évite de justesse. Un excellent conducteur est toujours maître de son véhicule. Il passe près de moi et je lâche au sol une des deux bouteilles qui faillit se briser.

Il descend et m'apostrophe :

- Que faites-vous donc au milieu de la rue ? J'aurais pu vous écraser ?

Puis il regarde au sol la bouteille et répond avec humour.

- Elle aurait pu se casser. Dommage. En plus, c'est du vrai champagne français. Toutes mes excuses.

Je balbutie et réponds sur le même ton.

- J'en ai suffisamment pour vous offrir à boire, pour vous remercier de ne pas m'avoir écrasé.

Je fais mine de déboucher la bouteille millésimée. Il sourit.

- Pas de si bon matin. Ce n'est pas raisonnable.
- Il n'y a pas d'heure pour les braves.

- Jolie phrase française. Je suppose que nous sommes braves tous les deux, sinon comment expliquer notre présence si tôt ce matin ? Alors, trinquons.

Nous grimpons dans la grande cabine du camion, il y fait moins froid qu'au-dehors. Je sors alors deux verres de mes grandes poches et les remplis en me retournant. Discrètement, je verse un peu de somnifère dans son verre. Nous trinquons et portons un toast à l'Angleterre puis à la France. Normal, nous sommes du même côté des belligérants. Le champagne est bon et très frais. Nous savourons le moment.

Il ne lui a suffi que quelques instants pour deviner à mon accent détestable d'où je venais. Pour lui, c'est logique. Un Français ne peut être que saoul avec du champagne français. Et même à l'aube. Je lui avoue sortir d'une fête après m'être endormi. Il s'excuse de devoir partir. J'insiste et peu à peu en discutant, il s'endort peu à peu. Quelques paroles de plus, il roupille comme un bienheureux. M'emparant des clefs du véhicule, je prends le volant et la direction de son domicile.

Il faut faire vite. Le rendez-vous ne peut être manqué. 10 minutes plus tard, Jock est posé au sol devant la porte de son appartement. Le temps de l'installer sur son lit, de verser un peu de whisky sur ses vêtements et sur ses lèvres, je retourne à la morgue en conduisant.

Cholmondeley et Montagu sont au-dehors et ouvrent la porte rouge au camion. Surpris de me voir au volant, Montagu porte la main à la poche et sort son pistolet et le pointe vers moi. Pas si rassuré que cela, je descends sous la menace :

- Où est Jock ?
- Désolé, il n'est pas en état de conduire. Il a trop bu.
- Pourquoi vous croirions-nous ?
- Parce que je dis la vérité. Parce que c'est facile à vérifier et enfin parce que vous n'avez pas le choix.

Cholmondeley s'agite brusquement :

- Laissez-moi lui casser la figure à ce foutu Français !

Évidemment, mon accent avait été reconnu.

- Que vous a-t-il dit ?
- Si je vous conduis jusqu'en Écosse, il me paiera quelques billets.
- Charles, il est peut-être sincère. Passons voir Jock pour vérifier. Chargeons le colis et fonçons chez lui. Espérons que ce ne soit pas encore une de ses blagues.

Purchase et May se chargèrent de porter le conteneur à l'arrière du camion avec un grand chariot. Posé dessus, un grand tube métallique de deux mètres de long et de moins de cinquante centimètres de diamètre, contenant le corps. Un véritable cercueil de fer blanc. Le dispositif est en métal léger sans aucune aspérité ni excroissance d'aucune sorte. L'extrémité qui s'ouvre comporte un couvercle à encastrer, est maintenue serrée dans la position par un certain nombre d'écrous. Chaque bout a une poignée qui se replie pour la manipulation.

D'après May, l'ensemble pèse 440 livres (soit 180 kg). Mon aide est précieuse. Les deux officiers ne se sentent même pas obligés de nous prêter main-forte.

Cela les arrange fortement. Ils risqueraient de s'abîmer les mains. Des rouleaux et des glissières aménagées permettent au conteneur de glisser sur le sol de la camionnette dans un système simple et très ingénieux.

Tout avait été prévu. À l'intérieur du cercueil cylindrique, les coroners avaient disposé de la neige carbonique qui expulserait tout l'oxygène. Il ne faudra ouvrir la boîte qu'au moment du largage, sur le pont, car en fondant cette glace dégage du gaz carbonique. L'effet serait désastreux en vase clos comme dans un sous-marin par exemple.

Avant de nous faire les dernières recommandations, les deux civils ont encore dû faire face à un problème majeur. Le visage était déjà en piteux état. Si le conteneur était secoué dans le voyage, le visage ne serait plus « présentable ». Alors Bentley Purchase enroula la tête et même le corps dans une couverture de l'armée et elle fut fixée avec du ruban adhésif.

- Allez, on lève le camp !

Aussitôt dit, aussitôt fait. Nous commençons à rouler. Un quart d'heure plus tard, nous nous retrouvons tous les trois sur le palier de Jock. Vérification

indispensable d'après les deux agents secrets. Je ne peux leur donner tort. J'aurais dû enquêter sur ma partenaire en Allemagne ou même douter d'elle plus tôt. Montagu braque toujours son arme froidement sur moi. Cholmondeley entre, puis revient et confirme.

- Il a raison. Il est complètement saoul. Partons vite. Nous avons du retard. Nous avons 500 miles à parcourir. Et au moins, celui-là n'est pas myope.

Se tournant vers moi, d'un ton sec, il lâcha :

- Vous n'avez pas besoin de lunettes ?
- Non, sir !
- Bien.

S'adressant à Montagu, il chuchota.

- Et puis il ne sait rien d'autre.
- Espérons, Charles. Espérons.

Ma dernière réplique était un peu trop théâtrale et ressemblait trop à celles des marines américains, mais nous étions en guerre, non ? Montagu ne semble pas convaincu par ma bonne foi, mais range son Browning.

Les escaliers sont descendus en vitesse et je prends le volant pendant que les deux Anglais s'installent.

Le camion est difficile à manier. Bien qu'inventée en 1932, la direction assistée n'existe pas sur ce véritable engin, plus proche du camion que de la camionnette. Le Fordson BBE a un moteur que Jock avait de plus gonflé au maximum. D'après mes informations, il pouvait atteindre les 160 km/h. Je suis plus prudent et parfois pousse de petites pointes sans craindre un radar quelconque. Pas encore inventé non plus.

En l'absence d'autoroutes ou même de voies rapides, le trajet est long et pénible. De plus, les deux personnages assis à côté de moi semblent enfermés dans leur petit monde et ignorent totalement ma présence. Ils ne discutent qu'entre eux. Évidemment, je ne suis pas anglais et de plus de descendance roturière. Mais « quand même »[55]. Cela ne m'étonne pas plus que cela, car je savais qui étaient mes deux passagers « vivants ».

Le Capitaine Ewen Edward Samuel Montagu était juif, fils d'un riche banquier et de Gladys Helen Rachel

....

[55] Expression employée par Manuel Valls, ancien premier ministre lors de sa visite au CRIF. Dois être prononcée avec indignation un peu surjouée.

Goldsmid. Il faisait partie d'une organisation nommée « Camaraderie Juive » et sera plus tard président de 1954 à 1962 de « Synagogue Unie » et encore vice-président de l'« Association anglo-juive ». Il avait étudié à Harvard et possédait un grand sens de l'organisation et un fort goût du secret. Pléonasme pour un juif. Il avait épousé Iris, la fille du peintre juif Solomon J. Solomon en 1923.

Mais ce juif-là n'était pas un homme d'action. Il ne s'était jamais battu et n'était jamais monté sur un bateau avant cette mission. Pourtant engagé dans la réserve, il fut nommé un an plus tard conseiller du roi. Le plus jeune frère de Montagu, Ivor Montagu, était cinéaste et surtout un fervent communiste qui fut espion pour le GRU (Direction Générale des Renseignements Russes) durant la Guerre.

Avant et après la guerre, Ewen resta un juge et un homme sévère aux manières hautaines. Une fois la guerre terminée, Montagu devint juge dans la Royal Navy, responsable des cours martiales. Pour finir le tableau peu flatteur de ce sinistre personnage qui ne m'inspirait aucune sympathie, je citerais la phrase suivante que Montagu écrivit plus tard. La voici :

« cette opération devait être la joie de toutes les joies pour tout un chacun, et particulièrement pour un juif, la satisfaction de savoir qu'ils avaient directement et spécifiquement trompé ce monstre (Hitler) ».

Notre trio fait une brève pause dans le petit appartement londonien de Cholmondeley à Cromwell Road pour prendre un léger repas. Les deux Anglais me font faire le guet dans le véhicule afin d'éviter qu'on ne vole le Major Martin ou la camionnette. La sœur de Cholmondeley, Victoria, est là. Elle nous prépare sur-le-champ des sandwiches au fromage pour la route ainsi qu'un thermos de thé chaud. Enfin rassasiés, vers deux heures du matin, nous prenons la direction du nord de l'Angleterre.

Plus de 200 kilomètres plus tard, nous nous retrouvons en pleine campagne anglaise à l'aube. Un véritable régal pour les yeux. La civilisation n'avait pas encore noyé la nature sous un tas de panneaux et de systèmes électriques, de panneaux ou de feux de signalisation. Ce paysage est une vraie aquarelle ou un tableau de Sisley. Au choix. Même les moutons anglais sont présents. Malencontreusement, ils sont

aussi plantés au beau milieu de la route. Nous sommes bloqués.

Le fermier, un Anglais roux typique, prend le temps de rouler une cigarette, ce qui a le don d'énerver Cholmondeley qui sort furieux du van. L'officier se déplie et marche à grandes enjambées. Le paysan voit arriver ses pieds avant de voir son visage. Mais il a beau gesticuler, rien n'y fait. Les moutons aussi têtus que leur propriétaire et ne bougent pas d'un pouce. La situation est comique, mais pas pour mes passagers. Ewen Montagu en a assez lui aussi et il sort aussi du véhicule au bout de quelques minutes m'intimant l'ordre de ne pas bouger. La situation s'envenime et les deux hommes en viennent aux mains. Plus prosaïque, Montagu sort son pistolet et tire un coup de feu en l'air. Effrayés, les moutons daignent enfin bouger. Peu rassuré lui aussi, le vieil homme court derrière les moutons pour les rassembler. La situation semble réglée, mais Montagu n'a pas hésité à se servir de son arme. Pas très discret pour un espion.

Un deuxième incident a lieu plus tard dans l'après-midi. Nous traversons une petite ville au nom

imprononçable pour un Français. Presque à la sortie de la bourgade, un camion de déménagement vient percuter l'arrière du véhicule. Le choc est des plus violents et la ceinture de sécurité n'équipe pas encore les véhicules. Dommage pour moi et mes trois passagers, mais fort heureusement, nous sommes indemnes. Ce serait tout de même stupide de décéder d'un accident de la route en pleine guerre et en pleine mission.

Cette fois-ci, les deux officiers descendent rapidement. Montagu, un peu groggy, se frotte le front. La colère laisse la place à la douleur. Le vernis anglais a disparu totalement. Derrière nous, les camionneurs s'excusent à plates coutures. Par chance, le parechoc arrière n'est que tordu. Notre précieux chargement n'a pas souffert, Cholmondeley me charge de m'en assurer. Rien n'a bougé. Tout est amarré solidement. Aucune fuite à constater. Le conducteur adverse s'excuse :

- Sorry, les freins ont lâché. Notre chargement est trop lourd.
- Ce n'est pas une raison. Vous allez entendre parler de nous. Donnez-moi le nom de votre compagnie.

- Mais ?
- Je vous écoute.
-

Énervés tous les deux, les chauffeurs se font sermonner et la taille de Cholmondeley les intimide. L'incident réglé et le nom noté, nous remontons dans le véhicule, rassurés. Peu de retard. Pour moi, la situation est encore plus complexe, devant rouler à la nuit tombante, puis en pleine nuit. Les phares sont beaucoup moins puissants qu'à notre époque et je dois redoubler de prudence.

La conversation se tait encore une fois dans la cabine. Montagu dort et Cholmondeley lui a du mal à caser ses grandes jambes et à s'endormir. J'avais eu l'occasion de me renseigner sur lui aussi. Il provenait de la grande famille anglaise des Cholmondeley dont la santé financière fut grandement améliorée après le mariage de George Cholmondeley. Le 5e marquis de Cholmondeley avait convolé avec Sybil Sassoon, appartenant à la riche famille juive des Sassoon et des Rothschild. Un autre juif ! Drôle d'équipe ! Le grand Charles préférait qu'on l'appelle Chumley. Évidemment

dans le nom Cholmondeley, il y a « Cholmon » ou « Salomon ». Un juif honteux ?

Peu importe, juifs ou pas, la mission doit continuer coûte que coûte. Il ne me reste qu'à les supporter encore et les observer durant tout le trajet. Ce qu'ils avaient montré de leurs caractères n'était pas flatteur. La démonstration en était faite.

C'est désormais au tour de Cholmondeley de conduire et je peux enfin me reposer tant bien que mal.

Le lendemain matin, je me réveille et Ewen Montagu a pris le volant à son tour. Les secousses du véhicule sont dues au mauvais état des routes provinciales. Pas de bonjour. Une distance s'était installée peu à peu depuis le début, la conversation se limitant à des ordres précis, froids et donnés d'un ton sec.

Vérifiant le trajet sur la carte, je m'aperçois que nous prenons la mauvaise route. Seul problème, j'étais censé ignorer le lieu précis de notre destination. Ewen conduit bien, mais impassiblement, et Charles ronfle. Si nous n'avons pas bifurqué, c'est que nous remontons la côte est de l'Écosse. Pourquoi ne pas se diriger vers le « Firth of Clyde » où attendait le sous-

marin ? Un contrordre ? Le livre de Macintyre, qui m'avait renseigné, serait-il faux ?

Il me faut attendre encore longtemps avant de comprendre ce détour. Nous faisons une brève pause au village local et je tente de vérifier le conteneur. Aucune fissure due au choc, un parechoc intact et donc aucune raison de réparer quoi que ce soit. Nous reprenons la route, mais non vers Blyth comme prévu. Quelques heures plus loin, nous croisons des panneaux signalant une base militaire en rase campagne. La mission s'achève-t-elle pour moi ?

Pas du tout. Nous entrons dans un hangar fermé aussitôt. Un officier gros et gras salue les deux Anglais et un sergent se tient à disposition à côté. Sur ordre, il pousse devant lui un chariot semblable à celui de la morgue de Hackney. On me commande de lui prêter main-forte. En fait, un prétexte pour pouvoir m'éloigner. Je n'entends pas le dialogue, mais j'ai compris, un échange a lieu. Seules quelques bribes de conversation me parviennent « HMS Dasher ». Pas difficile à comprendre, tout de même. C'est un bateau anglais. HMS signifiant « Her » ou « His Majesty's Ship ». Or il n'était pas prévu d'embarquer ailleurs que dans le

sous-marin. Que venait faire ce bateau dans le projet « Mincedmeat » ?

J'appris plus tard par l'équipage du sous-marin, qu'un porte-avions avait coulé le 27 mars après une violente explosion interne. Le nombre de morts s'élevait à environ 400 morts et ceux qui avaient survécu étaient morts d'hypothermie dans l'eau glacée. Les rumeurs allaient bon train et l'on parlait d'un avion qui se serait écrasé sur le pont. Une autre rumeur parlait d'un défaut interne. Quoi qu'il en soit, les autorités navales essayaient d'enterrer l'affaire si l'on peut dire, accréditant la dernière hypothèse. Les corps des marins anglais avaient été enfouis dans une fosse commune au grand dam des familles.

Probablement, notre corps n'était plus assez « frais » pour servir et remplir son rôle et on lui substituait un autre tout neuf. Michael Glyndwr était mort en janvier et celui-ci plus récemment. On remplace une viande froide par une autre. Quelle horreur ! Aucun respect pour l'humain ! Le conteneur est retiré de l'arrière du van et un sergent se charge de l'échange. Il revient une demi-heure plus tard. Le chargement a lieu avec mon aide pendant que l'officier discute avec Montagu

et Cholmondeley. Il est temps de repartir rejoindre le sous-marin vers le sud.

Tout en roulant, je commence à comprendre. Même des années après la guerre, il n'était pas possible pour la marine anglaise d'avouer avoir subtilisé le corps d'un marin. Il n'était déjà pas très glorieux d'utiliser le corps d'un pauvre homme. Cette guerre sale menée par des espions ne me convient décidément pas. Pas étonnant que les juifs y excellent. La tombe espagnole est probablement vide. À moins qu'ils aient eu besoin d'un autre corps…

La côte approche enfin. Un spectacle grandiose nous attend. Le soleil du matin inonde la côte. Les étendues vertes côtoient l'océan. Les cheminées de briques fument dans le village en contrebas. Une brume matinale épaisse recouvre le tout. Nous sommes au sud de la bourgade de Langbank, sur la route entre Glasgow et Greenock du côté ouest de la rivière Clyde. Enfin, nous sommes arrivés. Un peu de repos ne nous fera pas de mal. Il nous reste aussi de quoi grignoter et de quoi satisfaire au rituel national du thé.

Sans être devin, je savais que le moment était venu pour eux de se débarrasser de moi. Au sens littéral

du terme. Montagu ne quittant jamais son arme, il allait être probablement mon bourreau. Je n'avais plus d'utilité pour eux. J'avais envisagé de lui subtiliser son arme, mais il la conservait sur lui, même en dormant. Pour m'en sortir, une seule option, la ruse ou la fuite, voire même les deux.

J'ai encore un peu de temps devant moi. Je fouille mon sac, prends le temps d'admirer le paysage, et d'examiner l'aplomb de la falaise. Les deux Anglais me demandent en souriant de les prendre en photo. Montagu me tend l'appareil puis prend la pose, assis sur le conteneur avec une tasse à la main. Puis il sort son pistolet de la poche et le pointe vers moi :

- Nous ne pouvons prendre de risque.

Je jouais trop mal la comédie pour paraître surpris et je ne devais pas avoir peur. Je choisis le mutisme le plus total et je fais face à mon adversaire, refusant de reculer. Il fallait que je me rebiffe un peu en tant qu'innocent. Je le fixe droit dans les yeux. En temps normal et en face d'un autre adversaire, je lui aurais foncé dessus quitte à me prendre une balle, mais je ne me serais jamais jeté du haut d'une falaise. J'obtempère néanmoins et recule jusqu'au rebord.

Je n’avais jamais compris cette logique irraisonnable qui faisait d’un homme menacé un lâche. Encore une raison de plus de ne pas croire à la Shoah. Comment auraient-ils pu se laisser exterminer sans réagir ? La lâcheté ne fait pas tout.

- Reculez ! Encore. Reculez. Chumley, soit ce type a du cran, soit c’est un espion français.

Pour me forcer à reculer, il presse la détente et tire à quelques centimètres de mon pied, faisant jaillir plusieurs gerbes de poussières. Ce qui devait arriver arriva. Profitant de ce rideau de poussière, je disparais de la vue des deux Anglais pour glisser sur la paroi. Je me rattrape in extremis quelques mètres plus bas aux branches d’un arbre que j’avais repéré précédemment. Je me plaque contre la paroi rocheuse pour mieux me cacher à leurs yeux. La brume est mon amie. Cholmondeley et Montagu se penchent et ne me voyant pas, concluent de ma chute. Erreur impardonnable. Ils n’ont pas vérifié. Je suis rassuré. Même les meilleurs font des fautes. La fatigue du trajet doit y être pour quelque chose, je pense, ou alors un excès de confiance, voire de supériorité.

Quelques acrobaties plus tard, je suis sur la plage de galets, égratigné et fourbu. Courant jusqu'au bout de la plage, je me dissimule derrière les rochers pour voir la camionnette reprendre la route vers la base sous-marine de Holy Loch, proche du village. Rasséréné, il me faut tout de même remonter jusqu'au sommet pour récupérer mes affaires. Au bout de mes efforts, ma machine et mon téléphone que j'avais soigneusement dissimulé avant de sauter.

De là où je suis, j'aperçois au loin le sous-marin. Demain, il prendra en charge le transport du major Martin dans sa boîte en acier scellée. Il attendait son précieux chargement en mer dans la froide brume matinale écossaise. C'était le « HMS Seraph », un long bâtiment sombre flanqué d'un grand numéro peint en blanc « P219 » qui gâchait son côté impressionnant. Mais, plus imposant encore, était le navire de ravitaillement à ses côtés, le HMS Forth et son camouflage inutile au vu de sa taille : 150 mètres de long.

Pendant ce temps, une petite troupe attend le convoi à quai. Le « tube » est soulevé comme un fétu de paille par une douzaine de marins puis posé sur un

énorme dinghy avec un treuil et de la corde. Quelques minutes plus tard, le bateau gonflable atteint le navire. Plus tard, le « colis » sera embarqué par la trappe de chargement des torpilles à l'aide d'une grue. Le tube correspondait en fait parfaitement au diamètre de celle-ci.

À bord, Montagu et Cholmondeley sont accueillis par le capitaine Jewell[56] qui était un des rares au courant. Le Premier Lieutenant David Scott lui sait juste qu'il doit prendre des précautions pour charger le conteneur sur lequel était inscrit « Optical Instruments ». Il ne doit subir aucun choc. Le corps est stocké dans une des chambres de torpille près du lieu où l'équipage dort. Il ignore tout de cette funèbre compagnie.

Il est temps pour moi de retourner à Langbank pour me rafraîchir et me préparer à embarquer le lendemain. Quelques kilomètres à pieds ne me font pas peur. Arrivé au village, j'avise un pub typique proposant le gîte et le couvert. À peine entré, les regards sont sur moi. Je salue sans réactions. Soit. Un Français est tout de même un étranger. La patronne, une femme de poids, rousse comme

56 « Jew » signifie juif en anglais. De là à dire que Jewell était juif, il n'y a qu'un pas que je ne franchirais pas.

personne, me donne les clefs d'une chambre toute bleue au fond de la cour contre quelques billets. Bavarde, elle me saoule de questions sur ma tenue et je lui avoue être tombé de la falaise. Elle me regarde d'un air étrange et me montre l'armoire aux couvertures avec un sourire.

- Fait froid ici, la nuit. Et prenez une bonne douche chaude !

Après avoir obtempéré, je tâte le lit, plus confortable que la banquette de la camionnette. Par chance, j'avais toutes mes affaires, récupérées dans mon sac en haut de la falaise. Il ne contenait rien de valeur pour mes ennemis. Mes exécuteurs l'avaient laissé sur place, probablement pour faire plus vrai et laisser penser à un suicide. Le lit est douillet. Pourquoi ne pas faire une petite sieste ? La route a été longue et je n'ai presque pas dormi. Sans compter que ma chute m'a froissé quelques muscles.

Parfois, le sommeil est le plus fort et je me réveille à 8 heures du soir avec une faim de loup. J'avais dormi une journée entière. Une deuxième douche plus tard pour me réveiller, je me précipite dans le pub ou le dîner est servi. La nourriture écossaise n'est pas des

meilleures, mais ce soir-là un « fish and chips »[57] me paraît le plus attirant des plats pour moi. Je suis affamé. Une fois rassasié avec ce plat copieux et une tarte aux framboises, je commence à me sentir mieux. Mes muscles vont mieux. Et le moral aussi. Il est tard, mais je suis en pleine forme. Pas question d'aller me coucher.

Alors, je sympathise en anglais avec un Écossais nommé Duncan, un forgeron qui officie dans les villages avoisinants. Son activité commençait à baisser à cause de l'arrivée des tracteurs. Petit à petit, la bière aidant, les quelques clients présents se regroupent autour de nous. Les questions fusent sur la venue du petit français et sur ma tenue boueuse. La patronne avait été bavarde. Mon aventure est déjà connue et se répandait à travers le pub avant d'être apprise par le village en entier. Il me faut détourner l'attention. Je décide de jouer le jeu à fond. Prenant un air triste, je m'apitoie :

- Ma petite amie m'a quitté !
- Poor guy[58] !

....

[57] Ou « fish supper » en Écosse. Poissons et frites.

[58] Pauvre gars.

- Je me promenais sur le bord de la falaise, car on y venait souvent le soir pour s'embrasser. Et puis j'ai glissé.

Les convives s'échangent un regard dubitatif. Certains hochent la tête, d'autres fument en me regardant d'un œil pétillant.

- Et j'ai bu. Juste un peu. Enfin un peu trop. L'alcool est le meilleur ami de l'homme, mais aussi son pire ennemi. Alors, je suis tombé de la falaise, mais je me suis rattrapé.

Le forgeron Duncan déclare à son tour d'un ton impérieux, docte et éméché :

- Sacrées bonnes femmes ! Tu voulais te foutre en l'air ?

- Ben non… en fait, j'avais trop picolé.

Les rires fusent. La meilleure façon d'être cru est de dire la vérité. Enfin presque. J'étais un piètre menteur, mais les Écossais me croyaient et Duncan me tapa dans le dos. Après une deuxième tournée générale, ils étaient prêts à croire tout ce que je pourrais leur dire.

- Je voulais boire pour oublier et me rappeler.

- Hein ?
- Oublier ma peine et me rappeler les bons moments.
- Logique.

La conversation dura longtemps, mais je tenais à me coucher tôt pour ne pas rater mon rendez-vous le jour suivant. L'embarquement est prévu à 8 heures du matin. Nous avons chanté jusqu'à tard dans la nuit. Je me serais cru avec ma section de « fafs » à Paris. D'ailleurs, j'ai une petite bévue à signaler. Oh, trois fois rien. À un moment donné, emporté par mes aphorismes de comptoir, je déclarais :

- Fuck jews[59] !

Les Écossais s'interrompent un instant. Oh, ils ne sont pas proSémites pour un sou, ils n'en ont probablement jamais côtoyé, mais le propos est étrange. Je me rattrape instantanément.

- I hate juice[60] ! Le jus d'orange et le whisky ne doivent jamais être mélangés ! Et pas de pomme non plus avec la vodka ! Fuck juice !

....

59 Approximativement, j'emmerde les juifs.

60 Jeu de mots : « juice » a une prononciation proche de « jews ».

Et la totalité du bar de reprendre avec moi :

- Fuck juice[61] !

Je commence vraiment à divaguer, alors direction ma chambre et un au revoir à tous mes nouveaux camarades. La phase la plus délicate va commencer le lendemain. Donc, repos.

Relativement frais, je me présente sur le quai encore brumeux au gradé de service, en montrant mes papiers. Concernant ma couverture, quoi de plus simple et de plus évident que d'embarquer comme cuistot ? Je m'y étais préparé intensément, étudiant même les plats anglais typiques. Quoi de plus logique qu'un chef français pour faire la cuisine ? Je ne peux faire pire que la nourriture anglaise. J'ai tous les documents requis, usurpant l'identité d'un cuisinier ayant un léger empêchement auquel je n'étais pas étranger. Le sergent me questionne :

- On m'a envoyé un message vous concernant, nous prévenant d'un accident.

C'était la totale vérité.

- Oui, mais je suis rétabli.

....

61 J'emmerde les jus de fruits.

C'était un mensonge.

Un cri venant du port me fait me retourner.

- Hello man !
- Duncan ?

Le marin l'interpelle :

- Tu le connais ?
- Ouais, c'est un bon gars. Ça va mieux ?
- Oui, j'embarque.
- Alors bon vent, le marin. Et trouve une nouvelle fille.
- Oui, mais il n'y a pas de voile là où je vais ni de fille !

Duncan part en riant et c'est donc ainsi que le 19 avril 1943 à 15 h, le sous-marin se met en marche pour sortir du Holy Loch en remontant la rivière Clyde. Alea jacta est.

Le sous-marin est immense. Peu habitué à cet environnement, il m'impressionne. Pas claustrophobe du tout, je me hâte de tout visiter comme un musée.

En tant que cuisinier et d'origine française, je pensais ne pas tout pouvoir visiter. Je me trompais. L'équipage me prit en affection, probablement grâce à mes petits plats et à mon caractère. Je ne les considérais pas comme des ennemis, mais comme des adversaires. Le soldat n'est pas responsable du conflit. L'ennemi politique a lui, fait son choix. En outre, je n'allais pas les tuer ni les trahir. Il n'en était pas de même pour les gradés. Les chefs étaient souvent hautains, car issus de l'aristocratie ou de la haute bourgeoisie. Au bout d'une dizaine de jours, j'avais lié connaissance avec les marins et sous-officiers. Les discussions à la cantine après le repas permettaient de relâcher la pression et pour moi d'en apprendre plus. C'est ainsi que j'avais appris la catastrophe maritime d'où provenait le cadavre caché dans la salle des torpilles.

- Qui était-là pour la première mission de mai 1942 ? Toi, Roger ? Et toi, Williams ?

- Ah non, pas moi. Tu dois confondre. Je te paie une bière ?

- Oui. Merci. Au fait, qui va se charger de coudre le fanion du sous-marin[62] cette année ? Il faut une fille.

....

[62] Tradition consistant à coudre un fanion.

Des rires lourds fusent.

- Puisque c'est un crâne et des os, faut prendre le plus maigre. En tout cas, pas moi. Ou sinon un sous-officier, comme à chaque fois. De toute façon, je ne sais pas coudre.

- Assez rigolé. Écoute-moi. Tu en penses quoi du tube qu'on a chargé dans le Loch ?

- Ben rien.

- Et toi le cuistot ?

Il était évident que je prenais un risque, mais j'avouais :

- Tout ce que je sais, c'est que j'ai aidé à charger l'engin et ça pesait très très lourd. À mon avis, c'est bien un engin météo.

- Mouais. Pas sûr. Je me demande si ça n'aurait pas un rapport avec l'incident du mois de décembre. On a eu deux torpilles qui ne tiraient pas droit. Peut-être veulent-ils mesurer quelque chose ?

- Je n'en sais rien.

- Moi non plus.
- Et un cuistot comme moi, et Français en plus, n'en sais foutrement rien du tout ! Et comme vous dites « Keep your secrets secret »[63].
- Ouais.
- Eh cuistot, je t'ai raconté le jour où on a transporté un général[64] de ton pays en novembre l'année dernière ?
- Non. C'était qui ? De Gaulle ?

Oups, je viens de commettre une grosse bévue. Ce nom n'était pas très connu du peuple anglais.

- Ce nom ne me dit rien. Pas grave. William, tu te rappelles ? Le commandant nous avait donné l'ordre de parler avec l'accent américain ! Tout cela parce que le « frenchie » n'aimait pas les Anglais !
- Ouais ! Et Roger qui n'y arrivait pas. Alors il imitait la démarche d'un cow-boy ! On l'a bien eu, ce foutu Français snob. Désolé, cuistot.

....

63 Slogan anglais durant la guerre.

64 Le général Giraud.

- Pas grave.

Et le trio, le plus souvent, finissait leur bière à la santé du roi Georges VI, de la Royal Navy ou de leur petite amie. Quant à moi, je le portais à la France. Impossible ici de le lever en l'honneur d'Adolf Hitler.

Durant tout mon séjour, je préparais mon action. Il fallait que je trouve l'enveloppe confiée au commandant. Plus tôt, à Paris, j'avais envisagé de glisser un mot à l'intérieur de la sacoche du défunt à l'attention des espions allemands basés en Espagne. Mais ce serait révéler leur couverture aux autorités espagnoles et, qui sait, ce petit mot aurait pu être subtilisé entre temps. Et puis je n'avais pas une grande confiance dans Karl-Erich Kuhlenthal, le chef du correspondant local de l'Allemagne Adolf Clauss.

Cet officier du service de renseignement allemand (Abwehr) était totalement incompétent. Il s'était déjà fait berner dans une autre affaire, celle de l'agent Garbo. Sa grand-mère et ses proches étaient juifs. Il avait été placé à Madrid par Wilhelm Canaris qui était aux commandes de l'Abwehr. Il l'avait même appuyé en le certifiant de souche aryenne. Rien d'étonnant, Canaris n'était pas moins qu'un traître à l'Allemagne,

ayant participé à plusieurs complots dans le but de tuer Adolf Hitler. Il fut condamné à mort et pendu le 20 juillet 1944. Le Major Helm, à la tête du contre-espionnage en Espagne, envoya même un rapport confidentiel à Canaris accusant Kuhlenthal d'être à la solde du service secret anglais. Le rapport fut rejeté et Helm transféré.

Dans ces conditions, mon idée est la seule envisageable : déconstruire l'identité du Major William Martin par petits bouts. Détruire discrètement les fausses preuves fabriquées. Parmi celles-ci une photographie et des lettres d'amour dans son portefeuille. Il avait aussi un jeu de clefs, un talon de billet d'entrée d'une pièce de théâtre récemment représentée, un justificatif de logement pour un club londonien. Mais aussi des rappels de factures, une carte d'identification de rechange, un laissez-passer du QG expiré qu'il aurait oublié de remplacer, et la lettre incendiaire d'un directeur d'agence du groupe Lloyds Bank pour un découvert bancaire. Le tout était complété par un reçu pour une bague de fiançailles. Évidemment, à l'époque, il était facile de fabriquer de faux documents. Mais de nos jours, cela semblerait

trop. Trop de fausses preuves et trop de maladresses accumulées.

Le seul agent secret allemand identifié par les Anglais était à Huelva, d'où le lieu où sera déposé le corps. Étrange. Et surtout, comment expliquer que les documents soient encore intacts ? Si une enveloppe de caoutchouc était présente, c'est que l'on craignait que le cartable tombe dans l'eau ? Mais aucune trace d'une telle protection. Les attachés-cases des Anglais étaient donc tous étanches ? Il est bien connu qu'il pleut beaucoup en Angleterre, mais tout de même.

À la morgue de Huelva, les documents prélevés sur le corps furent mis à sécher. Évidemment, ils étaient encore lisibles au vu du peu de temps passé dans l'eau. À l'époque, le consul de Grande-Bretagne, Francis Haselden était présent et au courant de l'opération. Si l'autopsie effectuée par les docteurs espagnols avait continué et avait été réalisée correctement, tout échouait. Les docteurs auraient dû remarquer que le corps était dans un état avancé de décomposition. Le consul joua son rôle à la perfection et l'acte de décès fut signé. Officiellement, le Major Martin s'était noyé.

Un examen post-mortem plus approfondi n'avait pas été réalisé parce que le médecin légiste l'avait pris pour un catholique. D'où venait cette croyance stupide du rejet de l'autopsie par les catholiques ? Et surtout en Espagne, pays catholique ? Étrange. Mais Montagu avait tenu à rajouter une croix en argent avec un petit crucifix autour du cou du corps du Major Martin.

Le consul anglais refusa de prendre en charge lui-même les documents découverts dans le cartable en cuir, préférant que ceux-ci suivent le chemin traditionnel administratif. C'était pourtant plus long et plus complexe. Une décision d'autant plus bizarre que, dans les jours qui suivirent, les autorités britanniques envoyèrent de plus en plus de messages pour réclamer l'attaché-case du Major Martin. Trop de coïncidence, trop d'amateurisme. Même l'équipe de la chambre 13[65] était dans le doute sur la réussite de l'opération. Seuls Cholmondeley et Montagu y croyaient dur comme fer.

Pourquoi l'agent allemand n'avait-il pas demandé une deuxième autopsie ? Parce qu'il devait croire à ces documents, il en avait besoin. Mais il n'était pas le seul responsable. À l'époque, les copies des lettres furent transmises au meilleur analyste de l'armée allemande, le lieutenant-colonel Alexis von Roenne qui

[65] Service où officiaient les deux agents anglais.

les confirma. Manque de chance, cet officier était un traître qui était au courant des attentats contre Hitler.

Que dire aussi de l'absence d'épave ? Aucun avion ou bateau ne fut trouvé. Goebbels avait flairé quelque chose dans les lettres, il l'avoua dans son journal, mais il garda ses doutes pour lui. Hélas !

Cela fait tout même beaucoup de ratés et de hasard. Sans compter que le corps aurait pu ne pas être découvert ni remis aux autorités. Et qui des médecins espagnols ? Même sans connaître grand-chose à l'anatomie, ce que j'avais pu voir à travers la fenêtre de la morgue n'aurait pas dû échapper à un médecin même médiocre.

Une succession de dysfonctionnements et de sabotages avait amené le désastre pour le Reich. Il fallait briser cette chaîne de malheur.

Le cartable du défunt est dans le bureau du commandant. J'agirais ce soir. Sur moi, un simple stylo plume et peu de temps devant moi. Une fois la porte du bureau ouverte, le talon du billet, censé être dans les poches du Major, est rectifié grossièrement par mes soins pour en changer les numéros en

transformant un C en O du mieux que je peux. Je fais de même avec la lettre d'amour et change rapidement quelques mots et même l'adresse. Le plus beau pour la fin. J'ajoute quelques fautes d'orthographe flagrantes à la lettre qui spécifie le lieu de l'attaque.

La lettre comportait un cil glissé à l'intérieur. En effet, cela permettrait de savoir si la lettre avait été lue. Une autre technique avait été utilisée. La lettre avait été enroulée autour d'une tige puis déroulée dans une lettre cachetée. En l'absence du sceau intact et du cil, les Anglais auraient la certitude que les documents avaient été lus. De toute façon, si avec toutes ces précautions, les Allemands croyaient encore à cette histoire, je ne pourrais rien faire de plus. Je fais donc ce qu'il faut, referme l'enveloppe et sors discrètement pour aller m'occuper du repas du soir. À la fin de la soirée, je réintègre mes quartiers pour dormir, car demain sera décisif.

Le réveil n'est pas si difficile. Depuis le début du voyage, c'était l'heure habituelle pour moi. Chaque jour, il fallait préparer de quoi rassasier les marins. Nous sommes déjà le 30 avril 1943. Le temps passe vite

lorsque l'on travaille. Dans la salle de commandement, le capitaine Jewell ordonne :

- Restez en profondeur. Qui sont ces bateaux ? Ennemis ?
- Non, juste une flottille de pêcheurs.
- Faites surface dès qu'ils s'éloignent. Il est 4 h 30. C'est le moment. Sortez le conteneur météo sur le pont.

Dix hommes d'équipage vont chercher la boîte métallique sans savoir qu'ils transportent un cadavre et la portent avec peine. Je suis dans le couloir et laisse passer le funèbre convoi. Le cylindre étiqueté : « OPTICAL INSTRUMENTS — FOR SPECIAL F.O.S. SHIPMENT »[66] est très lourd. Il est hissé sur le pont par l'écoutille avec difficulté et posé sur le pont. On évacue, laissant les officiers seuls. J'imagine le reste.

Le cylindre est ouvert et le corps vérifié. Le gilet de sauvetage est bien positionné. Les marins à bord le surnomment « Mae West », à cause de l'actrice américaine du même nom à la poitrine plus qu'opulente. Un attaché-case noir est attaché au poignet par une chaîne. Tout était présent. L'enveloppe

66 Instruments optiques – Pour embarquement spécial.

est glissée à l'intérieur. Ainsi, l'eau aura peu de prise sur l'encre. De plus, le corps ne restera pas longtemps dans l'eau et il flottera.

Nous sommes à 500 mètres de la plage. La nuit est claire et on peut distinguer les lumières de la ville au loin. Bill Jewell fait une petite prière, lisant un passage des Psaumes. Ewen Montagu est ému. Non pas que la mort de cet homme lui cause un quelconque chagrin, mais il avait fini par s'identifier à lui. Seul et sans sa femme partie aux États-Unis en 1940, il avait courtisé Jean Leslie, la jeune et jolie secrétaire du MI5 dont le Major Martin avait la photo. Il lui envoyait des lettres signées « Bill » et adressées à « Pam ». Il l'emmenait au cinéma et au restaurant. Aucune conscience professionnelle là-dedans. Soit il profitait de la situation ou bien il faisait un transfert, comme le disent ces charlatans de psychiatres.

Le corps glisse sans bruit le long des flancs du monstre d'acier brillant et noir. Un contrôle visuel permet de vérifier si le corps s'éloigne bien dans la bonne direction. Le sous-marin est placé au nord-est au plus près de l'embouchure de la rivière Huelva. Les calculs du département hydrographique anglais avaient

affirmé que les vagues dans cette zone étaient dirigées vers la côte. Le travail fait, Jewell redescend dans la salle de commandement et fait envoyer aussitôt le message codé suivant : « Mincemeat completed » (« Hachis terminé »). Un jeune pêcheur, Antonio Rey Maria, découvrira le Major Martin le même matin à 7 h 30, sur la plage de La Mata Negra[67], mais le reste est de l'histoire.

Enfin, plus exactement mon histoire. Sortant ma machine de sa cachette, je rassemble mes affaires et l'actionne. Sans aucun résultat. Elle me faisait défaut encore une fois. La première fois était due au froid. Mais pas ici, pas maintenant, tout de même. Je me calme. Une explication plausible reste la profondeur du sous-marin. Trop d'humidité ? Trop de pression dans les bars ? Plaisanterie mise à part, il ne me reste plus qu'à rester le plus discret possible jusqu'à notre arrivée à terre. En aucun cas, il ne faut croiser le trajet des deux agents secrets. Pour eux, j'étais mort, ils seraient plus qu'étonnés de me voir à bord et je serais exécuté instantanément ou dans les geôles anglaises. Je ne voulais pas finir comme Himmler ou tant d'autres. À bord d'un espace aussi restreint, ce n'était pas chose aisée de les éviter, mais les traditions

[67] Aujourd'hui, une plage nudiste.

anglaises avaient du bon parfois. Un maître d'hôtel attitré s'occupait de servir le repas des officiers, du commandant et de leurs invités. Cela tombait plutôt bien.

Le trajet allait être long, mais je ne fus pas démasqué. Une fois débarqué, je me noyais dans la foule pour me diriger vers un parc. Bien à l'abri dans un bosquet, j'actionnais enfin ma machine qui fonctionna parfaitement cette fois-ci.

Chapitre 5 : Normandie – France

La plage est grise et le sable humide a la couleur des nuages. Tout est gris, comme ma vareuse réglementaire qui suffit à peine à me rafraîchir. Mes bottes plantées dans l'eau, je me prends à rêver au rythme des vagues. Le temps est froid, mais il ne pleut pas. Derrière moi, les travaux avancent sur toute la plage avec ferveur. Si nous n'arrêtons pas l'ennemi, nous perdrons et serons maudits pour des années. Le sable se teintera bientôt de notre sang et du sang de nos ennemis. L'histoire ne retiendra que la part des héros. Souvenirs effacés au nom d'autres idées. La jeune 352e Division ne doit pas mourir sans laisser de traces. Cette fois-ci, nous devons gagner l'ultime combat, stopper le débarquement et forger les héros de notre race.

Une fois au chaud à l'intérieur d'un blockhaus, je prends le temps de boire un café et de jeter un œil sur le dernier numéro du magazine Adler. Il sortait tous les quinze jours et celui du mois de mars 1944 était fraîchement arrivé. Les nouvelles du front étaient excellentes. Depuis que Stalingrad était tombée en

mars 1943, les victoires allemandes s'enchaînaient les unes après les autres.

La capitale russe avait été renommée il y a déjà un an en « Saint-Pétersbourg ». Hitler s'y était rendu en avion pour rendre hommage aux combattants et récompenser les généraux. Un défilé militaire grandiose s'illustrait sur plusieurs pages en couleur en guise de rétrospective. Le magazine faisait alors le point sur l'évolution depuis un an. Les armées allemandes n'avaient pas tardé à maîtriser une grande partie du territoire russe excepté une poche de résistance où siégeait encore un gouvernement fantoche et à bout de souffle. Les usines étaient reparties et fonctionnaient à plein régime, fournissant des tanks et des avions au Reich. Les ressources furent rationalisées grâce à l'efficacité et la technicité allemande. La population, rassurée et nourrie, collaborait majoritairement avec le vainqueur ou rejoignait la partie non occupée du pays quand elle le pouvait.

La victoire était dans notre camp et le débarquement en Sicile avait laissé un premier goût amer chez les « Alliés ». En toute logique, aucune mention de mon

nom n'était faite dans le magazine. Rien d'étonnant, je ne recherchais aucune gloire personnelle et la plupart de mes chefs avaient été tués au front. Le secret était préservé. Je n'étais qu'un rouage de la puissante machine de guerre allemande. En ces temps troublés, seul un examen approfondi des dossiers aurait pu révéler mes actions. Mais par-dessus tout, cet anonymat me protégeait. Grâce à mes renseignements nombreux et précis et mes réussites précédentes, on m'avait promu au grade d'Obersturmführer (lieutenant). Plus important encore, on me faisait confiance. C'était l'unique récompense à laquelle j'aspirais.

Concernant ma mission principale, les données de mon téléphone concernant le débarquement avaient déclenché une adhésion et une riposte immédiate. Le défi était de taille. Nous devions résister à la plus grande attaque jamais effectuée. Contre nous, plus de 7000 navires allaient être lancés, 10 000 avions armés, 130 000 soldats débarqués et 200 000 véhicules engagés. À ce moment précis, les effectifs allemands étaient encore en place en Russie, mais l'amenuisement du front russe les avait libérés. Les troupes étaient reposées, mieux équipées, et leur moral était au plus haut. Contre l'armada alliée, cette fois-

ci, nous avions un avantage majeur. Nous connaissions avec exactitude la puissance de l'ennemi, la localisation des attaques et l'heure prévue d'arrivée sur les plages de Normandie. Toutes les forces disponibles allaient être engagées dans le combat.

Seul inconvénient, la totalité des armées germaniques était encore éparpillée un peu partout sur la planète. Mais nous avions 4 mois pour les mobiliser et les acheminer en France. Nous pouvions réussir, cette fois-ci, malgré tout et avec l'aide de Dieu. « Gott mit uns »[68] proclamait le ceinturon de la Wehrmacht. Nous pouvions aussi tabler sur l'effet de surprise et la supériorité technique et opérationnelle de l'armée allemande. Après 5 années de guerre, l'Allemagne manquait d'hommes valides, ce qui expliquait la jeunesse des soldats. La moitié de la 353e division ne s'était jamais battue et avait 17 ans. On y comptait même des volontaires russes.

En contrepartie, sa puissance de feu avait été augmentée grâce à l'argent américain. Les armes et inventions allemandes ainsi que la technicité

....

[68] Après la guerre, l'inscription est remplacée en 1962 par la devise de l'Allemagne fédérale, Einigkeit, Recht, Freiheit (Unité, Droit et Liberté) ; la police fera le changement dans les années 1970.

supérieure de l'armée du Reich palliait le manque d'effectif.

Pour ce dernier combat, l'OKW[69] avait fait appel à des hommes d'expérience. Le Generalleutnant[70] Dietrich Kraiss dirigeait les opérations. Ce valeureux vétéran du Front de l'Est commandait la 352e division d'infanterie après s'être illustré glorieusement en Pologne. Il était né la même année que le Führer, en 1889. D'après les livres d'histoire, cet homme de 55 ans devait décéder 3 mois après, à la suite du bombardement de Saint Lo.

La 352e était renforcée par la 716e qui était une unité dite « statique », donc sans possibilité de manœuvrer ou d'attaquer. Elle ne pouvait que se défendre. Après un audit, elle fut tout de même consolidée par la 21e division de panzer. Mais cela ne suffisait pas encore. Kraiss avait exigé de Berlin des renforts conséquents et les avait obtenus. Il n'y a que dans les films américains que les généraux refusent d'appeler le QG du Führer, car celui-ci dort ou bien que celui-ci renâcle à envoyer des secours en urgence.

....

69 « Oberkommando der Wehrmacht » (OKW) Organe de commandement suprême des forces armées allemandes.

70 Général de division.

En attendant l'arrivée des troupes fraîches, la direction des travaux de protection du littoral avait été confiée à Hans Fretel, du génie allemand. Il avait supervisé la construction des bunkers sur la côte, mais n'avait pas pu alors prendre en compte un tel débarquement et déploiement de forces militaires. L'OKW, le haut commandement allemand, pensait alors que le point d'impact serait Calais. Seul Hitler, visionnaire, croyait une invasion possible en Normandie. De même, personne n'aurait pu songer à une attaque par une météo aussi mauvaise.

Mais en ce mois de mars 1944, toute l'attention de l'état-major allemand était désormais mobilisée sur cette côte normande. Au vu des travaux à effectuer, il fallait mettre les bouchées doubles et même triples, même si nous avions plusieurs mois devant nous. C'est ainsi que je me trouvais à rêver quelques instants sur cette plage pleine de soldats. L'organisation allemande n'était pas un vain mot et les équipes avaient été renforcées et multipliées, mais on me refusait le droit de participer aux travaux. Rejet de la SS par les hommes de la Wehrmacht, querelle de cocher ou surcroît de respect ? Probablement les trois.

Les aménagements déjà effectués dès mon arrivée ne convenaient pas à un tel déluge de feu et d'ennemis. Parmi les protections élémentaires à mettre en œuvre, la totalité du secteur couvert par la division devait être minée. Les Allemands n'en avaient installé qu'une dizaine de milliers par manque de ressources. Mais cette fois-ci, la donne était différente. Le général Kraiss avait fait pression auprès de l'OKW pour en obtenir nettement plus. Pas moins de 40 000 mines furent livrées deux semaines après mon arrivée et une deuxième livraison de 60 000 compléta le dispositif fin mai.

Contrairement à ce que Rommel prévoyait, l'attaque n'eut pas lieu à marée haute. Il fallait donc aller contre la volonté de Rommel et des obstacles anti-barges en fer et béton avaient été disposés en conséquence. Bien sûr, nous n'avions pas pu protéger totalement les plages, mais nous avions fait le maximum en corrigeant les erreurs du passé. De toutes les façons, un champ de mines n'arrête pas la progression, il la ralentit. Fretel avait renforcé le dispositif par d'autres procédés. L'adversaire principal de ces obstacles installés sur le littoral était la corrosion. En les posant quelques semaines avant l'attaque le problème disparaissait. Le

même problème avait aussi empêché certains explosifs de faire leur ouvrage. Mon travail de documentation portait ses fruits. J'avais stocké plusieurs ouvrages complets dans mon téléphone et il ne fallait oublier aucun détail.

La résistance ne devait pas être au courant de ce surcroît de travaux. Un cordon de sécurité avait été formé à une grande distance empêchant les visiteurs. Mais les renforts ne pouvaient être totalement dissimulés et le brouillage de Radio Londres de l'époque n'était pas efficace à 100 %. J'avais tout de même amené dans mon smartphone les plans et les fréquences des émetteurs récepteurs impliqués dans le conflit. Un brouillage de fréquences allait être mis en place pour neutraliser à la fois la résistance et les envahisseurs.

Plutôt que d'entreprendre une vaste opération de fouilles systématiques dans toutes les communes et hameaux alentour, Kraiss décida de faire évacuer les maisons et villages trop proches de la zone de combat. Profitant de ce désordre, les transferts de troupes paraîtraient moins visibles et les vies des civils seraient épargnées. La plupart des renforts demandés seraient

stockés massivement sur Calais et les alentours, ce qui permettrait de ne pas éveiller les soupçons. Puis petit à petit, les hommes et le matériel seraient acheminés par camions bâchés ou par train. Les ouvrages supplémentaires ne devaient pas être connus. En éloignant les habitants, on évitait l'action de sabotage de la résistance française.

L'ingénieur Fretel avait tenu à conduire lui-même une opération innovante. Il avait eu l'idée géniale d'immerger ou de coucher sur le flanc des bateaux aux abords de la plage. Ainsi encombrées, les barges de débarquement auraient eu plus de difficultés. L'idée était excellente, mais devait se faire dans la plus grande discrétion. Les bateaux des ports avoisinants furent entraînés vers le large. Les bateaux à voile furent même remorqués, eux aussi. Certaines épaves furent déplacées. Toutes les plages subirent le même traitement. Ayant fraternisé avec Fretel, celui-ci me donna son accord pour que je puisse tenter une autre expérience. Une surprise que je réservais à nos ennemis. Mais il me fallait effectuer toute une batterie de tests auparavant avec un spécialiste des explosifs.

Loin de là, en Allemagne, au même moment, dans sa maison du petit port de Pennemünde, le professeur

Walter Oskar Erich Thiel[71] se réveillait à peine lorsque l'on frappa à la porte. Il était tôt, mais ouvrit sans crainte. Après tout, il était protégé en permanence par des soldats en faction et ne risquait rien. Devant lui, une ordonnance venait lui donner une enveloppe officielle. À l'intérieur, l'ordre de déménager l'ensemble de son matériel par le train en destination du nord de la France. Bien sûr, l'usine resterait sur place et son second superviserait pendant son absence, mais Thiel était un peu inquiet de se rapprocher du front. Il se rassura vite. Il n'était jamais totalement en première ligne et sa vie et ses « jouets » étaient bien trop précieux pour le Reich et le Führer. Tout fut fait selon les ordres et emporté par plusieurs trains.

La manœuvre totale prit plus d'un mois sous sa surveillance. Tout se passait pour le mieux. Et pourtant, il avait failli donner sa démission en août 1943, mais avait été nommé dès le lendemain remplaçant de son chef direct écarté par la SS : Von Braun. Il reprenait tous les travaux en cours et le projet entier était sous ses ordres. On ne refuse pas un tel poste et surtout un ordre en pleine guerre.

Plus tard, en avril, à Calais, un énorme convoi était arrivé lui aussi. Gustav allait entrer en service. Il était

[71] Un des concepteurs des fusées V2.

arrivé en pleine nuit par le rail et il lui fallait du temps pour se préparer. À son service, pas moins d'une vingtaine d'hommes. Il était impressionnant et son énorme silhouette se dressait sur le ciel encore pâle du petit matin. Les préparatifs s'achèvent et la machine se met en service. « Schwerer Gustav »[72], le grand frère de la grosse Bertha est enfin prêt à tirer. Il s'agissait du premier modèle, l'autre canon Dora avait été expédié en Russie, après le siège de Sébastopol. Il venait à peine d'être testé opérationnel la veille par quelques coups de semonce. Pour justifier le bruit, Les différentes Kommandanturs avoisinantes avaient prétexté une explosion dans un dépôt de munitions.

Le plus difficile et le plus long avait été de vérifier et de renforcer les voies ferrées pour supporter le poids du mastodonte, 1350 tonnes, le même poids qu'un destroyer. La logistique était énorme, des milliers d'hommes étaient nécessaires pour son déplacement. L'ensemble des pièces étaient réparties dans un convoi de 30 wagons. L'utilisation du canon nécessitait 6 semaines pour son installation, hors trajet. À ces difficultés venait s'ajouter l'exigence d'une certaine discrétion plutôt difficile pour un tel mastodonte.

[72] Gustav le lourd.

L'état-major allemand supervisait l'ensemble des opérations. Toutes n'étaient pas terrestres et l'une d'entre elles se déroulait en toute discrétion sous l'eau grise de la Manche près d'Ambleteuse.

À une centaine de mètres du bord, les plongeurs progressent rapidement. La lumière est blafarde, mais suffisante. Sous eux, un long du tuyau noir comme guide. Après tout, ce pipeline est facile à suivre. Posé simplement sur le fond de mer. Pas très gros. D'un diamètre de 10 cm, et, comme il venait d'être installé, il n'était pas encore recouvert par la vase et la végétation. Les hommes sont au nombre de quatre et le cinquième était resté sur le bateau. Pas très loin de la bouée, il est armé de jumelles pour scruter une mer déserte et surveiller la côte.

Que cherchaient ces hommes ? Une vanne ou deux. Pas d'humour là-dedans. Une opération secrète anglaise prévoyait deux oléoducs pour assurer le ravitaillement en essence des véhicules du débarquement. C'était indispensable pour eux. Seul fait amusant, le nom de code était « PLUTO »[73] comme le personnage de chien de Walt Disney. D'après Wikipédia, l'installation ne se ferait qu'après le débarquement, le 12 août. Mais c'était un mensonge.

73 « Pipe-Line Under The Ocean ».

Un document américain déclassifié m'avait permis d'obtenir plus d'informations. L'intervention du « Marine Einsatz Kommando » était donc nécessaire. Il fallait couper les vannes du pipeline.

Trouver l'extrémité d'un tuyau en pleine mer est extrêmement difficile. J'avais déniché une photo sur internet dans les archives américaines, cependant le cliché en noir et blanc n'était pas très précis. On y voyait une simple bouée de pêcheur et il avait fallu plusieurs sorties du commando pour repérer l'endroit.

Mais cette indication était tout de même primordiale. Cette balise signifiait que des Français complices avaient participé à l'installation. Il n'y avait pas d'autre explication possible. Seuls des locaux pouvaient connaître aussi bien la côte et surtout la surveiller. Si la bouée se détachait, ce repère essentiel était perdu.

La cinquième sortie en mer permet enfin de retrouver la marque. La bouée est neuve et pimpante. La petite équipe a vite fait de trouver l'extrémité de l'oléoduc au bout de la chaîne d'ancrage.

Mais une macabre découverte les attend. Les cadavres de deux Allemands en uniforme gisent au fond de

l'eau. Leurs uniformes sont criblés de trous. Les corps sont lestés pour éviter de remonter à la surface. Au vu de leur état de décomposition, ils sont là depuis peu. Un plongeur plus téméraire que les autres sépare un des deux morceaux de leur plaque d'identification ovale. Le matricule permettra de les identifier, mais au vu de la tenue, ils font évidemment partie de la Wehrmacht. Qui avait pu les tuer et les emmener ici ? Résistance ? Espions ? Ils avaient probablement trouvé l'oléoduc avant le commando. Ou bien leurs dépouilles avaient pour but d'effrayer les visiteurs éventuels.

Ce n'est ni le lieu ni le moment de s'éterniser. La vengeance viendra. En revanche, le temps est venu de neutraliser la vanne. Un modèle énorme, presque pas oxydé, et bloqué par un énorme cadenas. Qu'à cela ne tienne ! Il suffit de boucher le cadenas et d'y ajouter une seconde protection, elle-même soudée. La tâche prend une partie de la matinée, puis par acquit de conscience, les hommes-grenouilles continuent leur recherche. Le but de leur seconde excursion est de trouver une autre vanne pour la neutraliser à son tour. Dans l'urgence du débarquement, l'ennemi perdra alors un temps précieux.

Un des plongeurs refait surface pour se réchauffer un peu. À quelques dizaines de mètres, sur une barque, un homme armé d’un pistolet mitrailleur Sten menace son camarade, les mains en l’air. L’ennemi est facile à identifier. Cette arme est britannique. L’homme est Anglais ou pire, un terroriste français. L’homme-grenouille replonge et fait signe à ses camardes qui nagent au plus vite vers le bateau.

Tous se débarrassent de leurs bouteilles d’oxygène qui pourraient les trahir. Ils se positionnent lentement sous la barque de chaque côté. Le décompte se fait dans le silence. Le chef de plongée montre le chiffre cinq avec sa main puis entame le décompte. Au signal 1 de sa main, ils surgissent ensemble hors de l’eau. Les harpons se déclenchent. L’homme est transpercé de toute part. Ainsi il ressemble à Saint Sébastien ou à un hérisson. Au vu de la piètre qualité de cet homme, la seconde option s’impose. Son corps est lesté et jeté à la mer. Une autre équipe viendra s’occuper de la récupération. Il faut rentrer et rendre compte.

Cinq jours avant le Jour J, le 1er juin, loin de la France, dans les bases froides de Norvège les sous-marins allemands reçurent l’ordre de quitter leur base

pour prendre la direction de l'Angleterre. La totalité des bâtiments disponibles fut réquisitionnée par l'amiral Donitz sur la demande du général Kraiss et même ceux qui n'étaient pas encore totalement finis de peindre. Il ne s'agissait pas de les jeter directement dans la bataille ni d'affronter les navires ennemis dans la Manche dans un geste désespéré, mais d'intervenir avant le lancement de la flotte. Les U-Boote allaient attaquer par surprise plusieurs points stratégiques de la côte sud de l'Angleterre, dont le petit port de Shoreham et l'immense base de Portsmouth. Cette dernière destination était un point d'embarquement essentiel dans le dispositif anglais. Une immense flotte allait en partir et se donner rendez-vous au sud de l'île de Wight avec tous les autres navires.

Pour surprendre l'ennemi chez lui, il fallait dégager un chemin pour pénétrer dans celui qui avait été formé pour la marine anglaise. L'ennemi avait mis à l'eau plus de 6800 mines entre la France et l'Angleterre formant un chenal infranchissable. Tout ceci ne pouvait se faire sans un déminage préalable. Cette mission périlleuse fut confiée à un petit commando. Encore une fois, la météo était désastreuse. Pas un temps à prendre la mer sans de bonnes raisons. C'était le cas

pour nos ennemis et surtout pour nous. Nous n'avions pas le choix.

Un navire militaire qui quitterait son port d'attache risquerait d'être repéré. En revanche, le Marie-Berthe, un chalutier local réquisitionné quitta le port du Havre en pleine nuit. Destination le large. À son bord, un petit commando de spécialistes et mon ami Jacques. Le choix du Havre était intentionnel. Le départ d'un petit bateau de pêche passerait inaperçu.

Un canot gonflable motorisé avait été embarqué en toute discrétion ainsi que du matériel très spécifique. À plusieurs, les 6 hommes chargèrent de grandes poutres métalliques, plusieurs équipements de plongées, des bouteilles d'oxygène et des flotteurs. À contrecœur, j'avais appuyé la demande de mon ami Jacques qui avait désiré se porter volontaire. Ancien marin, il avait été opérateur sur un dragueur de mines et aussi pêcheur. À Marseille, rien que de bien normal.

Le Marie-Berthe arrive sur zone une heure après son départ et commence à remonter le chalut. Réglé à faible profondeur, il attire son lot de mines à la surface. Des Mark VI britanniques toutes rondes. Les mêmes que celles utilisées en Mer du Nord pour barrer

le chemin de l'Atlantique aux U-boots allemands. Elles ne sont pas magnétiques et le bateau de pêche a bien sûr une coque en bois, mais un simple contact suffit pour déclencher l'explosion.

L'engin explosif anglais est flottant, équipé de deux dispositifs réagissant à la pression. Ces embouts se neutralisent en cas de perte de son ancrage et de remontée à la surface. Il suffit donc en théorie de couper l'attache des mines pour la désamorcer. Ce dispositif n'était hélas ! pas implémenté sur toutes les mines. Les explosions ne sont donc pas rares et quelques-unes font jaillir des gerbes d'eaux immenses et des geysers de lumière de la mer sombre. Le travail prend du temps, mais se termine enfin. La surface dégagée doit permettre aux sous-marins et bateaux allemands de contre-attaquer.

Hélas, le bruit a ameuté les Anglais. Un navire de combat approche. Le radar ne ment pas. La quantité de mines en métal récoltée a renforcé l'écho du chalutier. Le désarmement prenait plus de temps que la récolte. Personne ne croirait à leur histoire de pêche plus que 5 minutes. Contre une telle puissance de feu,

se battre est impossible. Mais ne pas se battre est impensable.

Encore 20 minutes avant d'être à portée de tir. Il y a une mince chance pour qu'ils n'ouvrent pas le feu tout de suite. Il faut la saisir. Le canot gonflable est mis à l'eau traînant son dispositif de poutres métalliques reposant sur des flotteurs. Jacques et le sergent Schneider descendent et mettent le puissant moteur en marche. Le chalutier repart dans le sens strictement opposé au vaisseau ennemi, tous feux éteints en s'arrêtant plus loin pour attendre leur retour.

Le canot a allumé de puissants projecteurs et avance vers le chenal encore miné en direction du bateau ennemi. Schneider tire une balle dans un flotteur sur deux et les poutres s'enfoncent sous le niveau de la mer. Jacques pilote en douceur en tentant d'éviter les mines qui remontent en surface. La plupart restaient opérationnelles. C'était le but. Dans une tentative désespérée, Jacques espère en récolter quelques-unes pour barrer la route du navire de guerre en protégeant le chalutier.

Le patrouilleur n'est désormais plus loin d'eux. Jacques et son acolyte relâchent leur chargement. Schneider

est encore dans l'eau, en habit d'homme-grenouille pour détacher les derniers flotteurs récalcitrants. Les poutres coulent enfin, mais toutes les mines restent autour du navire et certaines emmêlées dans les cordages.

La masse sombre du bateau cache le peu de lumière de la Lune. Un puissant projecteur est braqué sur les deux hommes. Comme Jacques l'avait prévu, le lointain bateau de pêche fut ignoré, mais le canot rapidement repéré, toujours à cause de son chargement métallique.

Interpellé en français à grands cris de haut-parleur, Jacques fait des signes. Il lève les bras avec un grand sourire tout en ordonnant à Schneider de rester caché. Un simple balayage de projecteur déchirant la nuit noire permet de repérer les mines près du canot. Instantanément, une rafale est déclenchée depuis le pont. Jacques, touché en pleine poitrine, s'écroule. Son dernier geste est de s'écrouler sur le levier du canot. Le moteur se met en marche. Trop lourd pour manœuvrer, le torpilleur est touché sur le flanc. L'explosion provoque un trou béant dans la coque et le patrouilleur coule peu à peu. Le passage était fait.

La mission était réussie. Enfin, si l'on peut dire. Je n'appris la mort de Jacques que plus tard, bien après la bataille. Schneider fut le seul à revenir de cette dernière mission et consigna ces évènements plus tard, une fois récupéré par le chalutier.

Les U-boots avaient pénétré dans le chenal peu après et naviguaient vers leurs cibles. Quelques heures plus tard, la « Perfide Albion »[74] était en vue. Les navires ennemis étaient prêts à partir. Ils avaient tous rendez-vous le 5 juin à 30 km au sud de l'Angleterre. Plus précisément au sud-est de l'île de Wight pour un regroupement. Ce lieu de rassemblement était surnommé « Picadilly Circus » et ne pouvait être pris pour cible, car il concentrait trop de puissance en une seule zone. Le sacrifice de Jacques n'avait pu ouvrir qu'un seul chenal sur les 5 ouverts au préalable par les dragueurs de mines anglais.

À Portsmouth, la première salve de torpilles est tirée par le commandant Host Winkler de l'U217 et touche un destroyer ennemi de plein fouet. Le bateau anglais se couche lentement pour couler juste à l'embouchure du port. La panique suit immédiatement et le sous-marin en profite pour lancer une dernière torpille vers

[74] « Perfide Albion » est le surnom de l'Angleterre et du Royaume-Uni.

le fond du bassin. Un deuxième vaisseau est touché, le port est devenu inutilisable bloquant ainsi les régiments ennemis. La technique était voulue et répétable. Mais le U217 ne s'en tira pas indemne et un coup de canon venu de l'un des navires tomba à quelques mètres de la coque. Hélas, la coque est enfoncée et déchirée sur quelques mètres. Pire encore, les moteurs ne répondent plus et le compartiment des torpilles est endommagé. Plus moyen de s'éloigner ni de se défendre. Lorsqu'il veut plonger, les ballasts refusent de se remplir d'eau et le sous-marin reste en vue et sans défense.

Dans un dernier sursaut de bravoure, le sous-marin fait surface et dirige le canon de surface contre le port. Le 88 mm fait merveille et explose un par un les véhicules militaires amassés sur les quais. Il détruit même la structure du quai sur une centaine de mètres. Le but était clair. Empêcher l'embarquement des troupes ennemies. La réplique ne tarde pas et un obus vient couler le U217. L'équipage entier périt. De profondis !

Les autres furent plus chanceux et la mission fut tout de même une réussite avec néanmoins 5 sous-marins

détruits pour trente navires détruits et quelques quais endommagés Plus encore certains ports étaient bloqués par les épaves des navires de guerre. Une partie non négligeable fut bloquée, mais le débarquement suivit son cours. Le commandement anglais ne pouvait imaginer que nous étions au courant de tout et puis il était déjà trop tard. Notre but était de ralentir au maximum la flotte « alliée ».

Celle-ci était tout de même partie à l'heure prévue. Elle ne pouvait faire autrement que de se diriger vers la Normandie. Ce fut là qu'elle se heurta une deuxième fois aux sous-marins allemands. Dans ce nouveau combat et malgré la destruction d'une dizaine de vaisseaux supplémentaires, les pertes des sous-marins furent nombreuses. Vers 4 h du matin, l'ordre de se retirer fut donné à la grande surprise des sous-mariniers allemands. Mais on ne discute pas les ordres. Sur la douzaine de sous-marins restants, deux furent encore détruits durant leur fuite, mais la flotte ennemie avait un but et s'y tenait. Elle progressait vers la France.

10 jours auparavant, le renseignement allemand avait reçu des ordres. Il devait identifier pour moi dans les

transcriptions manuscrites de Radio Londres la trace d'un message précis. Si tout allait comme prévu et si le débarquement avait bien lieu, le premier vers du poème de Verlaine serait cité sur les ondes, le désormais fameux : « Les sanglots longs des violons de l'automne ». Une semaine plus tard en cas de second passage, l'attaque aurait lieu dans la semaine. Comme je l'attendais, le premier message avait été diffusé.

Le 5 juin 1944, soit la veille du débarquement, on me fait l'honneur de m'inviter à dîner avec le général Rommel. Nous ne sommes pas seuls et la salle à manger est pleine de colonels et de généraux. Je ne peux pas résister à l'envie de leur faire écouter la dernière phrase en direct. Il est 21 h, le repas fini, nous restons à l'intérieur, car la météo est mauvaise. Rommel boit un cognac et fume en écoutant Radio Londres. Kraiss à ses côtés paraît calme. S'adressant à son aide de camp, Hauptmann Helmuth Lang, Rommel déclare :

- La guerre sera gagnée ou perdue sur ces plages. Nous n'avons qu'une seule chance de repousser l'ennemi, et c'est quand il sera dans l'eau, barbotant et luttant pour venir à terre. La

> Hauptkampflinie[75] sera ici. Toutes nos forces doivent se trouver le long des côtes. Croyez-moi Lang, les vingt-quatre premières heures de l'invasion seront décisives... Pour les Alliés, comme pour l'Allemagne, ce sera le jour le plus long[76].

Sur ces paroles visionnaires, je consulte ma montre. Je n'ose lui confirmer que si dans 5 minutes le signal n'est pas donné, nos préparatifs auront été inutiles. Qui sait si les forces ennemies ne se reporteraient pas sur Calais ou bien ailleurs ? Qui sait si le débarquement n'aura pas lieu un autre jour ? À 21 h 15, la phrase tant attendue est enfin prononcée d'une voix chevrotante et pédante, juste après l'introduction musicale des premières mesures de la 5e symphonie de Beethoven. Nous n'avons plus que quelques heures devant nous. Le général me félicite et me salue. Le temps est à l'action.

Pendant ce temps, les hommes de quart et les guetteurs dans les blockhaus en première ligne étaient aux aguets. La relève et la garnison se tenaient prêtes. Toute une armée veillait. Certains commandos avaient

....

75 Ligne principale de résistance.

76 Le texte est authentique.

reçu des ordres particuliers. Certains partaient à pied vers les plages par petits groupes, une couverture sous le bras.

L'ingénieur Thiel était prêt lui aussi et attendait le signal de confirmation au fort de Mimoyecques sur la petite commune de Landrethun-le-Nord. Ce site présentait tous les avantages, il n'était qu'à 8 km des côtes et naturellement protégé à l'abri des regards. L'installation des fusées avait été fastidieuse, mais ce qui l'inquiétait le plus c'est le risque d'échec. C'était la première fois qu'il utilisait cette nouvelle méthode et il n'était pas question de faillir à sa tâche. Il tenait à utiliser au mieux l'argent et les précieuses matières premières mises à sa disposition par le Reich. Il avait été choisi pour son talent bien sûr, mais aussi pour cette raison.

Le téléphone de campagne sonne très tôt, mais Thiel est déjà debout, près de l'opérateur de tir, attendant l'instant. Le moment est venu. Retransmis à l'opérateur, la mise à feu est immédiate. Sur sa rampe de lancement, les V2 ne se dressaient plus à la verticale comme à l'habitude, mais en position inclinée. La portée sera plus faible, mais la cible n'était pas loin.

Des dizaines de fusées sont prêtes à décoller en bon ordre. Un observateur surveille depuis la côte et les standardistes de la Wehrmacht attendent pour retransmettre l'ordre. Celui-ci ne se fait pas attendre longtemps. Le V2 était utilisé pour la première fois contre des vaisseaux en pleine mer. Bien sûr, la technologie de l'époque ne permettait pas de les viser, mais le résultat est spectaculaire.

Chaque explosion détruit quelques bâtiments et destroyers. Le raz-de-marée déclenché et l'onde-choc font chavirer et couler encore une dizaine de vaisseaux tout autour de chaque impact. La réussite est relayée par les observateurs tout au long des côtes. Il faut continuer. Les autres V2 sont lancés et la flotte est partiellement détruite. Elle a subi de lourdes pertes en bateaux et en hommes. Plus du tiers de la flotte est stoppée. La flotte entière est tout de même ralentie, car les navires avoisinants doivent bien évident porter secours aux rescapés. Mais l'ennemi avance encore vers les plages de Normandie.

C'est au tour de la Luftwaffe d'intervenir. L'offensive des bombardiers allemands est déclenchée. Les Junkers Ju 488 avaient été envoyés quelques heures

plus tôt et escortés par la chasse. Par sécurité, ils avaient grimpé à une altitude maximale pour se trouver au-dessus des avions « alliés ». À une dizaine de kilomètres d'altitude, les équipages respiraient avec des masques à oxygène. Les bombes furent larguées pendant le dernier largage de V2 pour profiter de la confusion. Les chasseurs anglais se jetèrent dans la bataille, mais sans trop de succès. La mer se transforma en un champ de bataille et le tapis de bombes permit de détruire encore un grand nombre de navires qui flambaient dans la nuit. Fait assez rare pour le signaler, au vu de la densité du ciel ce jour-là, quelques avions avaient été touchés par les bombes en plein vol et explosèrent instantanément.

Les bombardiers et les planeurs sont en phase d'approche. Nous connaissions les localités visées. Nos unités n'avaient pas pu faire évacuer la totalité des populations civiles pour éviter toute fuite, mais nous étions prêts. Les unités étaient arrivées par camion ou à pied en avance pour se poster en embuscade. Vers 1 h 30, les avions larguaient les parachutistes sur le Cotentin. Bien qu'une partie des avions ennemis ait été abattue par la défense antiaérienne, la FLAK[77], il en reste encore beaucoup.

[77] Fliegerabwehrkanone signifie « canon antiaérien ».

Le ciel du petit village de Sainte-Mère l'Église se remplit de parachutes. Cette fois-ci, ce sont de vrais soldats et non pas des marionnettes en tissu. Plus de 500 « Ruppert »[78] de 50 cm de haut avaient été largués dans la région de St-Lô, Yvetot, Caen et aussi à l'est de l'Orne. Le stratagème échoua lamentablement, bien évidemment.

Le plan allemand est de piéger les troupes ennemies une fois au sol. La « bataille des haies » va avoir lieu. Le combat sera long et ardu en raison de la configuration particulière du bocage normand. Les parcelles de terrain étaient à l'époque bordées de haies, de chemins et de végétation, permettant aux défenseurs et aux attaquants de trouver un abri avant de reprendre l'assaut. En fait, l'équivalent d'une guerre des tranchées.

Face aux 13 000 soldats ennemis, nous opposons une force considérable. Nos effectifs comprennent des véhicules blindés, des Panzers, plusieurs divisions d'infanterie au complet. Mais aussi la glorieuse et expérimentée 9e division de Fallschirmjäger, des « chasseurs parachutistes » experts et engagés en tant qu'infanterie. Ils bénéficiaient depuis peu du

78 Nom de la marionnette. Simple épouvantail grossier n'ayant rien à voir avec celles du film « Le jour le plus long ».

Leibermuster[79], une tenue de camouflage performante et innovante comprenant du carbone pour brouiller les dispositifs de vision nocturne. Les six couleurs du camouflage allaient faire merveille dans les combats.

Comme les Américains en sont coutumiers, un pilote commet une erreur qui coûta la mort de ses hommes. Monté trop haut par peur des canons antiaériens, il largue un groupe de parachutistes un peu trop tôt en plein sur le village de Sainte-Mère-Eglise. La consigne est stricte. Ne pas tirer sur un parachute avant le sol. Regroupés rapidement dans une rue, les hommes de la 101e division aéroportée américaine résistent et combattent courageusement. Néanmoins, ils succombent un par un sous les tirs de l'infanterie.

Enfin presque. Seulement une poignée d'individus sont épargnés et capturés. Ils font partie de la 505e division d'infanterie parachutiste. Pour l'un d'entre eux, la toile de son parachute s'est accrochée au toit de l'église. C'était un certain John Steele[80], sauvé par deux

[79] « Buntfarbenaufdruck 45 » ou « Motif d'impression multicolore 45 »

[80] Anecdote réelle. Mais le GI mentit en affirmant qu'il avait vu l'ensemble des combats, car il était du mauvais côté du toit. Le cinéma hollywoodien en a rajouté et faisant sonner des cloches qui l'auraient rendu sourd, ce qu'il nia. Il fallait un héros. Bon

Allemands en poste d'observation dans le clocher. Rudolf May et Rudi Escher le décrochent en prenant tous les risques et sectionnent les suspentes du parachute. Puis Steele est fait prisonnier avec les autres Américains, emmené vers la Kommandantur de Caen.

Plus tard, son anecdote sera reprise dans le film « Le jour le plus long ». Mais nous ne le savons que trop : la vérité n'est pas dans les films. La preuve avec le film de Jacques Lanzmann, la Shoah. Ce n'était pas la première fois que les témoignages mentaient. Que dire du témoignage mensonger de Lucie Aubrac[81] ou du vétéran Georges Klein[82] ?

Un peu partout, les armes crépitent. Les Allemands et les Anglais échangent leurs tirs meurtriers. Mais les troupes du Reich ont l'avantage numérique. Sur les toits, les soldats de la Wehrmacht allument les

profil comique, pas très intelligent, son anecdote vraie ou fausse était parfaite pour le cinéma. Son corps repose aujourd'hui dans un cimetière maçonnique à Metropolis dans l'Illinois.

81 Ancienne communiste, résistante à Oradour-sur-Glane.

82 Le vétéran américain George Klein, qui affirmait avoir participé à l'assaut de la Pointe du Hoc le 6 juin 1944, n'a en réalité pas débarqué en Normandie. En même temps, Klein, ce ne serait pas juif ? Je dis ça, je ne dis rien.

projecteurs pour illuminer les champs aux alentours. L'ennemi ne peut plus progresser sans être vu. Les blindés légers entrent en action pour mitrailler les bosquets.

Il est temps de porter le coup de grâce. L'ordre est donné par un tir de fusée rouge et blanc éclairant la nuit noire. Cachés jusqu'à présent, les chars surgissent et se mettent en marche sur un ordre précis. Les portes des granges volent en éclat et les monstres d'acier s'élancent sur la route. Les positions ennemies sont brisées et malgré une ultime résistance, les Américains sont anéantis. Peu de prisonniers. Dans les bocages normands et derrière les murets de pierre, le drapeau blanc ne fut jamais hissé cette nuit-là. En revanche, l'immense drapeau à croix gammée resta fièrement sur le toit de la mairie. Plus tard vers 5 heures le combat cessa. La victoire est à nous. Chèrement acquise par les deux camps.

Il est 6 h 30 et l'armada avance toujours vers son but, même affaiblie. Elle a dû perdre le tiers de ses effectifs, mais la rage est toujours dans le cœur des hommes. La bataille finale est engagée.

Le jour se lève enfin et les barges de la 4e division d'infanterie sont sur la plage d'Utah Beach. Les soldats qui en descendent ne tardent pas à mettre pied sur les mines. Quelques centaines d'hommes sont fixés au sol ou sautent sur les explosifs. La vague humaine ne s'arrête pas. Les mortiers et grenades libèrent l'espace entre la mer et les bunkers. Ceux-ci ripostent avec de l'artillerie lourde, les mitrailleuses font feu de tous les côtés.

Sous la poussée des Américains, les blockhaus installés aux pieds des dunes sont en danger. Le 251e fait de mieux pour repousser l'assaillant, mais se trouve en réelle difficulté. La visibilité est encore faible, mais l'assaut fait rage. Les torpilles Bangalore sont assemblées du côté ennemi et se mettent à l'ouvrage sur les barbelés. Les mines explosent par chapelets entiers. Les tireurs d'élite visent les artificiers, mais les explosions ne facilitent pas la tâche. Il faut à tout prix empêcher les chars spécialisés d'ouvrir les champs de mines.

À Omaha Beach ont débarqué la première et la vingt-neuvième division d'infanterie. Le moment est venu de faire intervenir les blindés. Dissimulés sous un

camouflage, les chars se mettent en marche vers le haut des dunes et font feu tout en roulant. Arrivés sur la crête, ils se placent en ligne pour empêcher nos lignes d'être débordées par la masse des soldats qui débarquent. Alignées ainsi, les « sentinelles » crachent le feu. La plage est pilonnée. L'assaut ennemi est cloué sur place.

Je regarde ma montre, il est 7 h 30. Mon astuce va-t-elle fonctionner ? Les tireurs d'élite sont prêts. J'empoigne les jumelles pour scruter la plage. Un des fûts vient d'émerger et flotte à demi dans l'eau trouble sans que personne y prête attention. Ils avaient été immergés auparavant avec une charge de sel qui s'était enfin dissoute. Le premier explose, frappé d'une balle incendiaire, tirée par le fusil du tireur allemand le plus doué ou le plus chanceux.

J'essaie à mon tour, mais la fumée des combats rend la visée très difficile et il ne me faut pas moins de cinq tentatives pour atteindre mon but. Moins habile et moins dissimulé, une balle ennemie vient m'atteindre au bras. Du côté gauche fort heureusement. Le droit est intact. Jolie métaphore. Je peux continuer à tirer.

Mais je perds du sang et l'infirmier doit me faire un bandage de fortune. Une simple éraflure sans gravité.

Quelques détonations suivent et les autres fûts émergés à leur tour répandent le désarroi en explosant au cœur des lignes ennemies. Quelques barges prennent feu sans que la bataille s'arrête. Ma petite contribution était modeste, mais acceptable.

Au même moment, 52 000 soldats britanniques et plus de 20 000 Canadiens abordent les trois autres plages : Gold Beach, Juno Beach et Sword Beach. Sur la plage, le combat fait rage. À ce stade de l'affrontement, les anglais, Américains et Canadiens doivent se douter que le secret avait été éventé. Ils ignoraient tout de même l'origine de la fuite et surtout ce que nous savions vraiment.

À Gold Beach, sur la plage, un commando attend, parfaitement dissimulé sous le sable. La couverture qui les recouvre les camoufle et sous eux, une autre couverture et une bâche plastique les isolent de l'humidité et du froid. Après une longue attente, les hommes sont pressés d'en découdre. Bien entendu, ils étaient sur la seule partie de la plage dépourvue de mines, mais le piège va-t-il fonctionner ?

Les soldats ennemis sont à bonne distance. Au signal, le commando allemand fait feu. La surprise est totale. L'ennemi ne s'attendait pas à voir des Allemands sur la plage. Des dizaines de GI's sont fauchés en pleine course. En appui, les blindés légers interviennent à nouveau selon le plan établi. Sur chaque plage le même scénario se déroule, la progression est ralentie ou stoppée. En ce qui concerne les navires en mer, les V2 avaient continué leur mortel ravage.

Gustav, le « lourd », le frère de la grosse Bertha, allait entrer en jeu. À quelques kilomètres du front, les énormes obus de 80 cm de long et de 3,75 m de large sont chargés avec une grue. À douze mètres de haut, un inspecteur de tir vérifie la manœuvre. Les opérateurs s'éloignent et protègent leurs oreilles par un casque.

Le canon tonne et l'obus part en trombe. Quelques minutes plus tard, l'obus explose en pleine mer au beau milieu de la flotte. L'explosion est si intense qu'elle détruit totalement et instantanément un destroyer et couche plusieurs navires sur le flanc. Un coup rude porté au moral de l'assaillant. Encore une fois, la mort vient du ciel et sans pouvoir riposter.

Mais le canon, si puissant soit-il, ne pouvait que tirer 14 obus par jour, soit deux tirs par heure. Mais chaque obus faisait mouche et semait la destruction. L'impact psychologique était fort et voulu.

Chaque bâtiment naval ennemi n'avait cessé de bombarder nos lignes depuis leur approche. La furie des hommes et des armes ne cessait pas. Les GI allaient se faire massacrer sur la plage, abandonnés par leurs officiers.

L'aviation allemande entre elle aussi en jeu. Elle a été retardée jusqu'à maintenant par un combat aérien sans merci contre les avions alliés, remporté haut la main. Une horde de stukas déchaînés rasent la plage apportant le feu dans les rangs ennemis. Ils visent les barges, lâchant leurs bombes. Ils prennent garde de rester en dessous des canons des destroyers pour être inatteignables. Seuls les patrouilleurs dotés de tourelles ripostent avec ardeur.

L'artillerie au sol était déployée depuis une semaine et Georg, ou « Go » pour ses copains de la Luftwaffe, était affecté au PAK 43. L'instruction se faisait sur place et il était fier de manier un bel engin tout neuf qui tirait les obus standards de 88 mm, mais à une

cadence accélérée. Le maniement était aisé. Encore jeune, il avait été promu à ce poste grâce à son habileté et il n'avait pas son pareil pour atteindre des cibles aussi mouvantes que hautes.

La tactique du jour est la suivante. Les anciens modèles de canons assurent les tirs de barrage et les nouveaux finissent le travail. Plus rapides et plus efficaces, le succès des canons PAK 43 est garanti même si un seul obus atteint sa cible. Le capitaine, inquiet, les avait convoqués tout à l'heure pour leur expliquer l'enjeu de la bataille. La victoire est obligatoire. Aucun bombardier ne doit passer. La « ligne de résistance » de Rommel ne doit pas être brisée.

Pour Georg, la nouvelle routine se met en place, le casque bien placé sur ses oreilles et les bouchons auriculaires indispensables. Georg s'assoit sur le fauteuil, enclenche les manettes et actionne les vérins. Le grand tube se met en mouvement presque sans bruit et en souplesse, puis Georg pose la main sur la manette de déclenchement en bakélite. L'engin réagit au quart de tour. Une vraie merveille. Quatre autres soldats sont à la manœuvre. Trois sont affectés au

chargement, et un coéquipier à la visée. Une équipe rodée depuis des années. De véritables frères d'armes.

La détection acoustique est prête et repère rapidement les premiers avions. L'équipe des projecteurs est elle aussi à la manœuvre et zèbre le ciel de ses faisceaux de 2 m de diamètre. Le générique de la Century Fox[83] n'a qu'à bien se tenir ! C'était d'ailleurs leur blague favorite. Les bombardiers sont là et les tirs ont déjà commencé. Le vacarme des canons est assourdissant et Georg est déjà en action.

Il répète mentalement sa routine. Ne pas se crisper sur les commandes comme un débutant. La haine de l'ennemi ne sert à rien. Estimer la distance, viser et faire feu. Répéter la manœuvre à l'infini. Tout en haut dans le ciel, l'obus éclate. Ne pas s'attarder. Il faut garder la cible en vue, estimer la vitesse et tirer un peu plus loin sur la trajectoire. Rester souple et changer d'objectif. Le tout en quelques secondes comme un automate, les gestes saccadés. Sans réfléchir ou presque.

[83] La musique de ce célèbre générique était du juif Alfred Newman. La MGM fut fondée par le juif William Fox, le juif Joseph Schenck et Darryl F. Zanuck.

En ce qui concerne les troupes aéroportées, leur mission requérait une nuit de pleine lune. C'était le cas la nuit précédente, la raison précise de la date du débarquement. Ce soir, le ciel est encore très clair même si la fantastique quantité d'avions l'obscurcit presque totalement. Mais pour la FLAK, cette clarté est une aubaine. Les formes se détachent plus facilement. Étrangement, la lumière vient du sol. Parfois, un projecteur vient balayer un court instant la carlingue d'un appareil. Ou bien les lueurs des obus qui explosent et les projectiles traçants éclairent brièvement les flancs des avions.

Comme à son habitude, Georg a touché sa cible. Un B-29 explose en plein vol. Le chargement de bombes a été touché de plein fouet et le ciel s'illumine comme un soleil couchant. Le tir de barrage a été aussi très efficace et les forteresses piquent du nez. Quelques parachutes sont en vue, rescapés d'un bombardier en déperdition. Mais le barrage antiaérien a été si efficace que la victoire est assurée.

L'objectif ennemi est la ville de Caen. Dans la furie de la guerre, les Américains avaient noyé de bombes la ville qui fut réduite en cendres. Des alliés de la France

pourtant. Plus de 600 morts à cause d'une erreur soi-disant du pilote. La cible était un pont sur la rivière l'Orne un peu plus loin. Une simple erreur. Un reportage télévisé m'avait mis hors de moi. Un ancien résistant avait juste admis que les bombardiers avaient tué tout au plus quelques vaches. De quel côté sont les négationnistes ? Même les chiffres communément avancés étaient faux. Si l'on considère le bombardement du Havre, on comprend mal comment 9800 tonnes de bombes lâchées ne peuvent faire que 2000 civils morts. Un décompte funeste de quatre tonnes pour tuer un seul civil ?

La ville de Caen est désormais épargnée au fort prix du sang. Les carcasses brûlantes des forteresses s'écrasent dans les champs et les pilotes éjectés n'atteignent pas le sol, déchiquetés par la Flak. Peu de survivants. Mais pas un seul mort ni blessé du côté allemand dans la section de Georg. Il sera promu au grade supérieur, ayant abattu plus de 3 appareils à lui tout seul. Ses collègues sur la côte auront à subir plus de pertes. Les canons étaient principalement pointés vers les barges et les bateaux qui ripostaient.

Plus loin, au QG allemand, vers 3 heures du matin, le général Kraiss demande à être mis en relation téléphonique avec Thiel. Il doit convaincre l'ingénieur de collaborer. Ils ne font pas partie de la même armée et il n'a aucun moyen de pression sur lui. Kraiss joue franc jeu. Le respect de la science d'un côté et de l'autre la reconnaissance envers le combattant.

- Allo, Professor Thiel ?
- Ja, général.
- J'ai besoin de votre aide si cela est possible.
- Je vous écoute.
- Pouvez-vous diriger 4 de vos engins sur des points particuliers sur la côte ?
- Oui, mais pouvez-vous m'en dire plus ? J'ai besoin d'explications.
- Il me faut un petit raz-de-marée. Pas très grand, mais suffisant.
- Il sera forcément réduit du point de vue du temps, mais on peut arranger cela pour obtenir des vagues de quelques mètres. Le tout sur une

surface limitée, car la profondeur d'eau est un paramètre important.

- Bien entendu.

Kraiss acquiesce sans forcément comprendre. Il était pressé. Il a gagné. Thiel semble convaincu et part déjà dans ses calculs.

- Il ne faut pas grouper le tir de trop près sinon les ondes s'annulent. Je pense qu'il suffirait de décaler les impacts de quelques secondes, voire quelques minutes. Laissez-moi faire quelques calculs. C'est très intéressant comme problème.

Kraiss coupe court.

- Vous pouvez effectuer les tirs à quelle heure ?

- Laissez-moi une heure, non 30 minutes.

- Merci, je compte sur vous !

- Bonne chance, général.

Une demi-heure plus tard, des fusées V2 explosent en mer par grappes de quatre, à peu de distance des plages. Des dizaines de patrouilleurs et de bateaux sont coulés par l'impact direct ou non. Comme prévu,

un petit tsunami se forme et de grandes vagues font tanguer tous les bateaux présents.

Sur plusieurs centaines de mètres, des batteries entières avaient attendu le signal pour faire feu. Couvertes de bâches couleur sable, elles étaient indétectables vues d'avions ou même depuis les bateaux ennemis. Toutes ensemble, elles se dévoilent et tirent sur les bateaux en vue. L'ennemi ne peut plus viser, la houle est trop forte.

Le capitaine Werner et son ton doctoral commandent.

– Concentrez le tir sur les plus gros vaisseaux. Je vous l'ai déjà dit. Plus de concentration. Un obus coloré dans chaque groupe de canons pour ajuster le tir. Le groupe A sur le destroyer. Le groupe B sur le deuxième à droite et ainsi de suite. Les binômes de l'entraînement doivent rester sur une cible jusqu'à sa destruction.

La stratégie ne permet pas à l'ennemi de riposter. Durant un simple petit quart d'heure, la Flak va pilonner les bateaux sans aucune résistance. Les navires s'enflamment, coulent ou se couchent sur le flanc, bloquant la progression ennemie. Les

Messerchmitts mitraillent à tout va. L'ennemi est cloué au sol sans aucun renfort, pris en tenaille entre les troupes allemandes et les barges coulées ou fixées loin de la plage. Sur la plage, le courage des GI ne faiblit pas et tous les soldats résistent de leur mieux. Mais le vent a tourné à l'orage pour eux. La mort est au rendez-vous. Voir mourir des hommes n'est jamais réjouissant. Même si la victoire était à portée de main, ce massacre doit finir.

J'emploie alors une ultime ruse. Je fais apporter des draps blancs « empruntés » à l'infirmerie de campagne et me mets à peindre sur chacun les mêmes quelques lignes à la va-vite sous l'œil étonné de mes camarades soldats. Ensuite, je les fais déployer par des messagers sur les différents théâtres des combats.

Ce ne fut qu'au bout d'une heure que le combat cessa. Trois fumigènes blancs sont lancés simultanément sur chaque plage par un groupe de soldats alliés équipés d'une radio. De notre côté, le colonel ordonne un cesser-le-feu immédiat. Ma ruse a fonctionné. Mon message a été relié de la plage jusqu'aux officiers sur les vaisseaux puis jusqu'à Londres ou la décision de stopper le débarquement a été rapidement prise.

Les politiciens et militaires avaient compris qu'il valait mieux éviter le massacre de leurs hommes, non pas par humanité, mais par calcul politique. Une fois revenus à la vie civile, les soldats sont des électeurs.

Quant au message peint, le voici en entier :

STOP OVERLORD. WE KNEW ALL ABOUT PLUTO, NEPTUNE, FORTITUDE, UTAH, OMAHA, GOLD, JUNO, SWORD…[84]

Enfin, les armes se taisent. Des nuages de fumée s'élèvent de la plage. Le feu consume encore des dizaines de véhicules ici et là. Le silence se fait peu à peu. Les Américains rembarquent et se regroupent près des rares barges épargnées. Le sable et la mer sont couverts de cadavres. Les dépouilles des soldats devront malheureusement rester longtemps ainsi avant que la plage soit déminée. Les lois de la guerre sont implacables.

La jonction entre les différents corps d'armées britanniques et américains ne s'est jamais faite. Les Canadiens aussi ont payé un lourd tribut à un

[84] « Arrêtez OVERLORD. Nous savions tout de PLUTO, NEPTUNE, FORTITUDE, UTAH, OMAHA, GOLD, JUNO, SWORD ». Tous étaient des noms de codes secrets pour le débarquement, les 5 derniers concernaient les plages.

débarquement raté. Caen fut épargné, mais aussi toute la région : Argentan, Condé-sur-Noireau, Coutances, Lisieux, Pont-l'Évêque, Saint-Lô, Vire. Le millier de bombardiers britanniques ne purent jamais prendre le relais des Américains.

Rommel était parti à Berlin réclamer sa part du succès. Le général Kraiss est avec nous, il rassemble les hommes présents autour de lui. Sans réclamer le garde à vous réglementaire, il grimpe sur un véhicule et harangue la foule :

- Soldats ! Dieu était avec nous aujourd'hui ! Nous n'avons pas seulement gagné une bataille, mais celle-ci est la plus grande. Nous gagnerons cette guerre. C'est écrit. Tout comme Napoléon, il vous suffira de dire : j'étais en Normandie, pour qu'on réponde : « voilà un brave ! ». Bravo à vous soldats ! Longue vie au Führer ! Heil Hitler !
- Heil Hitler !
- Sieg Heil !
- Sieg Heil !
- Rompez les rangs.

Les hommes rentrent et le repli se fait dans l'ordre et le calme. Les hourras font place au silence. Le combat et la journée s'achèvent tous les deux. Le soleil va bientôt se coucher. Le ciel est rouge et le sable humide a la couleur du sang. Ma vareuse est rouge du sang de ma blessure, mais j'ai la chance d'être encore en vie. Je n'avais même pas utilisé ma précieuse alliée, ma machine.

Autour de moi, les cadavres s'amoncellent. Omaha Beach est bien devenue la plus sanglante des défaites de l'armée ennemie. L'histoire a été changée par nos mains, elle retiendra enfin le nom de ces héros de la 352e division.

Chapitre 6 : Hiroshima – Japon

Puisque j'avais décidé de reconstruire l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, je devais empêcher les drames japonais d'Hiroshima et de Nagasaki. L'enjeu humain était si énorme qu'il en devenait critique et vital. Au point où j'en étais, je pourrais perdre ma vie s'il le fallait pour éviter la catastrophe.

Qui pouvait décider de massacrer autant de civils en une seule fois ? Quel gouvernement pouvait-il être assez corrompu par le poison de la haine distillé par les juifs ? Le massacre était d'autant plus horrible que flagrant et sans remords de la part des États-Unis. Même à ce jour, en 2017, les États-Unis n'ont émis aucune excuse à cet anéantissement alors que, du côté français, Jacques Chirac[85] s'était excusé pour moins que cela.

Il faut empêcher cette hécatombe à tout prix. Côté pratique, je ne parle pas du tout le japonais et n'ai pas le temps de l'apprendre. Depuis quelques semaines, au début du mois d'avril 1945, installé au cœur du Reich à Berlin, j'avais confié aux services

[85] Jacques Chirac impliqua la responsabilité de la France dans la rafle du Vel d'Hiv.

secrets allemands l'ensemble de mes plans préparés depuis Paris. Ils furent recopiés patiemment depuis mon téléphone et accompagnés de preuves aisément vérifiables. Il leur avait fallu deux bons mois pour les accréditer avec certitude. Entre autres, il avait suffi de prononcer aux États-Unis le nom de code confidentiel des deux bombes : « Little Boy[86] » et « Fat Man[87] » pour déclencher une vague d'arrestations internes aux États-Unis. Une preuve.

Dès lors, on me faisait totalement confiance, suffisamment pour me permettre de continuer ma mission. Il ne suffirait pas d'envoyer un télex au japonais pour les convaincre et stopper les plans destructeurs des Américains. Ce n'était pas aussi simple. Le voyage sur place était indispensable. Après plusieurs semaines d'inactivité, je fus convoqué par mon supérieur.

....

86 Bombe A qui fut larguée sur Hiroshima au Japon le 6 août 1945 à 8 h 15.

87 Bombe A qui fut larguée sur Nagasaki au Japon le 9 août 1945.

Mon interlocuteur allemand est Karl Steiner, le SS-Obergruppenführer[88] dépendant du SD Ausland[89] qui lui-même fait partie du Reichssicherheitshauptamt[90] (ou RSHA) qui s'occupe de l'espionnage à l'étranger. Outre leurs grades imprononçables, la complexité de l'Administration allemande n'est pas un vain mot. Mais, exceptionnellement, en tant que Français, je n'ai qu'un seul et unique contact. Sécurité et aussi efficacité sont les maîtres mots. Steiner est blond, carré, grand et athlétique et parle toujours d'un ton direct. Il s'exprime dans un français impeccable. C'est un homme direct et sincère, un réel partisan du Führer. Ce n'était pas toujours le cas chez les officiers allemands.

- Vous prenez l'avion dès que possible. Vous serez sur place bien avant le largage. L'échec n'est pas envisageable. Il faut absolument que vous réussissiez. Je ne vous retiens pas.

J'acquiesce avec déférence. On ne plaisante pas avec la discipline, surtout allemande. Un claquement de bottes aurait été de rigueur, mais je n'étais pas allemand ni même autrichien. Un salut suffit. Un vrai

[88] Grade de général.

[89] Division du Service de Renseignement de la SS.

[90] Office central de la sécurité du Reich.

salut comme je les aime, agrémenté d'un « Heil Hitler » circonstancié. Le Führer et les Allemands ne saluaient pas de la même façon en permanence. Le salut et l'intonation étaient fonction de l'évènement. Il n'est qu'à voir les films et vidéos de l'époque pour s'en rendre compte.

Une voiture me mène rapidement à mon hôtel ou j'emporte mes affaires et surtout ma machine. J'en aurais bien besoin. Le pilote et son copilote me saluent à mon arrivée à l'aérodrome militaire. Il fait chaud en ce mois de juillet. Le voyage va être long jusqu'à Kyoto et nous sommes les seuls à bord, le secret de la mission l'exige. Il me faut arriver avant le mois d'août sinon les bombes seront lâchées et sinon mon voyage serait vain.

Mon uniforme a changé, c'était désormais celui d'un Sturmbahnführer[91], un commandant de la Waffen-SS. Une récompense pour services rendus, d'après Steiner. De plus, on ne pouvait envoyer un sous-officier pour une mission secrète de type diplomatique ni un grade trop élevé.

Une fois assis, le décollage est brutal. Mon corps s'enfonce ou plutôt s'écrase littéralement dans le siège.

....

[91] Grade du parti national-socialiste équivalent à commandant.

Le calme revient au bout de quelques minutes. Aucune peur à avoir, le soleil brille et la météo est clémente. L'avion ne tangue pas trop et me laisse bientôt en repos. C'était la première fois que je prenais l'avion et le confort des lignes aériennes modernes n'existait pas encore. Pour la première fois aussi, je me rendais au Japon. Et en tant que SS, naturellement. Je ne sais pas grand-chose sur ce pays, hormis les clichés et la sous-culture importée des mangas.

Juste avant de partir, j'avais appris dans les journaux que l'île d'Okinawa venait d'être attaquée par les Américains. Plus tard, elle sera placée sous administration civile américaine jusqu'en 1972. Après la guerre, tout comme Nuremberg, la répression américaine avait aussi frappé le Japon avec les procès de Tokyo contre les « criminels de guerre ». Par contre, pas de procès pour les holocaustes d'Hiroshima et de Nagasaki qui succédaient à Dresde. Comme d'habitude, la véritable haine de nos ennemis refuse encore que les « criminels de guerre » japonais soient enterrés parmi les soldats réguliers, tout comme les corps des membres du Reich avaient été disséminés et jetés on ne sait où.

Pour la première fois dans mon périple, j'ai l'occasion d'accomplir ma tâche sans risque pour ma personne. Alors je relâche la pression et rêve tout à mon aise, cherchant un peu de réconfort dans ce monde en guerre. Les nuages blancs loin en bas sous la carlingue avancent doucement et la Terre offre toujours un spectacle d'une telle beauté. Pas la peine d'aller dans l'espace pour se sentir tout petit sur le sol de notre planète. À côtoyer la nature, certains deviennent écologistes et d'autres se rapprochent de Dieu. J'ai choisi la seconde option. Cette clarté, cette blancheur et le ronronnement du moteur m'assoupissent peu à peu jusqu'au prochain atterrissage.

Les escales sont réduites au maximum et Steiner m'avait conseillé de ne pas sortir de l'aéroport pour limiter les risques. Le tourisme ne me tente guère de toute façon dans les pays traversés et survolés. En ce qui concerne le confort, il est rudimentaire. Notre équipe volante se restaure là où c'est possible et cuisinons parfois autour de l'avion. Le voyage est long et je tâche de dormir le plus souvent possible. Seul dans la cabine, j'en profite pour consulter mon téléphone et le recharger discrètement. Je l'avoue aussi, j'en ai aussi profité pour m'adonner à un jeu

vidéo, histoire de faire passer le temps et de retrouver la modernité futile.

Enfin l'arrivée à Kyoto. Me remettant de l'un de mes nombreux sommes, je me redresse. Un Allemand mou et avachi n'est pas de mise, surtout au pays du Soleil levant. Les Japonais sont très attachés au protocole, ne les décevons pas. Après une inspection sommaire de ma tenue, je redresse ma visière, me défroisse, et, prenant ma lourde valise, descends de l'aéroplane. Il fait un peu frais malgré le soleil. Aucun soldat ne m'attend, mais heureuse surprise, une jeune fille est là, en habit traditionnel japonais. Un kimono blanc et doré, magnifique, mais simple. Elle parle français avec un accent charmant :

- Bonjour, Capitaine. Je me présente. Mon nom est Aiko Tojo. Je suis votre interprète. Mon père m'a chargée de vous accompagner jusqu'à notre maison. Vous êtes notre invité.
- Enchanté. Votre français est parfait.
- Merci beaucoup. Suivez-moi.

Rien de plus facile. Elle avance à petits pas. Être vêtue d'un kimono ne doit pas faciliter sa démarche ni ses

chaussures d'ailleurs. Mon hôtesse est fort jolie d'ailleurs, et très féminine. Mais je devais me ressaisir. Pas question pour moi de jouer au joli cœur. La première fois en Allemagne m'a servi de leçon.

J'avais été informé par Steiner de mon hébergement chez le général Hideki Tojo qui était aussi depuis 4 ans le Premier ministre du Japon tout en demeurant ministre de l'Armée impériale. J'ignorais tout de même que sa propre fille se chargerait de m'accompagner. Éviter de la regarder est une chose très difficile. Encore un peu troublé, je grimpe avec elle dans une superbe voiture conduite par un chauffeur en livrée. Elle ne parle plus, cela la rendait encore plus mignonne. En ces temps guerriers, comment ne pas fondre devant la beauté d'une femme, enfin une jeune fille ?

Le trajet est trop court et le véhicule s'engage maintenant dans un grand parc au bout duquel se dresse incongrûment une grande maison de style européen, un petit hôtel particulier. On se serait cru à Paris. Étrangement, pas de maison en bois. Le luxe peut-être ? Ou bien l'attrait de l'architecture étrangère ? Un signe de position sociale ?

Galant, j'aide Aiko à descendre du véhicule. Celle-ci me remercie et prend congé :

- Je vous laisse. Mon père va vous recevoir tout de suite.

Je m'incline, pensant bien faire. Aiko sourit. Aurais-je commis un impair ? Sans attendre, un domestique désire prendre mon bagage. Je refuse. Il s'excuse puis un second m'accompagne vers le bureau du général. Le document secret par les Allemands avec mon aide formait un solide dossier parfaitement illustré et destiné à convaincre. Enfin, j'allais pouvoir l'exposer.

Le valet me fait patienter dans une sorte de salle d'attente décorée de photographies et de sabres japonais. Dire que juste après la guerre, lors de l'occupation américaine du Japon, tous les arts martiaux furent interdits et les sabres confisqués pour le plus grand plaisir des collectionneurs américains.

Quelques journaux traînent là, comme dans toute salle d'attente qui se respecte. Mais nous n'étions pas chez un dentiste et il ne s'agit pas de vieilles revues. Les éditions récentes des journaux de tous les pays, et

même de France et de Chine, recouvrent le bois de grandes tables permettant de les consulter.

Les journaux parlent encore des bombardements de Yokohama de Tokyo qui ont fait respectivement 8 000 et 100 000 morts. Les livres de notre époque donnaient pour l'ensemble des bombardements effectués par les Américains près de 500 000 morts sans compter ceux des deux bombes atomiques. Mais le temps n'était pas venu de compter les morts. Il fallait sauver les vivants. Il est temps pour moi de rencontrer Hideki Tojo, car le valet me fait entrer.

Derrière son bureau, le général est de petite taille, portant moustache et lunettes. Il est assez âgé, né en 1884, cinq ans avant Hitler. Poli et affable, il se lève et vient me serrer la main à l'européenne. Il avait voyagé en Europe, en Suisse et même en Allemagne et y avait appris le français et l'anglais.

- Vous avez fait bon voyage ?
- Oui Général.
- Je vous écoute.

- Ma mission consiste à vous remettre ce dossier en mains propres afin que vous l'étudiiez attentivement. Ces notes représentent les informations que j'ai pu rassemblées.
- Merci, nous allons les faire étudier par nos services.
- C'est tout naturel.

J'avais l'habitude.

- Mais j'ai une autre requête à vous formuler.
- Laquelle ?
- Des renseignements précis me sont parvenus entre temps sur un conflit à venir en Mandchourie. L'armée du Kwantung est menacée.

Le général Tojo se fige quelques instants puis dans l'instant se décide à parler. C'est une surprise totale pour lui. Du 1er mars 1937 au 30 mai 1938, Hideki Tojo avait été chef d'état-major de l'armée du Kwantung, sous les ordres du général Ueda Kenkichi.

- Quelles preuves apportez-vous ?

- Ce serait trop long à détailler. Je dois mettre tout ceci par écrit. Il me faut une semaine tout au plus.

- Vous serez mon invité. D'ailleurs, vous avez déjà rencontré ma fille, votre interprète.

- Oui, je vous remercie de votre accueil.

À regret, je devais mentir à la fois aux Allemands et aux Japonais. Mon supérieur hiérarchique ne savait rien de ma démarche sur l'attaque russe, mais c'était pour la bonne cause. De toute façon, ils n'auraient pu la contrer dans l'état où était l'armée allemande. Toujours la même technique. Prouver ma bonne foi.

- La décision ne m'appartient pas totalement, mais je prendrais la décision très vite. Sur ce, je dois vous laisser. J'en suis désolé.

Le soir même, on me loge dans la maison du général dans une chambre très agréable avec vue sur le jardin. On me présente ensuite sa femme Katsuko Ito et sa famille. Aiko avait une famille nombreuse : 3 sœurs et 3 frères. C'était encore admis par la société. De nos jours, la famille nombreuse est moquée, traitée de « catho intégriste », mais à l'époque c'était un don des

dieux. La politique de dénatalité japonaise n'a commencé qu'après la guerre en 1948.

Dès le lendemain, je me mets à mon travail de copiste, passant la journée à rédiger le rapport promis. Le soir, au dîner, Aiko me précise qu'elle avait tout de même prévu de me faire visiter à la fin de la semaine la ville de Kyoto. Au programme, plusieurs temples, dont le Pavillon d'Or. D'après elle, il est incontournable. À ce propos, j'avais lu que la ville de Kyoto avait failli être la cible de l'arme atomique. Elle aurait été épargnée sous l'impulsion, dit-on, de Henry L. Stimson, secrétaire à la guerre à l'époque, qui avait connu et admiré Kyoto pendant sa lune de miel. Vrai ou faux ? On ne le saura jamais.

Néanmoins, c'est avec plaisir que je promets à Aiko de visiter la ville aux mille temples et le Kinkaku-ji[92]. D'ailleurs, l'écrivain nationaliste Yoshi Mishima avait consacré un livre à l'incendiaire du temple en 1950. Je me remets au travail. Chaque jour, je couvre des pages et des pages, dessine à foison sur des feuilles volantes que je numérote ensuite soigneusement. En cas de ratures, je recommence, car, hélas, les effaceurs n'existaient pas à cette époque.

....

[92] Autre nom du Pavillon d'Or.

À la fin de la semaine, je rejoins Aiko avec plaisir pour notre balade. Que ce soit bien clair, elle est charmante et mignonne, mais elle n'éveille rien en moi. Pourquoi ? Est-ce le manque d'intérêt pour les filles asiatiques ? Un semblant de conscience de race ? Pas du tout. Elle appartenait au passé et moi à l'avenir ? Ce n'était pas encore cela. Une fidélité à mon hôte ? Le respect de mon uniforme ? Rien de tout cela. Mais elle est bien trop jeune pour moi et je suis trop impliqué dans ma mission. Et puis, je n'étais pas le seul à avoir fait passer sa mission avant tout.

La journée est ensoleillée et je suis d'excellente humeur. Pas Aiko. En cheminant à mes côtés vers l'entrée du parc, elle paraît plus inquiète que d'habitude.

- Qu'avez-vous ?
- Je n'ose vous le dire. C'est gênant.
- Allez-y. Confiez-vous. Je n'en parlerais à personne.

Elle se tait encore, paraissant encore plus triste.

- Je pars bientôt de toute façon. Avec votre secret.

Elle esquissa un semblant de sourire.

- Mon père a une maîtresse.

- Non ?

- Oui, il part souvent en secret sans nous dire où il va. Et puis un jour, j'ai trouvé ceci.

Elle soulève chastement son kimono pour retirer un dessin fait à la main.

- Ce n'est pas le symbole de notre clan. J'ai fait des recherches. Aucun n'a cet emblème. Je ne comprends pas. Un clan étranger ? Celui de sa concubine ? Ou bien veut-il fonder un autre clan ?

Elle se met soudainement à pleurer. Je n'ose la consoler et la prendre contre moi, comme une sœur, une petite sœur. Je regarde avec attention le dessin qui me rappelait quelque chose.

- Que va devenir notre famille ? Mes frères et mes sœurs ? Nous serons déshonorés ?

- Vous vous trompez Aiko. Le symbole est celui d'une société secrète : « la Société de la Double Feuille » à laquelle appartient votre père.
- Tout s'explique. Je vais lui demander pardon.
- Déchirez plutôt ce dessin et n'y pensez plus.
- Vous avez raison.

Elle sèche ses larmes et se lève. Il est temps de succomber aux charmes de Kyoto et de ses fameux temples. Au milieu d'un lac et d'un jardin japonais typique, un temple splendide s'élève sur trois étages. Il avait été incendié plusieurs fois par le passé et seul le pavillon d'or avait survécu. Aiko ne savait pas encore qu'en 1950 un déséquilibré y mettrait le feu.

J'écoute sagement ses explications sur l'architecture. Le premier étage a été construit dans le style Shinden, le deuxième est de style Bukke, courant dans les résidences de samouraï, et l'extérieur est entièrement recouvert de feuilles d'or. Enfin, le troisième et dernier étage, conçu dans le style d'une salle de méditation zen chinoise, doré à l'intérieur comme à l'extérieur, est couronné d'un phénix d'or.

- C'est quoi l'animal là-haut, un coq ?

Aiko se mit à rire sans retenue.

- Non, c'est un Garuda. C'est un phénix dans la mythologie hindoue et bouddhiste. Ça signifie aussi aigle.

Ça me parle. J'aime bien le symbole. Un jour viendra où le national-socialisme régnera à nouveau. En tout cas, il n'était pas mort. La suite de la journée est délicieusement exotique. Nous faisons une pause dans un restaurant, mangé du poisson et du riz avant de continuer la visite de la ville.

Le soir venu, après un brin de toilette, le général me convoque dans son bureau.

- Nous avons vérifié et confirmé vos notes sur la bombe.
- Mes notes sur la Mandchourie seront prêtes dès demain.
- Bien. Je les attends avec impatience. Chaque jour compte. Vous serez heureux d'apprendre que le I-58, un sous-marin de notre marine impériale a coulé le croiseur USS Indianapolis.

Mais nous avons appris qu'il avait déjà débarqué et livré il y 4 jours ses deux funestes colis à la base américaine de Tinian. Cela confirme vos données sur la situation. Nous allons attaquer la base de Tinian pour empêcher le décollage des bombardiers le jour venu. Le feu vert a été donné pour une attaque massive.

- Je m'en réjouis.

- Ce soir, nous allons fêter cette première victoire avec toute la famille réunie pour une fois. Je ne leur consacre pas assez de temps. Je vous présenterais les parents de ma dernière petite fille, Yuko.

- Avec plaisir.

Le rapport fut prêt en temps et en heure et remis immédiatement au général. Quelques jours plus tard, la date du 6 août approchait. L'attaque allait avoir lieu le 5. Le général supervisait la manœuvre, mais sans que j'y sois convié. Peu importe. Seul compte le résultat.

Hors ce soir-là, il descend de sa voiture et fait irruption dans la salle à manger où se finit le repas.

- Suivez-moi tous les deux. J'ai besoin de vous. Je vous raconterais tout en chemin.

Il se lève, s'excuse auprès de sa femme et nous le suivons. La voiture est déjà prête et nous grimpons. Par déférence, je laisse la place arrière à mes hôtes et m'installe à côté du chauffeur, ce qui ne se fait pas du tout. Ce dernier semble sidéré. Mais force fait loi. En japonais et d'un ton sec, le général donne des ordres au conducteur, puis s'exprime en français à notre attention :

- Nous avons été informés que les bombardiers sont partis de la base américaine. Notre attaque aérienne a échoué et nous avons perdu une bonne partie de la flotte. Il faut les intercepter à tout prix.

Une fois rendus à la base et une fois les barrières franchies, un officier vient nous réceptionner. Le japonais Takahashi est tout petit et vif et, une fois les salutations réglementaires effectuées, s'adresse au général en japonais. Aiko me fait encore une fois la traduction. L'inconvénient majeur est que cela ralentit le processus et que le temps nous manque.

- On a surveillé le trajet et repéré le B-29. Il est bien parti de Tinian, l'une des îles Mariannes, en direction d'Hiroshima. Nous avions prévu le mouvement et trois escadrilles complètes de chasseurs sont dans le secteur pour tenter de les repérer.

- Cela ne doit pas être évident de trouver un seul avion dans un tel périmètre. Avez-vous utilisé les données du compte-rendu allemand ?

- Oui mon général.

- J'ai amené l'auteur du rapport et ma fille qui traduira.

- Bien général. Veuillez entrer.

En effet, le trajet précis du bombardier Enola Gay avait été établi. Le pilote, le colonel Paul Tibbets, l'avait baptisé ainsi en hommage à sa mère : Enola Gay Hazard Tibbets. Quelle ironie ! Et dire que des journalistes avaient été convoqués pour l'occasion ! Et donc complices !

Nous entrons dans la salle de commandement. Au mur, une grande carte de la région recouverte d'une

vitre. Des traits matérialisent les avions japonais et leur trajectoire.

Je dois mettre mon grain de sel.

- L'avion devait partir à 2 h 45 le matin du 6 août 1945 et la bombe lâchée à 8 h 15. L'archipel des Mariannes est à 2500 kilomètres. Le temps de trajet est de 5 h 30, soit une vitesse moyenne de 500 km/h.
- Nous avons pris en compte ces paramètres. Nous sommes en liaison radio avec les équipages.

Takahashi nous montre une série de haut-parleurs qui délivrent un brouhaha épouvantable. Il apostrophe un sous-officier qui baisse les volumes et donne encore quelques ordres. Le silence radio est fait. L'attente est longue puis un cri se fait entendre. Un flot de paroles incompréhensible se déchaîne. Takahashi et le général tendent l'oreille. L'opérateur, dénommé Hosono, entre en contact avec le pilote du zéro concerné. L'aviateur est certain. C'est un B-29. Mais il ne peut voir ce qui est écrit sur le flanc à cause des nuages et de la vitesse.

Takahashi donne un ordre. Aiko traduit :

- Il a demandé de tirer sur l'appareil. Le B-29 ne l'a pas aperçu.

C'était inéluctable.

- Demandez avant au pilote de lire le côté du fuselage.
- Il ne sait pas lire si c'est en anglais, réplique Aiko.
- Ma fille, nous avons tout prévu, nos hommes ont un papier ou est écrit « Enola Gay ».
- Qu'il me décrive ce qu'il voit.

Je hausse le ton, puis me calme de suite et présente mes excuses au général, mon énervement détonnait parmi les militaires japonais habitués à plus de retenue.

- Un petit personnage… à lunettes… dans un truc blanc.
- Ce n'est pas le bon B-29. C'est le Straight Flush.

En effet, il était d'usage chez les Américains de peindre le fuselage des appareils. La plupart du temps, il s'agissait de femmes nues ou en maillot. Tout comme « Enola Gay », le « Straight Flush » était décoré. Il arborait le dessin d'un Asiatique figé dans une attitude ridicule au fond d'une cuvette de W.C.. Le message était clair. Pourtant rien de choquant pour Wikipédia qui donne comme explication une addiction du pilote au jeu de poker. Flush est le bruit de la chasse d'eau, tout simplement. L'arme elle-même était recouverte de signatures et d'injures à l'adresse des Japonais. Rien d'étonnant, donc.

La superforteresse repérée n'a pas la bombe. L'avion utilisé comme reconnaissance météo doit survoler la ville d'Hiroshima avant l'attaque pour déterminer si les conditions sont assez bonnes pour un lâcher en visuel. Après la guerre, son pilote, Claude Eatherly avait exprimé des remords, ce qui lui a valu une hospitalisation psychiatrique. On raconte même que ce fut le cas d'autres aviateurs américains.

- Heureusement, l'appareil peut être stoppé, mais le devons-nous ? Une fois le premier abattu, le deuxième B-29 ne décollerait pas ce jour, mais

plus tard, et ce serait partie remise. Général, laissez-le passer !

- Mais s'il a la bombe ?

- Il ne l'a pas.

- Je vous fais confiance.

Il a réagi vite. Ce n'était pas pour rien que l'appelait le « rasoir » lorsqu'il dirigeait ses troupes. Non pas qu'il soit ennuyeux, mais il prenait des décisions rapides et tranchées. Il commande le repli immédiat des chasseurs japonais, mais l'un d'eux était déjà trop près et les Américains engagent le combat. Hosono retranscrit instantanément l'ordre de l'officier Takahashi. On entend la voix du pilote une dernière fois puis un bruit d'explosion. Le zéro avait été descendu.

Encore une fois, Aiko me traduit, émue.

- Le pilote a reçu l'ordre de ne pas tirer. Il s'est fait abattre.

- Est-ce que cela va suffire ? Espérons.

L'attente est longue. L'escadrille japonaise s'était repliée. Le B-29 porteur de la bombe devrait arriver, mais il fallait le repérer. Une autre formation aérienne était en partance pour remplacer si besoin la première. Le général Tojo s'en était assuré. Profitant de ce moment de calme, nous avons bu du thé. La même boisson que nos ennemis anglais et américains.

Un crépitement et un ton monocorde et grave dans un des haut-parleurs en bakélite nous font sursauter. Aiko vient à ma rescousse :

- L'avion est là.

Takahashi donne des ordres retranscrits par l'opérateur Hosono, immédiatement traduits par Aiko. La réponse est longue, car donnée par plusieurs avions.

- Les pilotes sont formels. C'est bien lui. L'escadrille a pour mission d'attaquer. Ils sont 8 sur les lieux. Les autres arrivent.
- Général, demandez l'identification précise. Soyons sûrs.

- C'est lui. N'oubliez pas que vous nous aviez communiqué le nom. Nous l'avons tracé sur papier et remis à chaque pilote. Il n'y a pas d'erreur possible.
- Bravo.
- Le problème est de savoir s'ils tiendront assez longtemps. Nous n'avons que 8 appareils. S'ils tiennent 30 minutes, les autres avions seront là à temps. Mais s'ils insistent, ils risquent d'être à court de carburant avant la relève.
- Autre problème, la bombe peut être larguée et armée à tout moment.

Dans les faits, la bombe fut jetée à 8 h 15 sur Hiroshima.

- Il faut les empêcher d'approcher des côtes. Soit dans très peu de temps d'après la carte. Takahashi !
- Mon général !
- Donnez l'ordre d'ouvrir le feu !

Hosono retransmit les instructions et le tonnerre fut déclenché. On entendait le bruit de la bataille dans les haut-parleurs. Les B-29 étaient équipés de tourelles de combat au centre et à la queue de l'appareil. Cinq points de visée étaient disponibles, avec une verrière pour signaler les ennemis. Un système rotatif et mécanisé permettait de tirer à 360 degrés. Une dizaine d'hommes étaient à la manœuvre. La victoire contre une telle forteresse volante n'était pas acquise.

Le combat continue pendant 20 minutes sans que l'avion soit sérieusement endommagé. Deux zéros sont abattus et l'on entend retentir les cris poignants des pilotes touchés. De l'autre côté de la salle et d'après Aiko, Takahashi et le général Tojo envisagent en dernière extrémité, l'emploi de kamikazes pour percuter le bombardier.

- Surtout pas.

Je m'interpose et trace un schéma à la va-vite :

- En cas de choc et d'explosion puissante, l'arme atomique risque d'être activée. Dans Little Boy, la détonation pousse à grande vitesse

un projectile d'uranium contre une cible du même matériau. Oubliez les kamikazes.

- Bien. Takahashi. Donnez des ordres.

Entre temps, trois autres chasseurs furent descendus par les mitrailleuses Browning M2 américaines. Les zéros remportent une victoire tout de même, car l'empennage vertical du bombardier est endommagé, troué par les canons de 20 mm japonais. La vapeur d'eau du système de dégivrage s'évacue désormais en gros nuages limitant la visibilité arrière. Manque de chance pour les assaillants et les défenseurs, car nul ne peut viser dans ce brouillard.

En revanche, le B-29 ne peut plus manœuvrer aussi facilement, il doit rester en ligne droite et ne peut donc plus revenir à son point de départ. L'équipage est condamné à atterrir ou à sauter en plein vol.

Dans les minutes qui suivent, Hosono signale quelques parachutes qui quittent l'avion américain. Mais le bombardier se met soudainement à piquer du nez vers le sol. L'empennage horizontal n'avait pas été touché et le pilote s'en servait. Aucune panne de moteur ne l'y obligeait visiblement. C'était intentionnel.

Le plan n'est pas si bête. De cette façon, il prend de la vitesse et se rapproche de son objectif : Hiroshima. Il n'est plus qu'à quelques dizaines de kilomètres des côtes. Ainsi, il pense échapper aux zéros en restant à basse altitude. Il ne peut plus sauter et court vers sa mort. Un kamikaze américain en quelque sorte. Mais les zéros ne lâchent pas leur proie. Presque à sec, ils volent encore à la limite du point de non-retour.

Hosono se mit à jubiler pour une raison inconnue. Takahashi donne un ordre rapide et fébrile. L'escadrille se replie. Les renforts sont là, en approche et ces derniers se jettent sur le B-29, le criblant de balles d'autant plus facilement qu'il n'offrait aucune résistance.

- Peut-il encore se rendre sur Hiroshima ?
- Oui, il fonce droit dessus. Il longe la côte actuellement, mais fort heureusement pour nous, il ne peut virer de bord. Il sera plus aisé de la descendre.

Le jour se lève. L'heure fatidique approche et ce que je craignais le plus arriva. Hosono cria plus qu'il annonça le largage de la bombe. Un des pilotes l'avait

vu chuter. Le B-29 s'abîme en mer peu après, criblé de balles. Nous retenons notre souffle, attendant le pire.

Mais l'engin n'explose pas. Nul ne saura la vraie raison. Probablement, l'aviateur américain aura été touché avant d'actionner l'interrupteur. Peut-être Paul Tibbets. Cela sera confirmé par la suite.

Des clameurs de joie fusent des haut-parleurs. Hosono s'essuie le front avec son mouchoir et Takahashi et le général se serrent la main. L'ensemble des personnes présentes entament d'une seule voix, un valeureux cri de victoire, un « banzai » bienvenu.

Aiko pousse même le luxe jusqu'à traduire :

- Banzaï signifie « Longue vie à Sa Majesté l'Empereur ».

Nous avons évité le pire et gagné la première manche. Le reste est à venir, nous devons empêcher désormais le largage de « Fat Man », la deuxième arme de destruction massive.

- Général, il nous faut récupérer la première bombe. Elle est tout à fait en mesure de fonctionner. Nous en avons besoin.

- C'est prévu. J'ai donné des ordres. Là où elle tombée, les eaux sont peu profondes. Ce sera facile. Rentrons. J'ai totalement confiance en Takahashi. Il va superviser toute l'opération « Fukushu ».

- Cela veut dire « vengeance ».

- Merci, Aiko.

« Little Boy » est retrouvée le jour même. Malgré la chute, elle n'a pas explosé, mais la partie arrière est endommagée. Elle servait de stabilisateur et les Américains la nommaient « parachute californien ». Mais peu importe, le projet était le suivant : la retourner contre ses concepteurs.

Le temps joue contre nous. « Fat Man » sera larguée le 9 août. L'interception risque cette fois-ci d'être plus complexe en raison du nombre de bombardiers impliqués. Ils étaient trois, nommés : « Bock's, car », « The Great Artiste » et « The Big Stink ». Toujours le même humour douteux. Dernière difficulté, la météo

est mauvaise et limite la visibilité. Les avions devaient être au-dessus de Nagasaki à 10 h 56 et la bombe larguée à 11 h 2.

L'opération « Fukushu » évoquée plus tôt consiste à porter l'arme au cœur de l'ennemi à l'aide de l'aviation japonaise. Une troisième bombe devait être assemblée à la fin du mois et les États-Unis pouvaient en produire d'autres par la suite. Pas de temps à perdre, car les Russes déclareraient la guerre le 8 août et envahiraient la Mandchourie le même jour, la veille du lâcher sur Nagasaki. Nous n'avons que deux jours pour agir.

Les hauts dignitaires avaient envisagé de se servir de la bombe contre l'armée russe en citant un proverbe japonais « Edo no kataki o Nagasaki de utsu » qui signifiait « Frapper à Nagasaki un ennemi d'Edo ». Il avait ensuite été décidé de frapper l'armée américaine sur la vaste base de Tinian. Il avait à ce propos cité un autre proverbe : « doku o motte doku o seisu » qui signifiait à peu près « combattre le feu par le feu ». Tout ceci, d'après ma traductrice attitrée : Aiko, bien sûr.

La solution retenue fut d'attaquer la base américaine de Tinian puis de récupérer la deuxième bombe. Une cible militaire et non civile.

Le plan à suivre est de larguer la bombe à haute altitude, mais cette fois-ci sur la base et pas sur une cible civile. D'après les photographies et les services des renseignements japonais, l'aéroport militaire de Tinian est gigantesque et occupe presque toute l'île. C'est aussi le lieu de départ de tous les bombardements américains qui ont pour nom l'opération « Starvation ». Ce mot anglais signifie « famine » et caractérise bien les buts de l'ennemi du Japon.

Le général Tojo me détaille le plan :

- Le rayon d'action de nos bombardiers G4M est trop court. Il nous faut l'avion volant le plus haut et qui puisse embarquer les 4,5 t de « Little Boy ». Nous avons choisi des Mitsubishi Ki 21. L'un d'eux sera chargé avec la bombe dès que possible et ils voleront tous vers Tinian.
- Pourquoi deux ?
- Pour que l'ennemi ne sache pas qui abattre.

- Excellente idée, mon général. Et pourquoi pas trois ?
- Impossible. Mais nous aurons toutes les escadrilles voulues à notre disposition. Dont deux en couverture et le reste sur Nagasaki. Tant pis pour le reste du pays. C'est prioritaire.

Il paraissait nerveux. Encore plus que la première fois. Pourtant, nous avions stoppé la première bombe, la première vague. Mais, en bon stratège, il anticipait les coups et s'inquiétait de la suite des évènements. Moi aussi, car ils n'appartenaient pas au passé et n'étaient pas écrits. La réaction des Américains était imprévisible. Ils avaient sûrement appris l'attaque japonaise et la chute du B-29 par le pilote. Qu'allaient-ils faire ? Continuer le plan en lançant la deuxième bombe, assurément, mais après ?

Une réunion avait lieu au plus haut sommet. Nous n'étions pas conviés pour la suite des opérations. Ce ne fut que le soir que nous eûmes le résultat des délibérations. Un résumé nous en est fait par le général de retour à la maison. Aiko est absente. Son père est sombre et inquiet. Il fume une longue cigarette.

- Cela a été difficile de trancher. Nous avons en fait deux factions distinctes, les pacifistes et les autres.
- Et vous faites partie de la première catégorie ?
- Oui, mais je respecte la volonté de mon empereur.
- La première des actions a été décidée instantanément. Nous allons attaquer la base de Tinian dès demain avec l'ensemble de nos forces maritimes et aériennes. Nous larguerons la bombe juste au-dessus de l'île. Ainsi détruite, il ne restera aucune possibilité de réaction.
- Et ensuite ?
- Nous devons donner le change. Faire diversion pour que le bombardier puisse faire son travail. Les lois de la guerre ne laissent pas un avion lâcher ses bombes au-dessus de civils. Vous nous avez informés que la deuxième arme décollera bientôt. Il est donc déjà sur place à Tinian. Nous attendrons alors qu'elle parte avant de larguer notre engin de mort.

- C'est exact. Ils ne pourront pas répliquer. Sauf s'ils décident de la lancer plus tôt.
- Nous l'avons envisagé. Mais je dois finir mes explications.

Il paraît moins impassible que d'habitude.

- Notre attaque laissera décoller l'avion et sera déclenchée par la suite. La bombe « Fat Man » sera récupérée et nous nous en servirons pour négocier une paix honorable avec les États-Unis.
- Et si la Russie change ses plans et passe à l'offensive ? Plus forte numériquement, elle gagnera.
- Nous avons envoyé dès aujourd'hui des ordres un peu particuliers. Il s'agit de leur faire croire que nous allons utiliser Little Boy contre eux. En attendant « Fat Man », nous avons commencé à fabriquer plusieurs répliques en bois qui seront convoyées avec une escorte très voyante.
- Pourquoi plusieurs ?
- Pour que l'ennemi ne sache pas où est la vraie. Enfin la fausse. Vous me comprenez.

- Vous comptez faire exploser « Fat Man » ?
- Ce fut l'un des points les plus discutés. La destruction d'une base militaire est tout à fait honorable. Celle d'une armée aussi, mais la Mandchourie est un protectorat japonais. Cela signifie qu'elle est « sous notre protection ». Contre les communistes. Nous n'allons pas raser notre pays et l'infecter avec le poison atomique. Il a été décidé de négocier la paix sans la faire exposer. Nous serons en position de force.
- Et si les Russes attaquent tout de même ?
- Il a été décidé de lancer alors la bombe. Cela n'est pas mon choix.
- Et comment récupérer la deuxième bombe ?
- À court d'essence, les B-29 n'auront pas d'autre choix que de sombrer en mer ou de se poser sur notre sol.
- Il reste la possibilité d'atterrir à Okinawa. C'est tout à fait possible.
- Exact, nous avons prévu d'y envoyer des escadrilles d'interception tout le long du trajet

des trois bombardiers. Même si nous ne contrôlons pas l'espace aérien au-dessus de l'île, c'est faisable.

- Et vous, mon général ? Qu'allez-vous devenir ?

- Peu importe. C'est la décision de l'Empereur. Mon pays est plus important. L'honneur est sauf si nous réussissons. Quant à l'échec, j'en prends la responsabilité.

Hideki Tojo était réellement un homme d'honneur. Dans le temps dans lequel j'avais vécu, il n'a pas hésité, tel un samouraï à se donner la mort par balle, mais il s'est raté. Hélas ! Il fut pendu par ses ennemis le 23 décembre 1948 à deux jours de Noël. Allais-je pouvoir infléchir le destin ?

L'attaque est donc pour ce soir. Le moment est venu. Quelques membres importants de l'armée sont présents. Les politiques ne sont pas conviés. Nous ne sommes pas dans la même base militaire que la nuit précédente, mais à Kyoto dans une grande salle plus imposante. Ici, point de haut-parleurs et point de carte murale. Une immense table trône au milieu de l'espace central, entourée d'officiers japonais affairés à

déplacer des maquettes d'avions et de bateaux sur une représentation du Japon très bien faite.

Du thé est servi aux officiers supérieurs dans un coin de la salle ou des fauteuils furent installés. Il est facile pour moi de suivre l'évolution de l'attaque, même placé de loin. Je ne suis pas au premier rang, cette fois-ci. Le général Tojo tient tout de même à s'exprimer parfois en français, ce qui oblige son interlocuteur à répondre dans la même langue.

Les escadrilles de chasseurs japonais décollent à l'instant d'un porte-avions, encore loin des côtes. L'attaque se déroule selon les plans. Les bombardiers arrivent sur l'île et aucune perte n'est à déplorer. La riposte américaine est plus faible que prévu, surprise par l'ampleur de l'offensive sur tous les côtés à la fois. Ce n'est pourtant qu'une simple diversion.

Trois avions matérialisent les 3 B-29 et un Japonais assez gros reste près de la table et en contact visuel avec les « standardistes ». Sur le signe d'un d'eux, il déplace les maquettes et crie en japonais un mot que je ne peux traduire.

Un jeune officier guindé dans son uniforme relaye l'ordre bref et sec de son supérieur. Il désigne la miniature d'un des bombardiers accrochée à un portique juste au-dessus de la base. La bombe allait être armée ou lancée ? Les haut-parleurs ne sont plus là pour me renseigner. Les casques les ont remplacés. Une armada de soldats « standardistes » japonais en chemise blanche fait le relais entre chaque partie du dispositif. Je les vois s'affairer pour transmettre un message important à toute vitesse, les uns crient presque dans leur micro en fer. Les autres actionnent un manipulateur morse électronique.

C'est facile à comprendre, il faut évacuer la zone avant la détonation. La bombe explose sur Tinian sans que la salle l'entende. Seul un opérateur se retourne vers la salle et chuchote presque, la voix nouée, prononçant un mot japonais incompréhensible. Il s'incline, se pliant en deux. Une mauvaise nouvelle ?

Le général Tojo prend la parole :

- La bombe a explosé. Les avions de reconnaissance vont pouvoir nous raconter ce qu'il se passe. Branchez les haut-parleurs du

premier sur place. Et vous, Sakamoto, transmettez-nous ce qu'il dit.

- Ce sera fait dans 5 minutes, général !

En effet, quelques minutes plus tard, Sakamoto mit fin au suspense. Les cris de joie annoncent la victoire. La base américaine est entièrement détruite. La bombe a explosé au sol, occasionnant en son centre un cratère si grand que la mer s'y est engouffrée. Une pluie d'avions s'est abattue sur la base réduite en cendres.

Mais revers de la médaille, les dégâts sur l'armada japonaise sont immenses. Une escadrille complète manque à l'appel parce qu'elle ne s'est pas suffisamment éloignée. Les bombardiers japonais ont disparu corps et âme dans la boule de feu de l'arme atomique. Manque de maîtrise de l'engin, probablement, et cela malgré les recommandations de mon rapport.

Ce n'est pas tout. Des bateaux entiers ont sombré des deux côtés des belligérants avec leurs équipages au complet. Ils étaient submergés, frappés de plein fouet par un violent tsunami déclenché par l'onde de choc.

Un opérateur retire froidement les maquettes de la grande table. L'annonce des pertes jette un froid glacial dans l'assemblée. Peut-être pas par humanisme, mais parce que l'armée japonaise était à l'agonie en ces temps difficiles. Ce qui fut encore plus difficile c'est que « Fat Man » avait explosé dans l'attaque. Les trois bombardiers qui avaient décollé n'étaient donc pas chargés de l'arme atomique. Le feu brûlant avait fait exploser tous les stocks de bombes et de munitions de la base ce qui avait dû amorcer la fission de l'engin. Le plan avait partiellement échoué.

Je dois me servir de la machine et modifier le cours du temps. Je m'éclipse, retrouvant ma mallette dans la pièce juste à côté. Ma machine à remonter le temps n'était pas inépuisable et la pierre aux reflets marbrés dépérissait. À chaque usage, elle chauffait jusqu'à devenir presque brûlante. Je devais la rafraîchir dans l'eau pour m'en servir. Je ne pourrais pas rejouer indéfiniment le même scénario.

J'actionne le mécanisme pour revenir rapidement dans la pièce. À ce moment précis, les maquettes des B-29 sont encore posées sur l'île Tinian et l'attaque n'a pas

eu lieu. M'approchant du général, je réclame son attention.

- Les premiers à décoller ne seront pas forcément ceux porteurs de la bombe. Il faut du temps pour équiper un bombardier avec cet engin de plus de quatre tonnes.
- Nous n'avons pas la possibilité de vérifier rapidement sans dévoiler l'attaque au complet.
- Attendez encore un peu.
- Je vous accorde 5 minutes avant de lancer l'attaque. Comment pouvez-vous en être sûr ?
- L'heure de départ a pu être effectivement changée, mais vérifier les calculs, on est proche du décollage théorique.
- Bien. Je vous accorde un délai.

Il donne des ordres et je patiente en regardant la grande horloge posée au mur. Le premier groupe de bombardiers décolle suivi d'un deuxième. Cette fois-ci, l'attaque peut être lancée. Le même soldat nippon se leva et s'inclina. Une seule explosion a lieu et la chasse aux B-29 peut continuer.

Ils sont rapidement repérés. Pour une identification précise, nous devons attendre que les chasseurs les aient en visuel. Il y a bien deux groupes. D'après moi, le second transporte la bombe. Leurs trajets correspondent tous les deux. J'ai peut-être commis une erreur. La seule chose à faire est de récupérer la bombe avant qu'elle soit armée. Cela doit se faire après le décollage. Nous avions exactement 10 minutes avant que le commandant Ashworth du B-29 « Bock's, car » active le mécanisme en y chargeant les fusibles. Même avec cette indication, il y a un risque que l'heure précise soit changée. Il faut faire vite, car l'avion s'éloigne à toute vitesse.

Pour les Américains, en cas d'explosion prématurée de la bombe, la base devait être épargnée. Or ils n'avaient pas envisagé une riposte aussi forte de la part de l'ennemi.

Le B-29 doit être absolument repéré et descendu. Le « Nose art » [93] allait les trahir. Les pilotes américains aimaient enjoliver le nez de leurs avions. Il n'y a pourtant pas d'art là-dedans et c'est totalement inutile en temps de guerre. Dangereux même. La preuve en

....

[93] Décoration du « nez » des appareils américains durant la Seconde Guerre mondiale. Malgré son nom, ce n'est pas de l'art juif même s'il s'agit souvent d'art dégénéré.

est que le dessin remis aux pilotes a permis d'identifier avec facilité le bombardier qui se retrouve la seule cible d'une quinzaine de chasseurs. Les B-29 ripostent rapidement pendant que les deux autres avions se mirent à tourner autour pour permettre une protection et un soutien avec leurs tourelles.

L'ordre du général est bref et sans appel.

- Abattez-les tout de suite !

Nous n'avons pas les images ni le son. Les haut-parleurs sont coupés. Les Japonais ont aussi envie de mieux suivre le combat et le son est mis. Presque d'un seul geste, les opérateurs retirent leurs casques, actionnant simplement le volume pour le réguler. On peut désormais entendre les rafales de mitraillettes et le vrombissement des moteurs. Nous sommes en pleine action. On entend le dialogue des pilotes. Parfois, un avion cesse d'émettre et le militaire japonais coupe le son d'un air triste. Il était facile de comprendre alors ce qui s'était passé.

L'opération progresse. Il ne reste plus que le « Bock's, car ». Les autres ont perdu leurs moteurs avant de piquer du nez vers l'océan. Comme tactique

généralisée, les Japonais forçaient l'avion à descendre vers la mer. Ainsi, moins de risque pour « Fat Man ». La technique utilisée pour la construction de cette bombe était différente de la première. Sans entrer dans les détails, elle résiste très bien à la chute et même à un choc.

Il est temps d'en finir. Les hauts gradés envoient un officier s'adresser au général dont le visage se fige. Il réfléchit. Une minute plus tard, il ordonne à un opérateur de s'adresser à un pilote. Le pilote répond un peu longuement puis la salle se tait. Le son du moteur du zéro s'amplifie et quelques instants plus tard, une explosion retentit depuis quelques haut-parleurs. Un kamikaze a détruit le B-29. Aucune explosion pour l'instant. Les énormes moteurs du bombardier brûlent et le choc est frontal, le cockpit n'est plus qu'un trou béant. L'avion descend toujours. La mission est réussie. Enfin, si la bombe ne saute pas.

Ce ne sera pas la première fois qu'un bombardier s'écrase avec une bombe atomique. En janvier 1961, un B-52 avec dans ses soutes deux engins de 4 mégatonnes s'écrase à Goldsboro, en Caroline du

Nord. Les mécanismes de sécurité ont empêché l'explosion des deux bombes. En fait, un simple interrupteur à faible voltage a résisté. Désormais, un élégant et discret panneau présent dans le village voisin signale la mort des 3 hommes d'équipage. Tout en haut du panneau, on peut lire « Nuclear mishap » soit « Mésaventure ou incident nucléaire ». Doux euphémisme.

Quelques minutes plus tard, le temps d'un thé, la confirmation arrive. L'avion s'est abîmé en mer et la bombe n'a pas sauté donnant lieu à un grand cri unanime : « Banzaï ». Hidejo me serre la main et, fait rare, les généraux aussi. Le protocole reprend ses droits. Le lieu précis est noté et l'ordre de la récupération lancé.

Le général peut enfin laisser son poste à un officier pour superviser le reste de l'opération. Les généraux et dignitaires saluent avec respect Hideki Tojo qui s'entretient longtemps avec eux, puis il me rejoint.

- Rentrons. Nous avons fait notre devoir.
- Le mien aussi touche à sa fin.
- Je comprends. Vous partez quand ?

- Dans un ou deux jours selon la disponibilité d'un avion.
- Je peux en mettre un à votre disposition dès demain.
- Tout est déjà prévu.
- Bien. Nous allons continuer le combat avec l'aide de l'Allemagne. Et cette fois-ci, nous avons la bombe pour négocier une paix avec honneur et dignité avec la Russie. La paix n'est pas une faiblesse pour l'homme fort.

Le général s'accorde un instant de calme, assis dans la voiture qui nous ramène chez lui. Le lendemain, je quittais Aiko, un peu triste, et saluais une dernière fois son père. La bombe allait-elle être utilisée contre les Russes ? Le général Tojo s'y refusait ou du moins acceptait uniquement de l'utiliser contre une armée régulière. Surtout pas contre des civils.

Aïko me fait signe et j'avance vers elle. Elle pose un doigt sur ses lèvres et me fait signe de me tenir sur place. Puis regardant son père, elle sort un grand sabre japonais d'un tiroir. Elle me l'offre et me fait remarquer le motif gravé sur la plaque de métal situé

à la base de la lame. Une double feuille. Le logo de la Société de la Double Feuille. Ému par ce geste, je ne sais que dire et je tente de sortir la lame de son fourreau. L'objet est superbe et la lame brillante. Aïko paraît horrifié. Mon geste se fige et me borne à saluer en m'inclinant. Le général sourit et me précise qu'il s'agit d'une récompense pour services rendus au Japon et à l'Empereur et que la lame a été forgée par un forgeron célèbre. Impossible de refuser. Je le remercie puis il s'incline à nouveau.

Les adieux sont terminés. Mon taxi s'éloigne pendant qu'Aiko me fait un petit signe de la main. Ma mission est finie. Mon responsable, Karl Steiner est mort ou bien parti on ne sait où. Aucun signe de vie n'était disponible depuis son départ au front. Plus de contact donc en Allemagne. Ma disparition sera plus aisée.

La guerre va finir, d'une façon ou d'une autre. Nous sommes en août. Pour le Japon, tout va se jouer dans les mois qui viennent. Je résistais à l'envie de rester et de voir ce qui allait se passer. Bien qu'ayant sauvé des centaines de milliers de Japonais, le général Hideki Tojo pouvait-il être sauvé ? Mais le bien commun ne

saurait être confondu avec le bien particulier. Ma mission touche à sa fin et je dois rentrer à Paris.

J'envoyais le lendemain un télex à ma banque allemande pour faire verser tout mon argent aux paysans qui m'avaient accueilli, Karl et Gretchen. De quoi bien élever leurs enfants. Une sorte de legs, en quelque sorte. Ce n'était pas si loin de la vérité. La batterie de ma machine allait-elle marcher ? Dans le meilleur des cas, je serais bloqué au Japon. Dans le pire des cas, je partirais en poussière et mon âme ira au Paradis.

Je n'ai donc d'autre choix que de l'actionner en espérant qu'elle fonctionne encore et m'appuyant une dernière fois sur la qualité allemande du produit. Si tout se passe bien, je rentre au 21e siècle. Ou si l'énergie de la batterie est insuffisante, je reste en 1945. Autre hypothèse, en cas de dysfonctionnement, pourrais-je me retrouver dans le passé, en 1968 par exemple ? Si c'était le cas, je ne manquerais pas de m'occuper des étudiants personnellement.

Chapitre 7 : Paris – France

Un rayon de soleil vient éclairer mon lit. C'est bien le seul avantage des chambres de bonne à Paris. Une lucarne sous le toit d'un vieil immeuble me fait office de fenêtre. Je reprends ma routine matinale, comprenant une douche et un café, totalement indispensable avant de pouvoir penser correctement. La propreté, et j'avoue, le confort de la modernité m'avaient tous deux longtemps fait défaut et je reste longtemps à faire couler l'eau chaude. J'ai perdu du poids dans l'action, ce qui n'était pas plus mal.

Pas de radio ni de télévision dans ma routine. Le seul écran que je possédais me sert aussi pour mon PC et la pauvreté des programmes et leur parti pris politique ne m'incite guère à les écouter ou regarder. Parfois, pour me faire les dents, je poussais le vice jusqu'à écouter France Culture, une radio vampirisée par les juifs et les gauchistes. Pas par conviction, juste pour m'entraîner dans la lutte et trouver des idées pour le petit blog que j'animais.

J'ai beaucoup dormi. Il est tard. Si mon uniforme allemand et ma machine n'étaient pas là posés sur une chaise, on aurait pu croire que tout ceci n'avait été qu'un rêve. Mais non, tout est réel. La machine est intacte, malgré toutes mes péripéties, mais la pierre est totalement abîmée, crevassée, probablement hors d'usage. Dans un dernier sursaut, elle m'a transporté à Paris la nuit dernière, soit une erreur plus qu'importante, car j'avais prévu une arrivée de jour et la veille. Mais j'étais sain et sauf. Le principal ou pas. Tout dépendait de la réussite de mes missions. Avaient-elles porté leurs fruits ?

Mon téléphone, que je parcours, a stocké quelques photos de mon épopée, souvenirs vains du passé, une photo de l'espionne juive, de mon camarade Jacques, du sous-marin anglais, des clichés du front russe et d'Omaha Beach puis le Pavillon d'Or. Un devoir de mémoire en quelque sorte. La guerre m'avait séparé de mon ami, je le regrette. Est-ce que ma mission a au moins changé quelque chose de majeur dans l'histoire de ce monde ? Je dois vérifier, mais le trac s'empare de moi et je retarde le moment fatidique ou je pourrais vérifier l'impact de mes péripéties. La réussite était-elle au rendez-vous ? Quoi qu'il en soit,

des millions de morts avaient été évités au Japon et Stalingrad était devenue allemande. Pour combien de temps ?

Tout en dégustant une madeleine totalement non proustienne, je remarque quelque chose d'étrange. Les pierres marbrées sont pourtant à l'abri dans leur cachette. Mon appartement n'a pas été cambriolé ou visité. La machine m'avait transporté bien avant l'épisode de l'antifa. Mais un livre ou deux manquait. Cela se passait dans ma bibliothèque.

Ce n'est pas encore assez précis, mais j'avais tellement lu que je la connaissais maintenant presque par cœur. Après m'être habillé, je passe à l'examen détaillé de celle-ci. Tous mes ouvrages sont-ils là ? Oui. Par ordre : Arcand, Bardèche, Céline, Degrelle, Evola, Faurisson, Goebbels, Hitler, Izambert, les frères Junger, Köhler, David Lane, Maurras, Nietzsche, Orwell, Ploncard d'Assac, Quigley, Ryssen, Schacht, Toussenel, Venner, Weiniger, Zündel. Une véritable librairie de nationaliste.

C'est louche. Quelque chose cloche sur mes étagères. Cela concerne peut-être les encyclopédies sur la Seconde Guerre mondiale, enfin pour moi la même

guerre que la première. Une différence dans mes rayons. Une légère différence aussi dans les teintes. Un mur complet de livres anciens achetés aux puces ou dans une des rares librairies qui les vendaient encore.

Mon trésor n'avait plus le même aspect. Pour celui qui aime les bouquins, l'odeur compte. Elle a changé. Un parfum différent, trop subtil pour être vrai. Ce ne pouvait pas être vrai. C'était forcément subjectif. Trop subjectif. Je m'empare d'un exemplaire qui me semblait plus léger pour reprendre un peu de café. Soit il manque des pages ou alors je manque de café ?

Un peu plus réveillé, je feuillette les pages glacées de l'ouvrage pour y chercher des illustrations que j'avais parcourues il y a peu pour explorer un point de détail ou deux. Sans succès. Rien. Au tour du texte, de subir un examen approfondi. La fin de la guerre est pourtant indiquée à plusieurs reprises sur plusieurs pages, mais pas aujourd'hui. Pas réveillé ? Je reprends un autre ouvrage pour ne rien trouver. Qui avait pu changer mes livres ? Une mauvaise blague ?

Le voyage temporel m'a peut-être abîmé une partie de mon cerveau. Je ne suis pas forcément le plus

intelligent des hommes, mais je tiens à ma conscience et surtout à mes idées. Heureusement, la vue d'un portrait d'Hitler imprimé me procure toujours du bien. Ouf ! Un test sur Staline, quelques pages plus loin, me rassure. Mais une information est manquante et sans explication. Ça y est, je me lance, l'ordinateur portable allumé, je vérifie sur l'encyclopédie Larousse en ligne en saisissant les mots-clefs « seconde guerre mondiale ». La lecture de l'article me fait encore douter et je me précipite sur Wikipédia par dépit. Ce dernier confirme l'information. Il n'y avait pas de doute possible. Le site a-t-il été piraté ? Ou bien mon ordinateur ? Mon téléphone portable ne m'est d'aucune utilité, car il affiche les mêmes informations. J'étais probablement la cible de hackers.

Énervé et inquiet, je tente de me calmer en ouvrant le petit vasistas (sujet à tant de plaisanterie pendant la guerre) pour m'aérer. Je monte sur une chaise et hisse mes épaules par l'ouverture pour regarder Paris. Un peu plus loin, l'Opéra Garnier attire mon attention. Non, je ne rêve pas, la façade arbore d'immenses banderoles verticales rouges avec la croix gammée ! Les mêmes que ceux des congrès annuels de Nuremberg ! En quel honneur ? Mes jumelles en main,

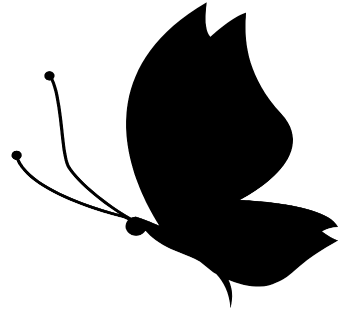
je peux distinguer en lettres gigantesques « 75e anniversaire du Reich » !

Vite, la télé allumée certifie la nouvelle. Le Troisième Reich est là, pour de vrai. Ma visite dans le passé avait porté ses fruits. Wikipédia me confirme la totale victoire de l'Allemagne sur ses ennemis et de la fin de la guerre conclue par un accord général de paix. Hitler était décédé adulé par son peuple. Il s'était marié avec Eva Braun lorsqu'il avait pris officiellement congé du pouvoir.

Je suis en pleine effervescence. Comment ? Pourquoi ? Et la France ? Le Monde ? Je n'appris les détails que plus tard. En attendant, je dois descendre dans la rue crier ma joie. Personne ne croirait à mon histoire.

Ma machine fonctionne-t-elle encore ? Dommage, j'aurais pu sauver tant de monde et éviter les millions de morts du communisme. Peut-être une seconde fois si je la réparais. À moins que…

Postface : Éclaircissements



La théorie du papillon d'Edward Lorenz est le principe fondateur de la théorie du chaos qui exprime qu'une infime variation de paramètres à un moment donné peut faire changer énormément le résultat final. En ce qui nous concerne, grâce à l'action d'un seul individu, le destin, du monde a été modifié totalement. Quel beau message !

- Prévenus, les Allemands changèrent le code des machines Enigma pour un algorithme plus puissant. Alan Turing ne put donc jamais décrypter ce code et le secret de communication des armées du Reich resta intact.

- Les planches à billets fonctionnèrent à plein régime pour l'Allemagne et non pour les Russes. Le manque de financement fut la conséquence principale de la

défaite de la Russie et des succès allemands de façon plus générale.

- Dans la bataille pour Stalingrad, le « père des peuples » abandonna la partie et sa ville tomba aux mains de l'armée allemande. Les informations récoltées permirent d'assurer la victoire finale sur l'ennemi. Ainsi des dizaines de milliers de vies furent épargnées des deux côtés. La LVF avait pu défiler dans Moscou.

- L'enveloppe contenant la fausse lettre pour le débarquement en Sicile avait mal été refermée et les erreurs furent identifiées par les Allemands. Le grand quartier général allemand (OKW) ne fut pas dupe et le débarquement en Sicile fut un véritable fiasco.

- Le débarquement de Normandie fut un échec considérable qui paralysa les armées américaines et anglaises. La défaite retentissante fut imputée à la folie de Churchill qui démissionna, laissant la place à un Anglais plus modéré et sensible aux arguments de paix du chancelier Adolf Hitler.

- Hiroshima, le bombardier fut intercepté à temps par l'aviation japonaise et chuta dans l'océan. Les pilotes américains recueillis ne purent retourner chez eux que des années plus tard.

- Von Braun ne put jamais partir aux États-Unis et travailler pour la NASA. Il continua à travailler pour l'Allemagne et ce fut le Reich qui inaugura les programmes spatiaux.

- Le mythe de la Shoah ne vit jamais le jour, car les soldats russes n'arrivèrent jamais à proximité des camps. Auschwitz servit un certain temps pour les quelques prisonniers de guerre russes puis la plupart furent libérés après un an de séjour. Ils retournèrent dans leur pays passé sous protectorat allemand.

- Le bombardement de Dresde n'eut jamais lieu, ni celui de Caen ni celui du Havre. Des dizaines de villes furent épargnées et des centaines de milliers de morts évitées.

- À Bad Reichenhall, aucun meurtre ne fut à déplorer de la part du général Leclerc. Les anciens de la LVF furent décorés et honorés comme il se doit.

- À Katyn, les officiers furent malheureusement massacrés par l'Armée rouge, mais la vérité éclata sans salir l'Allemagne.

- Léon Degrelle ne s'exila pas en Espagne. Il devint président de la Wallonie juste une fois avant de laisser sa place pour prendre sa retraite bien méritée.

- De Gaulle ne resta que colonel et subsista dans une modeste garnison de province.

- Finalement, le Führer dirigea le pays jusqu'à un âge avancé ou il prit sa retraite et se maria avec Eva Braun. Goebbels et sa famille vécurent heureux.

Mais tout ceci est écrit dans les manuels d'histoire du troisième Reich, donc tout le monde le sait.

Et si l'Allemagne avait gagné ?

Une Europe déchirée par la guerre aurait été spectaculairement reconstruite, supervisée par l'architecte d'Adolf Hitler, Albert Speer.

Berlin, désormais renommée Germania, serait la capitale de l'Europe. Tous les Européens auraient bénéficié du « miracle économique allemand ».

Pas d'URSS et donc pas de guerre froide ou de « Rideau de Fer ».

Pas de Chine rouge et les meurtres ultérieurs de 40 à 60 millions de Chinois.

Pas de communisme nulle part.

La fin de l'idéologie politique connue sous le nom de sionisme.

Une Palestine libre de l'agression d'Israël et le transfert des juifs à Madagascar.

Une plus grande stabilité au Moyen-Orient sans Israël.

Plus de fictive « Guerre contre le terrorisme »

Interdiction de l'usure et des banques centrales privées.

Abolition de la Franc-Maçonnerie.

Pas d'industrie hollywoodienne de films dépravés.

Pas de « politiquement correct ».

L'accentuation des valeurs familiales traditionnelles.

Pas de Marxisme culturel ou de Libéralisme et leurs conséquences désastreuses :

Drogues, Avortement, Pornographie
Homosexualité libre
Mouvement féministe radical.

Plus de multiculturalisme et plus de cette politique actuelle juive forcée d'immigration non occidentale venant du Tiers Monde.

Ce texte est extrait et traduit du documentaire vidéo «The Greatest Story Never Told»

Post-scriptum

Vous avez sûrement remarqué que le protagoniste de cette histoire n'a pas de prénom ni de nom dans ce livre. Ceci est intentionnel. Ce pourrait être n'importe qui. Son passé et son futur ne sont pas écrits ni dans cet ouvrage ni ailleurs. C'est le cas pour nous tous d'ailleurs. Notre futur est ce que nous en faisons. Notre passé nous est donné. Notre sang aussi. Nous devons forger notre avenir. À vous donc de tracer votre histoire et qu'elle soit victorieuse !

Sieg Heil !

Georg Schroeder

UCHRONIE (NOM FÉMININ) *du grec "ou", non, et "khronos", temps.*
Reconstruction fictive de l'histoire, relatant les faits tels qu'ils auraient pu se produire.

Le protagoniste de cette histoire n'a pas de prénom ni de nom. En vacances en Allemagne, ce jeune Français fait une découverte qui l'amènera à se projeter dans le passé pour essayer de construire un meilleur présent. Cela le mènera en France naturellement, en Russie, en Écosse et au Japon. Il s'agit de littérature nationaliste comme l'affectionne l'auteur. Ceux qui apprécient "Le Maître du Haut Château", l'uchronie de Phlip K. Dick devraient apprécier. Les autres découvriront un roman de science-fiction fidèle à l'histoire et parfois si fidèle que les faits rapportés sont strictement exacts.

ISBN 978-0-244-08123-2



